
Maze
DÉCEMBRE 2014 - NUMÉRO 35
ART
RICHARD BELLIA
DAVID BOBÉE
MUSIQUE
CABADZI
MY SUMMER BEE
CHARLINE
RENCONTRE
VANHOENACKER
© Alexandre Isard / Paris Match
ISSN 2259-7867 - CPPAP 0915 W 91947
MAZEMAG.FR - LABYRINTHE DE CURIOSITÉS

ÉDITORIAL

Ainsi vint la fin de l'année 2014. L'heure est venue de subir les interminables et infâmes bêtisiers de Noël, les soirées en famille pleines d'hypocrisie, de faux semblants et de tolérance quand sont abordés les sujets politiques. L'heure est venue, partout, de faire le bilan, de revenir sur l'année écoulée, de se poser des questions que l'on n'a pas osé se poser avant.

On a allumé les illuminations de fin d'année dans les villes et villages, on a installé les marchés de Noël et on s'est dits qu'on allait se mettre pendant quelques semaines dans l'esprit enchanteresse du mois de décembre. Si on oubliait le marasme ambiant et qu'on se détendait un peu pendant ce mois de longues vacances et souvent de retrouvailles ? Au fond, où est le mal ? Où est le mal de faire, en rubrique actualité, un dossier sur Noël, pour en parler différemment ? Parce que c'est quand même super étrange comme moment, et que c'est aussi super cool. Comme Décoration Magazine ou le catalogue de Joué Club, on vous parle de Noël, mais on essaie de le faire d'une manière que vous n'avez pas dû voir souvent. C'est là qu'est le cool ce mois-ci.

Chaque mois, vous ouvrez votre numéro de Maze, sur votre ordinateur, votre smartphone ou votre tablette et vous découvrez à chaque fois de nouvelles choses dans notre gigantesque labyrinthe de curiosités. Cette fois, la découverte est bien entendu en musique, où nous avons rencontré de nombreux artistes à l'occasion des rencontres Trans Musicales, en cinéma, avec les avant-premières de blockbusters ou de films plus modestes.

La découverte c'est à la fois notre mot d'ordre et notre définition, car en lisant Maze on découvre aussi des manières différentes de s'exprimer, d'écrire et de débattre. Nous offrons et nous continuerons à offrir l'an prochain, avant de refaire le bilan, ces réflexions, ces pensées, ces mots et ces paroles, que nous voulons différents, parce que c'est à la fois notre force et notre modèle.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication, Rédacteur en chef

Maze

Le magazine Maze est la propriété et est édité par l'association loi de 1901 Inspira-Maze, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel en Mai 2012.

N° R.N.A. : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0915W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira-Maze en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web mazemag.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse).

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site mazemag.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

#35

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
RÉDACTEUR EN CHEF
BAPTISTE THEVELEIN

DIR. DE LA COMMUNICATION
PHILIPPE HUSSON

COORD. DE LA RÉDACTION
AMÉLIE COISPEL

SECRÉTAIRES DE RÉDACTION
MANON VERCOUTER
BENOIT MICHAELY
LISETTE LOURDIN
EMMA HENNING

COORD. DES RUBRIQUES
KEVIN DUFRÊCHE, ACTUALITÉ
MARIE-M. REMOLEUR, MUSIQUE
EMMA PELLEGRINO, CINÉMA
BASILE IMBERT, LITTÉRATURE
PIERRE GUESDE, JEUX VIDÉO
LOUISON LARBODIE, ART
ELOÏSE PRÉVEL, LIFESTYLE

CORRECTION
JOHANNE LAUTRIDOU
MARION BOTHOREL
CHRISTELLE PERRIN
ANTOINE DELCOURS
LISETTE LOURDIN
MARION ZITOLI
THOMAS SANCHEZ

RÉDACTION
A. PETITBONNEVILLE
ANAÏS ALLE
ANNE-C. MESNIER
ANNE-F. ROULETTE
ARTHUR SAUTREL
ASTRIG AGOPIAN
AUDE ANDRÉ
BAPTISTE ERONDEL
CAMILLE CHARDON
CÉLIA RENART
JUNE DE WITT
CHARLINE VAL
CLAIRE LEYS
CLARA BOULAY
CLARA GRIOLET
CLÉM. C-LEBRESNE
DORIAN LE SÉNÉCHAL
ELISE VERGER
EMILY LINGAT
ENORA ROSEWARD
ETIENNE MEIGNANT
FABIEN LOURME
FAB. RANDRIANARISOA
FLORINE MORESTIN
FRANÇOIS LECLINCHE
GAUD GOURVIL
HUGO LAMARE
JASON STUM
JULES GAUBERT
JULIA COUTANT
JULIE LÉCUYER
JULES GAUBERT
LAUR. WINTERSHEIM
LAURÈNE POIREL
LAURIE MONTAGNER
LISHA PU
LOÏC PIERROT
MARGOT LADIRAY
MARIE BECKRICH
MARIE PUZENAT
MARINE ROUX
MARIE DAOUDAL
MÉLANIE DOMERGUE
MAURANE TELLIER
MICKAEL MARINO
MYRTILLE CRABIERES
NATHAN LÉVÊQUE
NICOLAS RENAUD
NICOLAS CURY
NICOLAS FAYEULLE
NICOLAS BONO
NOA COUPEY
PABLO MORENO
ROXANE THÉBAUD
SAMUEL LADVENU
SOFIA TOUHAMI
THIBAUT GALIS
THOMAS PESNEL
TOM VANDER BORGHT
THOMAS PHILIPPE
VALENTINE FOUCART
V. JAYET-BESNARD
VICTOR LEPOUTRE

ÉDITO POLITIQUE

M. LE PRÉSIDENT, JE VOUS FAIS UNE LETTRE

En politique, la route est longue. Et l'on a l'impression que la vôtre, Monsieur le Président, est sans fin. Impopulaire, critiqué de toutes parts, y compris par votre propre famille et par presque tous les corps intermédiaires, votre quinquennat semble se trouver dans l'impasse la plus complète. Un constat bien noir, alors que vous n'êtes qu'à la mi-temps du match, pour reprendre la métaphore filée par vos proches.

Alors que faire, monsieur le président ? Démissionner ? Certainement pas. Cela ne ferait que satisfaire ceux qui nient votre légitimité depuis le 6 mai 2012, date à laquelle vous avez la majorité des suffrages des 80% de Français venus voter. Changer de politique, alors ? Malgré les incitations à votre gauche pour retrouver "l'esprit du Bourget", vous ne semblez pas y être sensible, poursuivant votre cap, au prix de la rupture avec les Français. Dissoudre l'Assemblée nationale ? Peut-être la meilleure des options. Mais attention, pas dissoudre pour refaire des élections législatives telles qu'elles sont aujourd'hui prévues, mais plutôt pour avoir le courage de donner au peuple le moyen de revoir nos institutions, en élisant une assemblée constituante.

Le constat est fait par tous : à trop vouloir stabiliser les institutions avec la Ve République, la République est devenue immobile. Depuis l'instauration du quinquennat et l'inversion du calendrier électoral, le temps politique est devenu fou ; le débat d'idées est vampirisé par l'élection présidentielle, le paroxysme de la personnalisation du pouvoir que vous n'avez su remettre en cause. Il est encore temps. De plus en plus, les citoyens se sentent coupés du politique : "pourquoi on irait voter, puisqu'ils font tous la même chose une fois élus ?". Cette phrase, certes simplificatrice, est devenue courante chez nos concitoyens, et encore plus parmi les jeunes. L'indifférence, la désaffection, voire pire, le dégoût et la défiance, voilà quels sont les principaux vis-à-vis d'une classe politique uniforme, déconnectée de la réalité, et parfois franchement ringarde.

Élire une assemblée constituante, à la proportionnelle, serait un moyen de redonner le pouvoir au peuple, d'élire des représentants qui auront la volonté de faire de la politique autrement. Comme tous les grands responsables politiques, vous craignez, monsieur le président, une arrivée massive de députés issus du Front National du fait de ce mode de scrutin. Et alors ? Qu'on le veuille ou non, le Front National représente une partie non négligeable des Français. Et comment mieux combattre les idées obscurantistes et réactionnaires, qu'en débattant et en argumentant publiquement contre celle-ci, à l'heure où agiter le chiffon rouge du fascisme est devenue une méthode plus qu'inefficace ? Et il n'y a heureusement pas que le Front National dans la vie. Les 11% d'électeurs de M. Mélenchon n'ont-ils pas le droit à une représentation à la hauteur de leur vote ? De même pour les électeurs de M. Bayrou.

Vous devez, monsieur le président, être celui qui restera dans l'Histoire, comme le dirigeant qui a compris, et tenté de résoudre la crise démocratique dans notre pays. Quand d'autres la constatent et déplorent devant les caméras de façon hypocrite, ce système qui les avantage, vous devez y mettre fin. Qu'avez-vous encore à perdre ? Rien. Quand à nous, nous avons tout à y gagner.

- Kevin Dufrêche

UN NOËL PLUS SOLIDAIRE

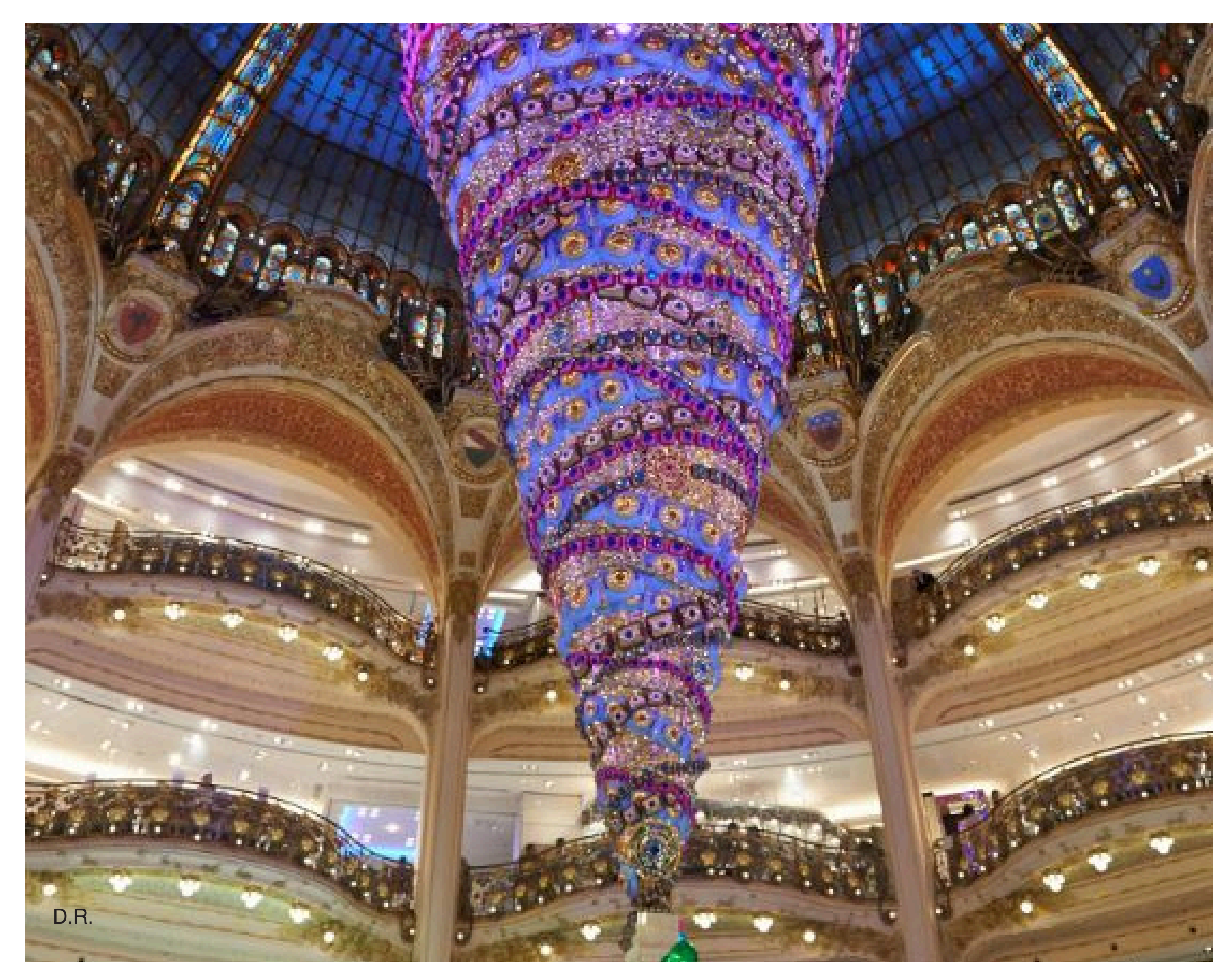
Chaque année c'est la même rengaine, de nombreuses personnes qualifient les fêtes de fin d'année et plus particulièrement Noël comme une fête commerciale où tout est fait pour pousser les citoyens à la consommation : cadeaux pour toute la famille, grands repas coûteux… tout y passe. Cependant, il existe encore quelques irréductibles pour qui Noël représente avant tout le partage et la convivialité. C'est le cas de nombreuses associations partout en France qui organisent de nombreux événements autour de cette fête en faveur des plus démunis. Petit tour d'horizon, certes non exhaustif, des initiatives caritatives en vue de Noël.



Les Filles Electriques

Présente sur tout le territoire français, l'association du Secours Populaire réitère, comme chaque année depuis 1975, sa campagne des « Pères Noëls Verts ». Sa volonté ? Lutter contre l'exclusion des plus pauvres et leur permettre de fêter Noël le plus dignement possible. Les bénévoles attendent des dons mais également des jouets neufs ou d'occasion qui seront ensuite redistribués. Il est bien sûr possible de déposer vos dons directement dans les antennes du Secours Populaire les plus proches de chez vous mais c'est également l'occasion pour l'association de nouer des partenariats un peu inédits. Par exemple l'antenne mosellane de l'association s'associe avec le Conseil Général, la société de transport en commun ou encore France Bleu Lorraine pour permettre aux habitants de déposer leurs dons dans les gares routières, au plus proche de chez eux.

Si on connaît Les Restos Du Cœur pour leur campagne de repas gratuits durant tout l'hiver et pour le concert des Enfoirés, qui représente une grosse part de leur budget annuel, l'association souhaite aussi être présente à Noël pour ses bénéficiaires. S'il est bien sûr possible d'envoyer des dons toute l'année ou d'acheter les CD et DVD, certaines initiatives locales de l'association méritent d'être soulignées. C'est par exemple le cas à Clermont-Ferrand. En effet, la Coopérative de Mai, salle de concerts emblématique de la capitale auvergnate, a noué un partenariat avec la fédération Puy-de-Dômoise depuis plusieurs années. À chaque début du mois de décembre se déroule en effet un « afterwork de Noël » où la soirée est placée sous le signe de la musique et de la solidarité. Si l'entrée est gratuite, pour pouvoir apprécier le DJ-set de cet afterwork il faut se présenter devant la salle avec un jouet neuf qui sera ensuite confié à l'association pour, là encore, offrir un peu de la magie de Noël aux enfants les plus démunis.


D.R.

Mais Noël n'est pas seulement une fête pour les enfants et offrir des cadeaux n'est pas la seule action possible. C'est également un moment de partage avec les proches et les gens qu'on aime. Seulement, comment apprécier et fêter Noël lorsqu'on est seuls ? La réponse nous est apportée par l'association « Les Petits Frères des Pauvres ». Celle-ci propose en effet à des bénévoles motivés d'organiser un repas de Noël convivial et collectif pour les personnes âgées qui se trouvent isolées. C'est notamment le cas de la fédération de Toulouse qui recrute à partir du 12 décembre toute personne majeure et souhaitant entourer de sa chaleur et de sa bonne humeur une personne âgée. Le repas collectif n'est pas la seule action proposée : on propose également de se rendre au domicile d'une personne qui n'aurait pas la possibilité, ou la volonté, de sortir pour les Fêtes et de d'y partager un repas. L'occasion d'entourer quelqu'un dans une ambiance plus intime qu'un grand repas associatif.

Nombreuses sont les villes et les associations qui proposent des actions ponctuelles à Noël et nombreuses sont celles qui recrutent des bénévoles uniquement pour cette période. Citons « en vrac » la Croix Rouge, le Secours Catholique, Emmaüs, l'Armée du Salut et bien d'autres encore. On vous invite à vous renseigner sur les actions menées autour de chez vous ! Et, si toutes ne proposent pas d'actions ciblées « Noël », toutes ont besoin de dons, alors après tout, le plus beau cadeau à Noël ne serait-il pas d'essayer d'offrir un peu de bonheur à autrui ?

- Marion Zitoli

TRADITION RELIGIEUSE ET PROFANE

Noël... Noël. Qui ne rêve pas, ne serait-ce qu'un peu pendant Noël ? Les illuminations, les cadeaux, le sourire des enfants. Que l'on soit croyant ou non, nul ne peut contester qu'il y a une certaine « magie » qui se dégage de Noël. Mais dans nos pays occidentaux sécularisés on en oublierait presque que Noël est avant tout, au-delà d'une fête, une tradition religieuse qui a pour objet, chez les chrétiens, de célébrer la naissance de Jésus. Cette tradition est plus ou moins ancrée dans les mœurs à travers le monde. Comment fête-t-on Noël dans les endroits du globe où le christianisme est plus ancré ? Où ne fête-t-on pas Noël ? Quelles sont les alternatives à Noël pour les autres religions ? Chaque pays possède des traditions spécifiques. Tour d'horizon...



Une tradition religieuse

Noël n'est pas fêté par les chrétiens au départ. Au IVe siècle, la date du 25 décembre a été choisie comme date pour la fête de Noël, principalement dans le but de la substituer aux fêtes païennes qui étaient d'usage à l'époque et qui célébraient le solstice d'hiver. Avant l'apparition du christianisme, cette période de l'année était déjà sacrée. Elle regroupait beaucoup de croyances païennes relatives à la fertilité, la maternité, la procréation et l'astronomie. Elle donnait donc lieu à de nombreuses manifestations. Ces traditions antiques ont de nombreux points de similitude avec la fête chrétienne.

Désormais, Noël est fêté par les pays historiquement d'origine et de culture chrétienne même si ceux-ci sont pour la plupart sécularisés ou de plus en plus laïcisés. La religion occupant une place de moins en moins importante dans les sociétés occidentales, Noël est fêté, que l'on soit athée, agnostique, croyant pratiquant ou non-pratiquant. L'aspect religieux de Noël a progressivement été effacé et dominé par l'aspect commercial, si bien que l'on pourrait d'abord définir cette fête comme une tradition de partage, synonyme de bon(s) repas, d'illuminations féeriques, de Père Noël généreux... Paradoxalement, la célébration de la naissance de Jésus à l'origine de la création de cette fête, est de moins en moins importante. Elle l'est certes, pour les croyants, mais de nombreux non-croyants fêtent Noël sans y accorder aucune importance religieuse. C'est une tradition

joyeuse de partage, point. Noël serait-il alors devenu une fête laïque ?

Les pays issus d'une culture chrétienne

Les premiers chrétiens ne fêtaient pas la naissance de Jésus. Il aura fallu attendre plus de trois siècles et demi pour que Noël devienne une fête religieuse officielle et encore deux siècles pour que cette fête soit généralisée et, de plus en plus, « déchristianisée ». Certes, les messes de Noël, la messe de minuit et les traditions dominicales durant cette période ont toujours de l'importance au sein des pays issus d'une culture chrétienne, mais cela est surtout vrai, dans les pays occidentaux, pour les anciennes générations. Bien que le jour du 25 décembre soit férié dans la plupart de ces pays, il est de plus en plus déconnecté de l'interprétation religieuse. Noël est donc un rituel universel où les familles se retrouvent et célèbrent la fête ensemble autour d'un certain rituel : grand repas, décorations, sapin, cadeaux... Cette tournure mercantile que prend la fête dans les pays chrétiens, où Noël est avant toute chose la célébration de la famille et des enfants, a pu déplaire aux croyants. En effet, le 23 décembre 1951 une effigie représentant le Père Noël a notamment été brûlée sur le parvis de la cathédrale de Dijon par des paroissiens insatisfaits de la tournure que prenait la tradition.

Certains pays issus de cette culture sont donc plus où moins attachés à la religion lorsqu'il s'agit de fêter Noël. En bref, selon la situation géographique dans laquelle on se trouve, Noël n'est pas fêté de la même façon. Chacun possède ses propres traditions. En Allemagne par exemple, pays d'où provient la tradition de 400 ans du sapin de Noël, c'est Saint Nicolas qui apporte les cadeaux le jour du 6 décembre tandis que c'est le Père Noël qui a normalement cette tâche dans le sud du pays. Comme dans de nombreux pays occidentaux comme le Canada, la France, l'Angleterre, ou encore les Etats-Unis, la gastronomie de Noël a une grande importance. On retrouve alors la fameuse bûche glacée au dessert en France, tandis qu'on préfère déguster un plum-pudding de l'autre côté de la Manche. Les américains et les british aiment décorer leurs maisons des cartes de vœux qu'ils ont reçu de proches durant le mois de décembre, et remplir de grosses chaussettes de confiseries. En France, les marchés de Noël qui mettent en valeur l'artisanat parsèment le territoire. Bien sûr, les vitrines des grandes surfaces des pays occidentaux s'embellissent et brillent de mille feux comme pour célébrer avant tout les achats de Noël, plus que la tradition. En Belgique comme en Hollande, c'est le 6 décembre qu'accoste le « Père Noël » pour apporter les cadeaux aux enfants sages.

En Irlande, les fêtes de Noël commencent 12 jours avant Noël. On appelle cette période "Little Christmas", c'est-à-dire "petit Noël". Selon la tradition, une bougie est déposée sur le rebord de la fenêtre le jour de Noël. Avant de partir pour l'église, on laisse un verre de whisky pour le Père Noël et des carottes pour les rennes. De nombreux Irlandais assistent à des courses de chevaux et font des paris, tandis que d'autres chantent dans les rues.

Tous les pays n'ont pas forcément de Père Noël. En Grèce, Noël est moins important que les fêtes de Pâques. C'est Saint Basile qui apporte des cadeaux aux enfants le 1er janvier.

Les pays du sud de l'Europe sont encore très attachés à leur religion. La fête de Noël est donc célébrée de façon plus traditionnelle. En Italie, elle dure 3 jours, du 24 au 26 décembre. Le pays est à l'origine de la fameuse crèche que l'on retrouve dans la plupart des marchés de Noël d'Europe. Comme reproduction de l'étable, elle est apparue en Italie dans les églises au XVe siècle. Selon la tradition, les familles italiennes l'installe neuf jours avant la naissance du Christ. Au Portugal, la veille de Noël est fériée, tous assistent à la messe de minuit. Au moment où sonnent les douze coups de minuit, tous les fidèles se dirigent à l'église locale pour y célébrer la Missa do Galo, littéralement "la messe du coq". Selon les croyances, un coq aurait chanté le matin du 25 décembre, célébrant à sa façon la naissance de Jésus Christ. Cette messe existe également en Espagne. On appelle le jour du 24 décembre le jour de la «Noche Buena », qui est très important. Le jour du 25 décembre est moins important que le jour de la « Noche Buena ». Cependant ni la veille, ni le lendemain de Noël ne sont fériés en Espagne. De la même façon, les pays d'Amérique latine sont très attachés à la fête de Noël qui continue d'avoir un lien très fort avec la religion.

Si l'on jette un œil à l'est de l'Europe, en Autriche par exemple, Noël est la fête familiale la plus importante de l'année. La fête débute le 1er décembre avec la couronne de l'Avent. Pendant tout le mois de décembre, les alentours de l'Hôtel de Ville de Vienne, la capitale, sont en fête. En Russie, l'Église étant orthodoxe, on fête la naissance de Jésus, en même temps que le baptême de Jésus, le 6 et 7 janvier. En 1582 le

pape Grégoire XIII a produit la réforme du calendrier qu'on a nommé "grégorien". Mais les orthodoxes ont refusé de l'accepter. Ainsi, en Russie on fête Noël d'après le vieux calendrier julien, et c'est dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier que les enfants reçoivent leurs cadeaux.

En Norvège et en Suède, le mot «jul» est devenu le nom de la fête chrétienne de Noël. Pour le dîner de Noël, on laisse une place vide à la table du repas pour les âmes des défunts de la famille. Une fois le repas savouré, l'arbre de Noël est allumé. Puis on se lève, tout le monde se donne la main. Toute la famille danse et chante des chansons de Noël et on tourne autour du sapin.

Les pays à minorités chrétiennes

En Chine, la population chrétienne et estimée à 4%. Celle-ci fêtera donc très certainement Noël tandis qu'une majorité de chinois ne célébrera pas le 25 décembre. Cependant, avec l'occidentalisation de la Chine on voit tout de même émerger des vitrines de Noël décorées comme dans la plupart des pays occidentaux chrétiens. Ce rappel culturel est plus voué à promouvoir la marque Coca Cola et l'hyper consommation que la tradition chrétienne.

Les minorités chrétiennes dans les pays à majorité musulmane assistent à des messes de Noël. L'aspect commercial est bien moins ancré qu'en Occident. Les chrétiens doivent parfois faire face, dans ces pays, à des attentats terroristes. En Irak par exemple, le gouvernement a montré une volonté de tenir compte des minorités. Le chef du gouvernement Nouri al Maliki a en effet fait de Noël un jour férié. Mais cela n'a pas empêché, en 2011, que les bombes retentissent pendant ce jour Saint.

Il n'y a pas réellement d'équivalent de Noël chez les musulmans, bien que ceux-ci célèbrent non pas la naissance de Jésus mais célèbrent le prophète Mahommet. L'équivalent de Noël serait alors l'Aïd, qui donne également lieu à une tradition d'offrir des cadeaux aux enfants.

Les juifs ne fêtent pas Noël mais célèbrent le même mois la fête des Lumières : Hanouka. Pendant Hanouka chacun allume une bougie d'un chandelier à huit branches, chaque soir de la semaine. Cette coutume commémore la reconquête d'Israël au IIe siècle avant Jésus-Christ, dirigée à l'époque par un roi gréco-syrien : Antochius. Le miracle de la fiole d'huile retrouvée dans les débris du temple de Jérusalem et qui aurait permis prodigieusement d'éclairer pendant huit jours est célébré durant cette période.

Les hindouistes et les bouddhistes ont également des « alternatives » à Noël. Le 28 octobre, les hindouistes célèbrent Diwali, la fête des Lumières qui trouve son origine dans la mythologie hindoue. La fête célèbre la victoire de Krishna sur le démon-roi Narakâsura, qui, à force de yoga, était devenu tout puissant. Cette tradition est alors l'occasion de décorer les maisons et de s'offrir des cadeaux, tout comme durant Noël. Chez les bouddhistes, la commémoration la plus importante est celle de la naissance, éveil et mort de Bouddha, durant la pleine lune de mai : c'est le Vesak. C'est l'occasion de consolider les rapports entre bouddhistes et de faire régner une certaine harmonie. En Inde où les chrétiens sont de plus en plus nombreux , et bien que le pays soit traditionnellement hindouistes, on fête de plus en plus Noël à la manière occidentale.

Chaque religion possède en quelque sorte sa fête de l'amour du partage et du rassemblement. Mais de plus en plus, et contrairement à d'autre religions, la fête chrétienne de Noël est prise dans l'engrenage de la sécularisation occidentale qui mène à un effacement progressif de la religion. Noël en serait alors devenu une fête laïque dans certains pays où l'athéisme est de plus en plus présent. Cependant, il ne faut pas faire preuve d'ethnocentrisme et rappeler que dans d'autres régions du monde où la religion est encore très ancrée, la célébration de la naissance de Jésus est toujours indispensable. Le capitalisme à l'occidental qui érige en reine la société de consommation n'a donc semble-t-il pas touché toutes les régions du globe.

- Laurène Poirel

MORT DE RÉMI FRAISSE
LES LEÇONS À EN TIRER

On dit souvent des Français qu'ils manifestent pour un rien et ne sont jamais satisfaits. Mais la France possède une véritable culture de la manifestation, de la liberté d'expression et de la démocratie. Rémi Fraisse est le premier manifestant tué en France depuis 1986.

Rappel des faits

Dans la nuit du 25 au 26 octobre dernier, Rémi Fraisse, un jeune homme de 21 ans, manifeste avec des proches contre le barrage de Sivens dans le Tarn. Selon les dires de son amie, après avoir passé la journée auprès des pacifistes dans une ambiance de fête, il a décidé de se rendre sur les lieux des affrontements, un peu plus éloignés. Il a alors crié « Allez, il faut y aller » en courant, avant que les forces de l'ordre ne tirent. Ses proches ont ensuite cherché à le retrouver avant d'apprendre le lendemain son décès. L'autopsie a révélé qu'une grenade offensive a tué le jeune manifestant.

Le silence de l'Etat

Les conversations des gendarmes pendant les événements ont été publiées par Le Monde le 12 novembre et ont révélé que ces derniers ont d'abord cru que la victime était simplement blessée. Puis affolé, l'un d'entre eux annonce « Il est décédé, le mec ! Là, c'est vachement grave… Faut pas qu'ils le sachent ! ». « Ils » étant les manifestants, dont une partie était déjà agressive et très irritée par la présence des forces de police. Les gendarmes ont donc rapidement pris conscience de la gravité de la situation et de la mort d'un homme. Mais le gouvernement a mis plus de 48 heures à réagir… Selon Médiapart, le gouvernement savait tout depuis le début. Mais Manuel Valls, François Hollande et Ségolène Royal ne se sont exprimés que le 28 octobre. Ont-ils cherché à « feindre l'ignorance » et « minimiser le drame » comme l'avance le site d'information ? Si c'est vrai, si le gouvernement a couvert le gendarme, c'est extrêmement grave. Si la même chose avait eu lieu sous un gouvernement de droite, la gauche en opposition n'aurait-elle pas crié au scandale ? Oui, elle l'aurait fait et aurait eu raison, car c'est extrêmement grave. Alors pourquoi la gauche au pouvoir garde-t-elle le silence ? Christiane Taubira, Garde des Sceaux, s'est indignée en apprenant que le policier ayant abattu le jeune américain Michael Brown à Ferguson ne serait pas poursuivi en justice. Mais y aurait-il deux poids de mesure ? La mort d'un innocent, jeune militant écologiste, en France n'indigne-t-elle pas aussi la ministre ? Une enquête doit aussi avoir lieu en France, car il y a mort d'homme. Cela ne veut pas dire qu'il faut aveuglément accuser et condamner le gendarme qui a lancé la grenade qui fut fatale au jeune homme ; c'était peut-être un accident. Mais il faut chercher à savoir la vérité. Quand on dénonce les crimes des autres, on ne cache pas les siens. Le 13 novembre, Bernard Cazeneuve a annoncé l'interdiction des grenades offensives et le durcissement des modalités d'emploi des gaz lacrymogènes. Des mesures qui semblent superficielles.

Les manifestants

Des manifestations ont eu lieu à travers toute la France. On peut distinguer les manifestants « convaincus », qui ont manifesté pacifiquement et pour défendre leurs idées et leurs valeurs. Les « professionnels » de la manifestation, qui sont de toutes les manifestations, toujours en opposition mais qui le font pacifiquement. Des activistes, des syndicats et des partis politiques étaient ainsi présents. On retrouve aussi des lycéens, qu'on peut accuser de vouloir tout simplement « rater les cours » - et c'est vrai seulement dans certains cas. Il y a aussi, toujours, des débordements et des violences provoquées par des casseurs. « Autonomes », « antifascistes » : loups solitaires ou membres de partis extrémistes, ils sont de toutes les manifestations. Leur objectif ? « Casser du policier ». Ils sont armés, cagoulés et attaquent les forces de l'ordre sans hésiter. Chaque manifestation leur fournit un prétexte et une occasion de vomir leur violence, en venant se greffer aux autres manifestants. Ils décrédibilisent parfois ces derniers, mais peu leur importe, ils veulent de la violence. Ce phénomène n'est pas nouveau. Mais il est d'autant plus scandaleux quand il y a eu mort d'homme et que la famille de la victime a demandé des manifestations pacifiques.

- Astrig Agopian

UN PRÉSIDENT REDEVENU PRÉSIDENT


D.R.

Depuis samedi 29 novembre, 20h30, l'UMP a un nouveau président ou plutôt un ancien président qui a repris sa place. Nicolas Sarkozy a remporté son pari, avec quelques sueurs froides d'après ce qui se dit. La victoire est manifeste : l'ancien chef d'État cumule 64,5% des suffrages, contre 29,18% pour Bruno Le Maire et 6,32% accordés à Hervé Mariton.

Un bilan mitigé

Les sarkozystes ont été quelque peu surpris par un score qu'ils supposaient beaucoup plus parlant, malgré l'enthousiasme vigoureux de Brice Hortefeux, au micro de France 2 : « C'est un score exceptionnel avec plus de deux tiers des suffrages. Il a rassemblé plus de 100 000 voix, ce qui ne s'est jamais produit dans notre famille politique. Cela signifie que ce soir c'est l'unité retrouvée, et la crédibilité de l'opposition tout entière qui est renforcée ».

L'opposition reste quand même perceptible entre le nouvel-ancien président et Bruno Le Maire. Si ce dernier n'a pas réussi à envoyer son adversaire en ballotage, il a cependant gagné le droit à un entretien lundi matin, suite à un coup de téléphone musclé en guise de remerciements. Les opinions de ce gaulliste sont peu connues : opposé à une sortie de l'espace Schengen, favorable à un renforcement de la politique européenne d'immigration, opposé à un élargissement de l'UE mais favorable à la consolidation et à la poursuite de la fédéralisation… Il est également opposé, suite aux scandales récents, à toute investiture d'un élu en retard de cotisation. Une manière de taxer son concurrent direct… Ce lundi, c'est tout sourires et épanouis que Bruno Le Maire et Nicolas Sarkozy sont ressortis de leur première réunion, partageant selon le tweet de ce dernier « une vision commune de l'avenir de [leur] mouvement ».

Le soir des résultats, Hervé Mariton se targuait d'avoir « réussi à amener les concurrents à prendre des positions plus fermes sur le mariage pour tous ». Lors du meeting du mouvement Sens commun, très proche de celui de la Manif, les militants ont concentré la pression sur les candidats afin de clarifier leur position sur la loi Taubira. Alors que le candidat conservateur était très présent dans les rangs des

manifestations, Nicolas Sarkozy n'a pas convaincu en se prononçant pour une abrogation de la loi tout en se disant favorable à un « mariage homo »… Une manière de ne pas froisser un plausible électorat ? Bruno Le Maire avait quant à lui fait savoir qu'il ne reviendrait pas dessus.

Ce qu'il reste à faire

Ce qu'attendent principalement tout ces challengers, c'est l'organisation assurée d'une primaire. Alain Juppé et François Fillon en tête distinguent totalement la refondation du parti - prêt à imploser suite à l'affrontement Copé-Fillon et aux courants dissidents en interne – et la présidentielle de 2017. Le camp Sarkozy grinçait des dents samedi soir : Juppé n'avait même pas daigné féliciter son nouveau président par téléphone. Interrogé sur BFMTV, il a lancé cette boutade qui a fait grand bruit : « Habemus papam ». Une manière de singer son adversaire qui se croit peut-être trop arrivé ? Alain Juppé a fait entendre, durant ses félicitations, que rien n'était assuré et qu'il faudrait compter sur lui : « Ce n'est pas dans le conflit interne que l'on peut faire évoluer les choses. Il faut apaiser et il faut rassembler. C'est à lui de prendre l'initiative. Je suis prêt à l'aider dans la ligne que j'ai indiquée, un large rassemblement de la droite et du centre ». Nicolas Sarkozy semble aller dans son sens. Dimanche soir lors de son allocation télévisée sur TF1, il a émis l'idée d'une primaire commune à l'UDI, en excluant le Modem. François Bayrou avait quand même appelé à voter François Hollande.

La réaction de son ancien premier ministre était au centre de toutes les attentions. Elle fut tout aussi acerbe : dans son rapport long d'une page, il réussit à ne pas écrire une seule fois ce nom qui lui coûte tant. Il campe sur ses positions en affirmant que « l'union n'est pas la soumission », tout en se revendiquant du même parti « moderne qui accepte la différence ». Fillon a taclé Sarkozy sur l'annonce dimanche soir d'un conseil d'anciens ministres sans même prévenir les principaux intéressés et poursuit son chemin : « Pour ma part, je défendrai mes convictions et poursuivrai le travail engagé pour bâtir un véritable projet de redressement de la France ». Bim. De même, Jean-Pierre Raffarin a eu beau activer ses zygomatiques devant les caméras et les journalistes, il n'a rien promis à l'ancien chef d'État lors de leur rendez-vous. Le premier bureau politique de mercredi, suite aux premiers entretiens, devrait être tout aussi tendu.

Un parti à sa suite

Il faut repartir de la base et tout refaire. Présider l'UMP ne suffit pas, pour 2017, il faudra changer de nom. En termes de communication, la majorité de ses annonces se font désormais sur Facebook, comme la candidature à la tête de sa famille politique ou les remerciements aux sympathisants, suite à l'élection.

Malgré une forte volonté de rassemblement, c'est bien 2017 qui est en ligne de mire. Les challengers de l'ancien chef d'État pourront tenter de le cantonner à son rôle de manager du parti et agiter sous son nez les chiffres des sondages : selon le baromètre CSA-Les Echos, Alain Juppé bénéficie d'une bonne côte de popularité. L'ensemble de la population en fait sa personnalité préférée à 51% contre 36% pour le nouveau patron de l'UMP. Redresser le parti ne serait donc pas compatible avec les ambitions personnelles…

Mais sa tactique est de se poser d'abord comme le sauveur de l'UMP, avant de prétendre au titre de sauveur de la France. Rassembler dans cette guerre interne et organiser la bataille définitive dans une confraternité joyeuse semblent être les deux challenges les plus importants dans l'immédiat pour Nicolas Sarkozy.

Le score remporté par l'ancien président ne doit pas être dénigré pour autant. Cette majorité poussive est même bienheureuse ; elle évite à Nicolas Sarkozy un score comparable à un plébiscite à la « soviétique », adjectif qu'attribue NKM à l'élection au Front National de ce week-end.

- Marion Bothorel

DES JEUX OLYMPIQUES À PARIS EN 2024 ?



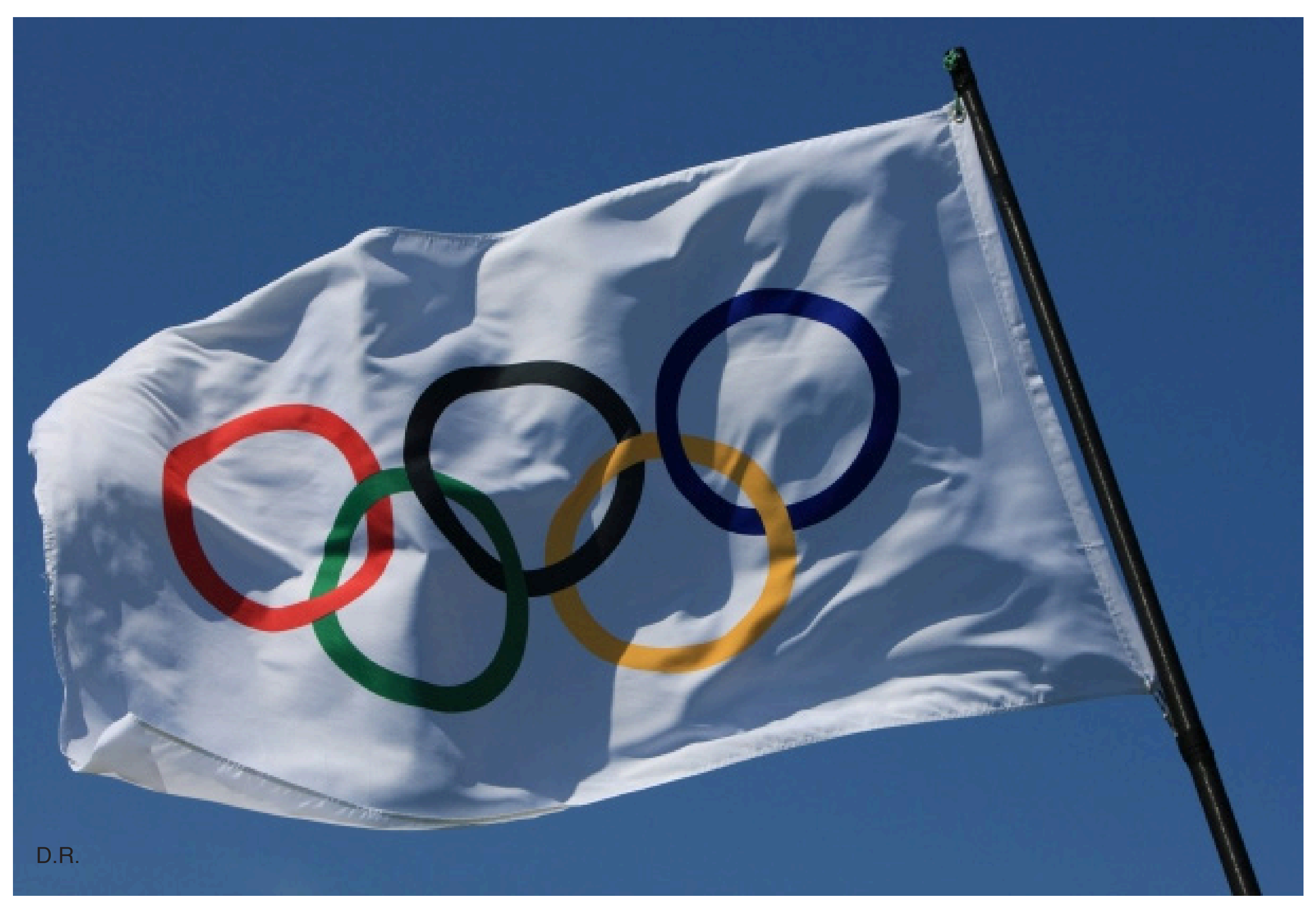
D.R.

Après plusieurs échecs pour l'organisation des Jeux olympiques de 1992, 2008 et 2012, Paris va-t-il revenir à la charge et poser sa candidature pour les JO de 2024? C'est en tout cas le souhait de François Hollande qui a déclaré, le 6 novembre, que "ce serait un moment de ferveur et surtout cela fera plein d'équipements avant, plein d'emplois, plein d'industries qui pourront se montrer". Anne Hidalgo est loin de partager l'ambition du Président, estimant que rien ni personne ne la fera changer de méthode et de calendrier. La maire de Paris souhaite en effet attendre le rapport de janvier 2015 sur l'étude d'opportunité d'une candidature réalisée par le Comité français du sport olympique. Mais alors, l'organisation du deuxième événement le plus regardé dans le monde est-elle possible en France ?

Les retombées économiques réalisées à Londres depuis 2012 ont sûrement donné des idées aux sportifs et politiques français. En effet, en deux ans, les recettes s'élèveraient à 11,4 milliards d'euros, provenant de contrats commerciaux, d'investissements étrangers et de ventes diverses. Sachant que le coût de ces Jeux a été (officiellement) de 10.7 milliards d'euros, il semble que ce soit une grande réussite au niveau financier. De plus, 31 000 emplois ont été créés pour cette occasion, de quoi donner de l'air au gouvernement britannique sur la question du chômage. Il faut également noter l'aménagement urbain réalisé dans les quartiers de l'est de la capitale anglaise, où de nombreux terrains laissés à l'abandon ont pu être réaménagés en parc olympique. Pour Lionel Maltese, économiste spécialisé dans le sport, "Londres a bénéficié à plein de l'effet JO" grâce à la réflexion qui a été menée en amont : le stade de basket temporaire a été démonté comme prévu, le stade olympique sera occupé par le club de football de West Ham à partir de 2016, le village qui accueillait les 17 000 athlètes va être transformé en 2800 appartements dont la moitié à loyer modéré. "L'idée c'est de s'assurer que les infrastructures auront une utilité durable" assure Lionel Maltese.

Paris a-t-elle une chance ?

La Ville Lumière n'a pas vécu au rythme des athlètes depuis 1924 ! Ce n'est pas pour autant que les infrastructures


D.R.

sportives sont absentes de la capitale. En effet, Guy Drut, membre du CIO, faisait remarquer que Paris " ne part pas de zéro" : le Stade de France peut faire office de stade olympique, Roland Garros peut accueillir les épreuves de tennis, le Palais Omnisport de Paris-Bercy est en cours de rénovation pour l'Euro de basket de 2015 et les Mondiaux de handball en 2016, le vélodrome de Saint-Quentin-en-Yvelines a été inauguré cette année et de nombreux stades sont rénovés ou construits pour le championnat d'Europe de football en 2016. Il ne manque "que" une piscine et un village olympique. Mais des solutions existent ! "Rien n'interdit de bâtir aussi des enceintes éphémères qui seront ensuite démontées" explique Guy Drut. Alors que le logement était un des grands axes de sa campagne municipale, Anne Hidalgo pourrait voir la transformation du village olympique en logements sociaux d'un bon œil.
Les dépenses les plus importantes reposent sur les infrastructures aéroportuaires, routières, ferroviaires et sur l'hôtellerie. Le budget estimé est de 12 milliards d'euros. Une somme conséquente en temps de crise où aucune marge de manœuvre ne semble possible au niveau budgétaire.
Pourtant, les Français semblent plutôt favorables à une candidature : selon une étude d'Uniteamsport, le 10 novembre 2014, 60% d'entre eux se sont déclarés pour l'organisation des olympiades à Paris, 33% étant contre et 7% ne se prononçant pas. Le soutien semble encore plus fort chez les étudiants avec 74% d'opinions favorables, beaucoup moins réticents que leurs aînés, les retraités, qui sont seulement 49% à se prononcer en faveur du projet.

Un réel engouement semble naître chez les athlètes eux-mêmes pour accueillir les Jeux à Paris. Tony Estanguet, membre du CIO, explique qu' "il y a une vraie envie des athlètes de se mobiliser. Ils prennent la parole, dirigent des groupes de travail, ils ont vraiment envie de s'approprier ce projet, c'est un bon signe." Actuellement, 12 groupes, qui regroupent 286 personnes dont de nombreux sportifs, travaillent sur une éventuelle candidature.

Des erreurs à ne pas reproduire

Tous les Jeux ne présentent pas le même bilan que les événements londoniens de 2012. Comment ne pas citer les JO d'Athènes ? Ils ont coûté 13 milliards d'euros (ce montant peut varier selon les sources), accentuant la dette grecque et ont précipité le pays dans la crise. Symbole des Jeux Antiques, la Grèce



D.R.

souhaitait offrir des jeux inoubliables. Les organisateurs ont manifestement été un peu trop optimistes sur l'impact de ces olympiades : outre les problèmes de coût déjà énoncés, les recettes directes des JO se sont élevées à peine à plus de 2 milliards d'euros. La fête fut belle, les cérémonies d'ouverture et de clôture de qualité, mais au lendemain des Jeux, la Grèce s'est réveillée avec une sérieuse gueule de bois. Après de nombreux retards sur les chantiers, terminés dans la précipitation, l'Etat s'est retrouvé avec des infrastructures trop importantes pour les pratiques sportives du pays. Aujourd'hui, ce sont 70% des équipements construits pour l'événement qui sont abandonnés: l'aéroport centenaire Hellinikon d'Athènes n'a pas résisté à la concurrence de la nouvelle aérogare édifiée pour les Jeux, les stades de softball (un descendant du baseball), de hockey sur gazon ou de beach-volley sont laissés en friche... Ces sports ne comptent pas assez de licenciés grecs, et encore moins de professionnels pour organiser des compétitions dans ces lieux.

Les Jeux de 2004 ne sont pas les plus coûteux : Beijing (Chine), avec 30 milliards d'euros en 2008, et Sotchi (Russie) plus récemment, avec sa facture estimée à 36 milliards d'euros, détiennent la palme des Jeux les plus chers. On peut cependant noter que des dépenses comprises dans les deux budgets ont parfois été mal contrôlées. En effet, pour afficher un beau ciel bleu, et pouvoir respirer un air... respirable, le gouvernement chinois a du dépenser plus de 7.5 milliards d'euros, en mettant en place des mesures de circulation alternée ou de fermeture temporaire d'usines à charbon. En Russie, la construction d'une voie ferrée de 50 kilomètres entre le village des athlètes à Sotchi et la station de Krasnaya Polyana, où se déroulaient les épreuves de ski, a été facturée... 6,5 milliards d'euros, une somme supérieure au budget des Jeux de Vancouver (Canada) de 2010, tous frais compris...

L'Exposition universelle un an plus tard?

Dans la même interview, François Hollande a également annoncé la candidature de la France pour l'Exposition universelle de 2025 avançant le chiffre de 50 millions de visiteurs au minimum. Pour Jean-Christophe Fromantin, député-maire UDI de Neuilly sur Seine, qui a lancé le projet il y a 18 mois, les candidatures pour les JO et l'exposition universelle ne sont pas concurrentes. Elles pourraient même être complémentaires, apportant une vraie dynamique au pays. Le politique ne s'empêche pas pour autant de défendre "son" projet par rapport à celui des Jeux olympiques : " Le projet d'une exposition universelle en France me semble plus adapté au défi que le pays doit relever et est un meilleur moyen de mettre en avant son identité et ses atouts. Sans compter que les Jeux olympiques se déroulent uniquement sur deux semaines, contre six mois pour une exposition universelle dont les effets se font davantage sentir sur le long terme.» Pour Eric Azière, président du groupe UDI-MoDem au Conseil de Paris, il va falloir faire un choix: « A vouloir courir deux lièvres à la fois, la France risque de repartir bredouille », assure-t-il.

La décision finale pour la candidature aux Jeux de 2024 devra être prise avant septembre 2015, alors que 2016 sera l'année charnière pour le projet de l'exposition universelle. Les choix du CIO et du Bureau international des Expositions interviendront respectivement à l'été 2017 et en 2019. D'ici là, le rêve de vivre deux extraordinaires événements, consécutivement, dans une dizaine d'années, peut exister.

- Arthur Sautrel

CE QUE HOLLANDE PEUT FAIRE POUR VOUS (SUITE) !


D.R.

Nous avions réalisé un premier article pour la première année de mandat de François Hollande. Dix-huit mois plus tard, il est temps de voir où en sont les grands chantiers concernant la jeunesse à la mi-mandat du président de la République. Revue de détails.

Durant sa campagne pour la présidentielle en 2012, François Hollande avait mis en avant plusieurs grands chantiers de réformes concernant la tranche de la population dont il faisait sa priorité : la jeunesse. Dans ses soixante engagements pour la France, près d'un quart concernaient de près ou de loin ce public.

Les promesses tenues

On y trouvait tout particulièrement la création des emplois d'avenir. Ces emplois devaient être créés "en priorité dans les quartiers populaires" pour aider les jeunes en difficulté d'insertion. L'objectif était que 100 000 contrats soient signés dans l'année suivant l'entrée en vigueur de la loi, donc d'ici la fin 2014. A ce niveau, aucun souci, les emplois jeunes version Hollande ont connu un succès retentissant, dans un pays toujours touché par une augmentation croissante du nombre de chômeurs. Avec 155 000 contrats signés au 31 octobre, l'objectif est atteint. Deux problèmes subsistent, concernant le public ciblé et la possibilité d'accéder à des formations pour ces jeunes peu qualifiés. Alors que l'objectif était de donner la priorité aux jeunes des quartiers sensibles, seuls 18% des emplois d'avenir leur ont été dévolus, comme l'a reconnu en mai 2014, Najat Vallaud-Belkacem, alors ministre de la Jeunesse, dans le Parisien. Quant à l'insertion durable des embauchés, elle n'est pas facilitée par le fait que seuls 43% d'entre eux ont suivi une formation, dont 7% une formation qualifiante.

Autre promesse tenue, la loi LRU (Libertés et Responsabilités des Universités). Celle-ci prévoyait notamment la réaffirmation de l'orientation des bacs pros vers les BTS et des bacs technos vers les IUT, la simplification de l'offre de licences et de masters, la refonte de la première année de médecine, la création de trente grands pôles universitaires (au final vingt-cinq)... Même si de nombreux universitaires ont tout de même contesté le manque d'ambitions de la politique universitaire proposée par le gouvernement, qui ne tranchait pas véritablement avec les orientations définies sous Nicolas Sarkozy.

Toujours concernant les étudiants, un des soixante engagements de François Hollande était de favoriser un meilleur encadrement des stages. La loi a été votée le 26 juin dernier et prévoit : la hausse de 87€ de la gratification minimale pour un stagiaire, soit 523,26€, le plafonnement de la part des stagiaires dans les effectifs de l'entreprise, la limitation de la durée des stages à six mois, la requalification en contrat de travail des stages se substituant à un emploi permanent et l'extension aux stagiaires des protections prévues par le code du travail.

Ça coince

D'autres promesses emblématiques de la campagne de François Hollande ont aussi été votées, mais peinent à fonctionner. Ce qui convient parfaitement au contrat de génération.

Alors en campagne, François Hollande en avait fait un de ses marqueurs politiques forts et s'était empressé de voir appliquée cette disposition, devant



D.R.

permettre d'embaucher en CDI un jeune de moins de 25 ans placé sous le tutorat d'un senior de plus de 55 ans. L'entreprise bénéficie alors pendant cinq ans maximum d'exonérations de charges sur les deux salaires - totale pour celui du jeune, partielle pour le senior. En juillet 2013, soit un mois après l'adoption de la loi, le Président avait avancé l'objectif de 70 000 contrats signés d'ici début 2014, Michel Sapin avait évoqué un rythme de 100 000 par an. Le 10 juillet dernier, l'objectif a été revu à la baisse par François Rebsamen, ministre du Travail, qui parlait alors de 40 000 contrats signés. Bref, la mesure est boudée par les entreprises et constitue un demi-échec.

L'autre promesse emblématique pour son quinquennat proposée par François Hollande était les 60 000 créations de postes dans l'Education Nationale. Promesse difficilement réalisable pour deux raisons. La première tient au fait que sur les 32 000 postes d'ores et déjà créés par le gouvernement, seuls 4 000 sont des emplois pérennes, les 28 000 restants étant des stagiaires, c'est-à-dire qu'ils ne deviendront profs qu'à la condition que des postes s'ouvrent. Ainsi, à la dernière rentrée, 9 421 nouveaux professeurs ont été recrutés officiellement. « Mais ce sont massivement des stagiaires, que les élèves ne verront que quelques heures chaque semaine. Sur ce total, seuls 2 261 correspondent à des postes de titulaires (811 en école, 1 450 en collèges et lycées), les autres n'assureront qu'un temps partiel », selon les chiffres avancés par le Monde. En somme, un joli subterfuge comptable. Mais pas de quoi « refonder » l'école de la République...

Ah bon, il l'avait promis ?

Une des promesses oubliées de François Hollande : l'allocation d'études sous conditions de ressources. Alors qu'à la rentrée 2014, l'UNEF publiait un rapport alarmant montrant que le coût de la vie étudiante allait augmenter de 2 %, la seule réponse du gouvernement fût de hausser la somme des bourses de... 0,7 %, soit 0,2 % au-dessus de l'inflation. Pas de quoi casser trois pattes à un canard, et surtout, pas de quoi faire oublier cette promesse présidentielle ambitieuse à destination des étudiants. Pendant ce temps, les inégalités sont toujours particulièrement marquées en licence : parmi les étudiants défavorisés, 33 % des non-boursiers et 43 % des boursiers réussissent leur première année, contre 63 % pour les étudiants les plus à l'aise financièrement, d'après une note de la Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance (DEPP) dépendant du ministère de l'Education Nationale.

Il y a dix-huit mois, nous pouvions faire preuve de clémence envers le bilan « jeunesse » du Président. Aujourd'hui, c'est plus mitigé. La plupart des grandes promesses pour les jeunes ont été tenues, mais de nombreuses réformes ont été fortement contestées (loi LRU), boudées (contrat de génération) ou bien tronquées (60 000 postes dans l'Education Nationale). La mise en place se fait de manière difficile et les résultats sont souvent peu probants. Sans compter la problématique des étudiants dans le supérieur, à laquelle aucune solution ambitieuse n'est venue répondre.

- Samuel Ladvenu



BRETAGNE
Festival de cinéma de Rennes Métropole
TRAVELLING
OSLO
&JUNIOR
03 ⏭ 10 février 2015
www.clairobscur.info
association
CLAIR
OBSCUR

CHARLINE VANHOENACKER



Radio France / Christophe Abramowitz

Charline Vanhoenacker est la nouvelle voix de la tranche 17h/18h sur France Inter depuis la rentrée 2014, avec son camarade et compatriote Alex Vizorek. La journaliste belge, arrivée sur le vaisseau amiral de la radio de service public il y a deux années se fait remarquer par son tempérament irrévérencieux et sa liberté de ton. Dans un paysage radiophonique en complète révolution, elle assume sa présence deux fois par jour sur Inter et une émission hebdomadaire en Belgique, sur la RTBF, chaîne pour laquelle elle fut correspondante en France et délivra notamment une critique polémique de la relation entre journalistes et hommes politiques. Afin de décrypter le phénomène et de comprendre sa vision du journalisme, Maze l'a rencontrée.

Vous êtes sur France Inter depuis deux saisons, cette année on peut dire que vous êtes passée à l'échelle supérieure avec "Si tu écoutes, j'annule tout", tous les jours entre 17h et 18h. Votre emploi du temps s'organise autour de deux temps sur Inter, le matin et l'après-midi, comment est-ce qu'on arrive à tout mener de front ?

En travaillant 16h par jour (rires). Quand vous êtes à deux horaires à la fois, qui sont en plus deux carrefours d'audience, deux horaires stratégiques en radio, vous consacrez toute votre semaine au travail et il n'y a aucune possibilité de faire autre chose et de s'amuser derrière.

Vous êtes satisfaite de votre premier trimestre avec Si tu écoutes ?

Oui, très satisfaite. On ne sait jamais comment ça va se passer quand on monte une nouvelle émission, tout part d'une idée qu'on jette sur le papier. Du papier à la réalité on ne sait jamais ce que ça peut donner. C'est une émission hybride, on s'empare de l'actualité avec dérision, on pratique la satire, c'était pas un horaire où il y avait de la satire sur l'actualité. Le mélange de cette satire de l'actualité avec deux chroniques, une musicale et une littéraire n'était pas évident non plus. Le fait que ça puisse prendre forme à l'antenne c'est déjà beaucoup du chemin qui est fait, et en plus comme les audiences sont en progression, alors là on est très satisfaits des trois premiers mois. Cela dit c'est toujours perfectible et quand on passera au trimestre suivant en Janvier on essaiera de perfectionner encore le conducteur.

L'émission parle d'actualité, vous en riez beaucoup, est-ce que c'est le meilleur moyen de parler de tous ces sujets ?

Je ne dirai pas que c'est le meilleur moyen d'en parler, ce serait une insulte à mon métier de journaliste. Je pense que le meilleur moyen de parler d'actualité c'est d'en parler de manière factuelle, une fois qu'on en a parlé, le meilleur moyen d'en parler c'est d'informer les gens de la meilleure façon possible. Maintenant, je dirai que ce qu'on pratique c'est une autre façon de parler d'actualité et dans cet aspect là c'est parce que ça permet de souligner des choses, ce qu'on ne peut pas dire dans le factuel, avec la satire on peut le faire et pousser certains aspects dans leurs derniers retranchements pour montrer le côté illogique ou absurde de certaines postures politiques.

Vous avez commencé par la presse écrite, vous faites de la radio, un peu de télévision en Belgique, est-ce que vous avez eu des propositions pour faire de la télévision en France, est-ce que vraiment vous souhaitez rester à la radio ?

J'ai régulièrement des propositions en France pour la télévision, mais je préfère me concentrer sur le média radio, qui me semble plus adapté à une liberté de ton, une liberté dans la satire et une forme de naturel.

Je vois beaucoup en lisant les interviews que vous avez déjà pu accorder, les remarques ou les questions centrées sur votre nationalité, est-ce qu'on ne tombe pas un peu dans la caricature en vous considérant comme "la belge de France Inter" ?

Je pense que c'est normal et que ça fait partie du jeu. Quand on doit faire un titre il est normal qu'on donne la caractéristique principale et dans "belge" il n'y a pas qu'une nationalité, je pense que maintenant les français ont compris que dans le mot "belge" il y avait une forme d'esprit, de manière de penser et de voir les choses. "Belge" recouvre une série de sens qui veulent dire "recul", une forme d'absurde, d'humour, de non-formatage, donc je pense que maintenant c'est un mot qui recouvre beaucoup d'aspects que les français connaissent un peu mieux et donc ce qui est bien c'est que "belge" n'est plus réducteur, ça ne m'ennuie pas qu'il arrive en titre.

Justement, si on devait ici ensemble donner un titre à notre interview et vous décrire en deux mots, comment est-ce qu'on y arriverait ?

C'est à vous de faire le boulot (rires) ! C'est à vous de trouver un titre c'est pas à moi de vous trouver votre titre. Mon regard serait tronqué, je suis l'objet du truc donc forcément ça dévoie forcément le sens du titre. Si vous voulez que je donne un titre, je dirai "la fille la plus intelligente, brillante du monde intersidéral".

Parfait, voilà ce sera publié comme ça ! Depuis que vous êtes journaliste, est-ce que vous avez vu des évolutions dans la manière de faire votre métier ?

L'évolution du métier a fait que je me suis orienté vers ça, vers la satire. Je dirai que ce que je fais c'est un peu dans l'esprit du "Canard Enchaîné" mais sans me donner les moyens de l'enquête sur le terrain, donc je dirai que si j'en suis là c'est sans doute une évolution du métier qui ne m'a pas plu. J'ai commencé au Soir en presse écrite, et puis à la RTBF, à la radio, on ne me donnait pas les moyens de faire mon boulot pleinement, je faisais du journalisme de synthèse. Surtout quand vous êtes correspondant, il y a énormément de sujets à traiter donc on ne pouvait



Radio France / Christophe Abramowitz

pas s'investir sur un même sujet pendant longtemps, on survole beaucoup les choses. On ne se donne pas les moyens en temps et en finances pour enquêter et pour faire le métier dans le fond des choses. Je me suis dit à un moment, que faire trois sujets en même temps dans une journée en faisant juste de la synthèse, il y a un moment où ça ne m'intéressait plus et quitte à rester le cul sur une chaise autant traiter l'information avec de l'esprit, de la satire, et tenter d'en faire ressortir des choses qui vont à l'encontre de la niaiserie ambiante qu'on peut constater dans notre société actuelle.

Comment a commencé votre parcours ? Le journalisme c'est une vocation où est-ce que c'est arrivé après ?

Non, c'est une véritable vocation, j'ai découvert très tôt que c'est ce que je voulais faire et j'ai construit tout mon cursus universitaire dans ce but là, c'est quelque chose de très conscient et qui est né très tôt. J'ai découvert ma vocation très tôt, j'avais 14 ans et j'ai participé à un voyage avec la fondation Nicolas Hulot, on a fait une émission découverte, qui envoyait des jeunes à la découverte de la nature. Notre rôle au retour du voyage, c'était de médiatiser l'expérience, et donc au retour du voyage, en 1992, j'ai largement médiatisé mon expérience, j'ai écrit des articles dans des journaux, j'ai été invitée en radio et télévision. J'étais un peu ambassadrice de la fondation Nicolas Hulot qui en était à ses balbutiements, ça a été mon premier reportage, j'ai découvert que j'adorais transmettre.

Parce que faire du journalisme c'est véritablement transmettre quelque chose ?

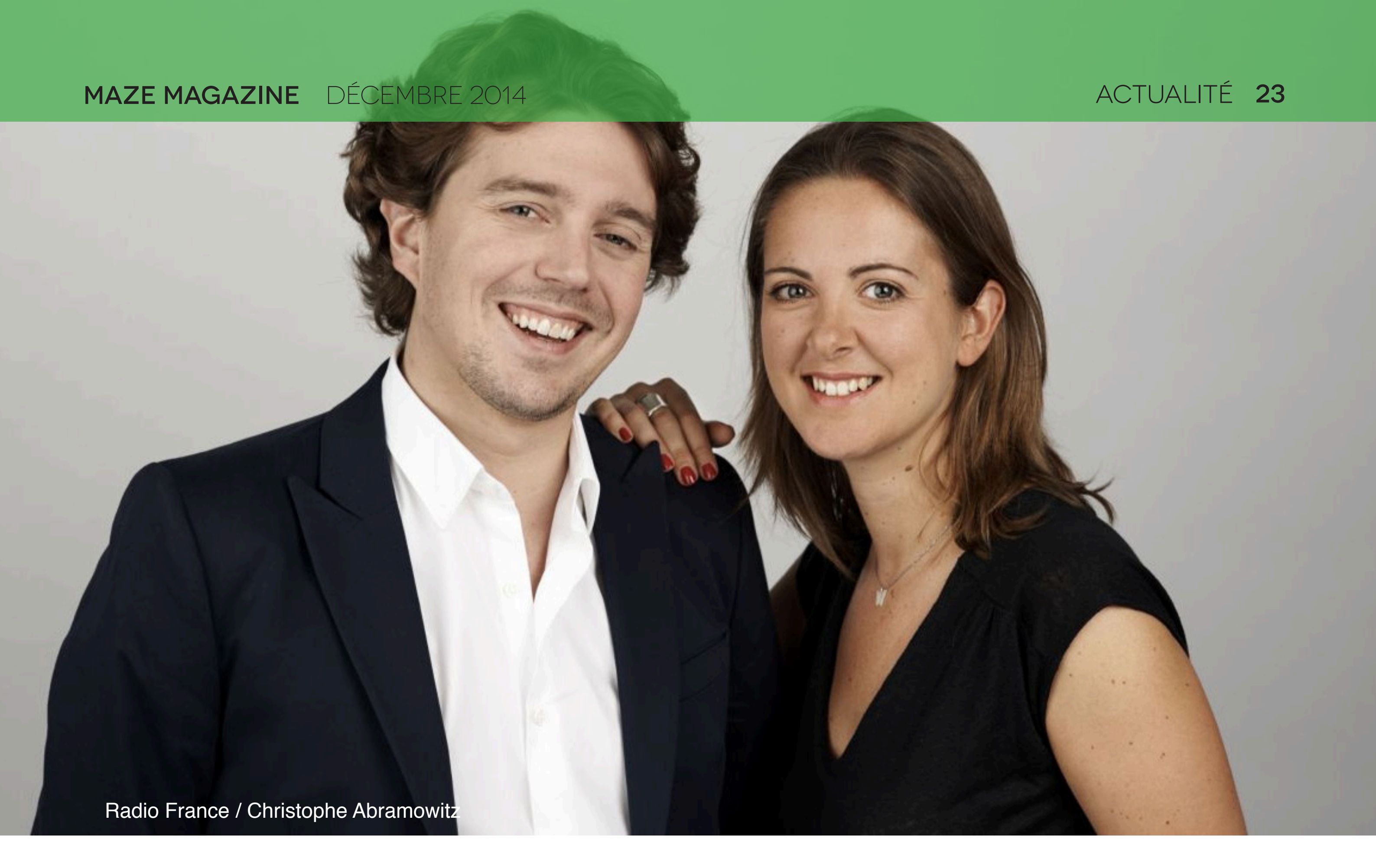
C'est observer quelque chose, l'étudier et le rendre de la manière la plus digeste possible et si en plus il y a une dimension de sensibilisation à une cause, c'est encore mieux.

Vous avez donc été correspondante pour la RTBF, et vous êtes arrivée sur France Inter après un papier sur la collusion entre les journalistes et François Hollande dans la campagne de 2012 ?

Oui ça a été le déclencheur, à ce moment la porte s'est entre-ouverte. Après j'avais des choses à proposer, des choses à offrir et la porte s'est ouverte un peu plus. On a fini par me faire confiance et tout s'est ouvert complètement.

Justement, sur France Inter, est-ce que vous avez dans "Si tu écoutes, j'annule tout", une émission, une ou un invité.e qui vous a particulièrement marqué ? Votre émission préférée ?

C'est pas évident parce qu'il y en a déjà eu beaucoup, mais pour moi l'invité idéal dans cette émission, et d'ailleurs on essaie de choisir les invités uniquement en fonction de ça, c'est déjà quelqu'un qui a un bagage, si il a pas un bagage il a un regard sur l'actualité, c'est pleinement un citoyen. C'est le citoyen qui


Radio France / Christophe Abramowitz

est investi, intéressé par ce qu'il se passe autour de lui, un vrai regard, il est également aussi important d'avoir une forme de second degré, de pouvoir ironiser sur les choses et c'est justement ce regard ironique qui dans mes chroniques, dans l'émission ou chez les invités fait qu'on peut faire passer un message supplémentaire par rapport au factuel. C'est une forme de catharsis. Sous le factuel, il y a toute une couche de non-dits et nous on le dit grâce à l'humour, à l'ironie donc si l'invité peut avoir cet esprit là alors c'est formidable. Par exemple un type comme Guy Bedos c'était super parce qu'il a beaucoup d'humour, il est très engagé et en même temps il a un bagage politique et culturel assez énorme. Un mec comme Bruno Gaccio, on l'a choisi comme parrain de l'émission parce que c'est aussi un regard citoyen, politique, engagé, même si maintenant il est plus politique qu'humoriste, il est aussi dans le second degré et l'humour. L'humour est assez visionnaire, par exemple je reste fan des Guignols de l'Info parce que quand vous regardez une émission d'il y a dix ans, il y a toujours autant de force parce qu'il y a quelque chose d'exceptionnel, quand on s'intéresse à l'actu avec un autre regard que celui du journaliste il en sort des choses tout à fait intéressante.

Qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter pour l'année qui va venir sur France Inter ? Vous allez apporter des modifications à l'émission ?

On garde l'équipe, qui est très bien, on a la chance d'être partis sur de bonnes bases tout de suite, là c'est le cas parce que ça marche donc évidemment on garde nos chroniqueurs surtout que ça ne peut pas marcher parce que c'est naturel. On est tous issus de la matinale d'Inter : Clara Dupont-Monod, André Manoukian, Alex Vizorek ... on s'est tous connus et fréquentés l'année dernière autour du 5/9 donc on s'est formés de manière assez naturelle. On espère pouvoir perfectionner la chose, poursuivre, mon objectif c'est de progresser un peu en audiences et de récupérer la place que mérite Inter à cette heure là.

Peut-être même dépasser les Grosses Têtes sur RTL ?

(rires) Non, ça c'est pas possible, parce que c'est un bulldozer, c'est un monstre, et puis on est le service public. C'est une émission qui existe depuis des décennies, présentée par une méga-star, avec certaines facilités de gros humour, on ne peut pas lutter. Et puis ils font énormément de pub, on est pas destinés à être leaders, si on veut rester dans ce côté insolent, la position de challenger me va très très bien. On a quand même envie que ça marche et quand je dis challenger je veux dire numéro 2, pas numéro 3 (rires).

- Propos recueillis par Baptiste Thevelein

LA DISPARITION DE 43 ÉTUDIANTS MEXICAINS
LE SYMBOLE D'UN PAYS QUI A BESOIN DE CHANGEMENTS

Le 26 septembre 2014, 43 étudiants mexicains disparaissaient brutalement dans le Sud-Ouest du Mexique. 43 garçons, probablement enlevés et tués, sans aucun doute victimes d'une relation explosive entre narco-trafiquants et policiers corrompus. Aujourd'hui encore, le mystère ne désépaissi pas. Retour sur une affaire qui révèle un Mexique meurtri et d'une violence hors normes.



REUTERS/TOMAS BRAVO

Le 26 septembre, les 43 jeunes se rendent dans la ville d'Iguala. Ils cherchent à récolter des fonds pour pouvoir financer un voyage à la capitale, Mexico, plus au Nord. Ils espéraient, si l'on se fie aux témoignages, pouvoir prendre part aux commémorations du massacre de la place de Tlatelolco, à Mexico en 1968, juste avant l'ouverture des Jeux Olympiques. Entre 200 et 300 manifestants avaient alors été assassinés lors de troubles avec les forces de l'ordre.

L'arrivée des étudiants venus d'Ayotzinapa ne passe pas inaperçu dans la ville. Les narcotrafiquants d'Iguala, qui cohabitent en relative harmonie avec la police locale, suivaient en effet les étudiants car ces derniers avaient remis en cause la légitimité du maire de la ville après des incidents qui ont eu lieu un an auparavant. Ils se méfiaient cette fois d'éventuelles accusations portées à la femme du maire, également chef des finances du cartel Guerreros Unidos de sa ville à ses heures perdues.

Or, quand les étudiants arrivent, ils semblent « prêts à en découdre » selon certains récits. En effet, le 26 septembre, c'était également la date de la réunion organisée par le parti à la tête de la ville (et donc de ce même José Luis Abarca Velázquez, le maire, et sa femme María de los Ángeles Pineda Villa) pour planifier les municipales de 2015. La mairie craint le pire et envoie la police sur place. Le début du cauchemar.

Selon la version officielle, la police attaque les étudiants car ils prennent d'assaut des cars municipaux. Selon d'autres points de vue, ce sont les étudiants qui prennent d'assaut les autocars car ils sont attaqués par les forces de l'ordre. Quoiqu'il arrive, deux étudiants sont tués sur place. Trois personnes au mauvais endroit et au mauvais moment sont également abattues. La police emmène des étudiants au



Reuters/HENRY ROMERO

commissariat, puis ils sont tous parqués dans deux véhicules et conduits à une décharge à proximité. Ce voyage de la mort coûtera la vie à une quinzaine d'entre eux, probablement morts par asphyxie. Les autres sont tués individuellement, par balles. Les tueurs, principalement des narcotrafiquants qui avaient pris le relais, décident de brûler tous les corps et de jeter à l'eau les cendres. Voilà comment l'une des pages les plus sombres du Mexique s'est écrite. Une trentaine de policiers est impliquée dans ce réseau constitué avec les plus puissants cartels locaux. Le maire d'Iguala et sa femme, qui ont tout supervisé, ont fui deux jours après le drame, alors que les événements n'avaient pas encore été ébruités. Le couple a finalement été retrouvé à Mexico après plusieurs jours de cavale.

La disparition de ces 43 étudiants a entraîné de grosses contestations au Mexique. Le PRD, parti politique du maire Abarca, a dû faire face à des tensions et démissions à cause de ce drame. De nombreux rassemblements et manifestations ont eu lieu au Mexique et dans le monde entier pour connaître le sort de ces étudiants brusquement disparus.

Aujourd'hui, l'enquête a avancé. Plusieurs membres de Guererros Unidos ont été arrêtés et ont avoué avoir brûlé les corps, comme la version que je viens de vous détailler l'explique. Néanmoins, en raison de l'absence de preuves formelles sur les lieux du crime, il est dur pour les enquêteurs d'identifier si les restes humains sont ceux des étudiants. Certains parents continuent d'espérer que les étudiants sont toujours en vie, et il sera difficile de les contredire en raison des très rares traces d'ADN retrouvées et potentiellement analysables.

Mais au-delà d'une affaire de meurtre bien ficelée, c'est un pays entier qui montre ici ses failles. La corruption et « l'État Mafia » mexicain dominent le pays et la complaisance, la complicité et l'implication active des autorités – locales ou nationales – dans des dizaines de disparitions sont en train de prendre des proportions inimaginables. La couverture médiatique de cette affaire et ses répercussions auront peut-être eu le mérite de briser la loi du silence imposée par les cartels et les services d'ordre dans tout le pays. C'est un système dans sa globalité qui doit plaider coupable pour des centaines de vies disparues. En effet, « Human Rights Watch a comptabilisé 149 cas de 'disparition forcées' au Mexique au cours des six dernières années et dans lesquels sont impliqués l'armée, la marine, la police fédérale ou les polices des États ou des municipalités » explique le journal Le Monde. Meurtri et miné par la corruption, le Mexique va devoir faire face à des revendications de plus en plus fortes de sa population pour davantage de transparence, de liberté et de sécurité.

- Thomas Philippe

L'ACCORD CLIMATIQUE SINO-AMÉRICAIN VRAIMENT "HISTORIQUE" ?


D.R.

Un an avant la conférence sur le climat prévue à Paris fin 2015, Pékin et Washington sont parvenus à un accord ce mercredi 12 novembre, afin de réduire leurs émissions de gaz à effet de serre. Les deux plus grands pollueurs de la planète se sont mis d'accord sur des objectifs chiffrés afin de lutter contre le réchauffement climatique. La Chine, pays qui produit le plus de gaz polluants, s'est fixé l'objectif d'un pic de ses émissions de gaz à effet de serre « autour de 2030 ». Pour les Etats-Unis, une réduction des émissions de 26 à 28 % d'ici à 2025 par rapport à 2005. Cet accord a été décrit comme « historique » par Barack Obama, mais l'est-il réellement, puisqu'il n'est pas contraignant ? De plus, les deadlines, en plus d'être éloignées, semblent également être associées à des objectifs insuffisants.

« Historique » ?

Le 23 septembre dernier, un sommet sur le climat avait déjà eu lieu à New-York durant lequel Zhang Gaoli, premier vice-premier ministre de Chine, avait annoncé que la Chine voulait au plus tôt atteindre un pic d'émissions pour ensuite les réduire. Par ailleurs, la Chine avait déjà annoncé vouloir réduire l'intensité carbone (émissions de GES par unité de PIB) de son économie de 40% à 45% d'ici à 2020 par rapport à 2005. Cependant, aucune date précise n'avait été fixée ; seule la mention de l'année 2030 comme objectif – éloigné – s'ajoute à l'accord du 12 novembre dernier, rien de bien inédit. Néanmoins, le fait qu'une date de « pic » soit fixée signifie que jusqu'à cette date, les émissions chinoises continueront d'augmenter. Au final, cet accord célèbre donc l'impunité avec laquelle les dirigeants chinois pourront battre chaque année un nouveau record d'émissions de gaz à effet de serre. Quant aux Etats-Unis, ils ont choisi de prendre leur engagement de réduction d'émission de gaz à effet de serre avec comme base de référence l'année 2005. Or, il s'agit de l'année où les émissions du pays n'ont jamais été aussi fortes, avec près de 7200 Mt CO2e (Million metric tons of carbon dioxide equivalent, c'est à dire "Tonne équivalent CO2"). En effet, l'année de référence utilisée d'habitude comme année de comparaison internationale est 1990. Ramenés à cette année, les objectifs américains sont vus sous une toute nouvelle perspective – beaucoup plus modestes : -13,8 % en 2025 par rapport à 1990. Soit un effort annuel d'à peine -0,43 %.

Suffisant ?

Le 2 novembre dernier, une synthèse des rapports du GIEC a été publiée, rappelant les objectifs à atteindre. Afin d'éviter un réchauffement de 2°C d'ici


D.R.

2100 - objectif fixé lors de la conférence de Copenhague en 2009 - il faudrait ne pas dépasser une concentration de gaz à effet de serre dans l'atmosphère de 450 partie par million (ppm). Cela signifie que les émissions mondiales doivent être réduites de 40% à 70% d'ici... 2050 (par rapport à l'année 2010).

Les Etats-Unis et la Chine, représentant à eux seuls près de la moitié des émissions mondiales (environ 45 %), ont donc une grande part de responsabilité dans la réalisation de cet objectif. Malheureusement, l'accord pris ce 12 novembre dernier n'est pas suffisant. En effet, selon un rapport de l'Agence internationale de l'énergie, les températures pourraient augmenter jusqu'à 3,4 °C d'ici à 2030 si la consommation énergétique se poursuit comme actuellement. Or la fixation d'un pic d'émission chinois avec une date aussi éloignée, et les modestes objectifs pris par les Etats-Unis ne va pas arranger les choses.

Exemplaire ?

Il est important de mentionner le contexte dans lequel l'annonce de cet accord a été faite. En effet, ce dernier s'est réalisé en dehors de toute négociation internationale, délégitimant et marginalisant donc grandement les Etats-Unis et la Chine.

De plus, l'objectif fixé pour 2025 par les Etats-Unis semble être une pique lancée aux institutions intergouvernementales chargées de réguler les négociations climatiques internationales. Celles-ci invitent en effet les Etats à fixer des objectifs pour 2030. Cet accord ne semble en fait uniquement montrer que les deux géants ne comptent pas se laisser marcher sur les pieds.

Un enjeu politique

L'insuffisance des objectif de cet accord est à déplorer. En effet, les problèmes climatiques se font de plus en plus pressants dans la sphère politique aujourd'hui. Il serait temps qu'ils soient pris plus au sérieux.

Ainsi, la lutte contre la pollution atmosphérique en Chine est devenue un enjeu majeur de la politique intérieure. Le mécontentement se fait sentir, les métropoles saturées étouffent. Certes, Xi Jinping s'est engagé à faire du combat pour améliorer la qualité de l'environnement une priorité de son mandat. Nous attendons les résultats.

Du côté américain, cet accord pourrait se heurter à l'opposition des élus du Congrès américain. En effet, le tout nouveau leader républicain au Sénat, Mitch McConnell, s'est empressé de fustiger ce projet dès son annonce. Il l'a décrit comme étant un « projet irréaliste que le président refourguera à son successeur » et qui annonce « des prix de l'énergie encore plus élevés et encore beaucoup moins d'emplois ».

- Manon Vercouter

Musique



TRANSMUSICALES 2014

RENCONTRE AVEC CLARENS


D.R.

Quelques heures avant son concert au Hall 8 du Parc des Expos pour la 36ème édition des Transmusicales, Ousseynou Cissé, bassiste de Juveniles qui a monté son projet solo Clarens, a accepté de répondre à nos questions.

Quand et comment a émergé l'idée d'un projet solo ?
L'idée a émergé en milieu de la tournée Juveniles, c'est à dire courant 2013. J'ai commencé à faire des petits tracks de mon côté, tout seul, dans le camion. J'ai ensuite fait écouter à JS, le chanteur de Juveniles' et ensuite on a proposé ça à Yuksek.

La reconnaissance est ensuite arrivée très vite : comment as-tu vécu ça ?
C'était cool parce que c'est arrivé à un moment de pause. JS est en train de composer le deuxième album de Juveniles. Donc j'étais content de faire ça, j'ai vraiment bossé Clarensà fond, en sortant des morceaux. Donc j'ai pas vu le temps passer. Mais j'ai vu l'accueil que ça a reçu et ça a été vraiment cool donc j'ai mis les bouchées double …. Et puis j'ai fait quelques concerts à Rennes, Calvi aussi avec le précédent line-up.

Comment s'est passé le travail avec Yuksek sur le label Partyfine ?
C'est juste le mec le plus cool de la terre... même un peu trop cool je dirais (rires). Je lui ai fait écouter mes démos et on a conclu de trois jours où je suis allé chez lui, à Reims, au studio, pour bosser les deux morceaux qui sont sortis (Trust et Pray). C'est une personne adorable, c'est vraiment très facile de travailler avec lui, il me demande tout le temps mon avis ...

Où en est le projet Juveniles ?
Le deuxième album est en route, on sait pas trop quand il va sortir mais on bosse dessus.

Donc tu continues avec ce projet, malgré Clarens ?
Oui carrément, je le cris haut et fort : je continue encore Juveniles ! Ce sont vraiment deux projets parallèles.

Avec Clarens, tu prends une direction musicale plus éloignée de celle de Juveniles : c'est un style qui te ressemble plus, que tu apprécies plus ?
Pas vraiment ... si tu voyais ce que j'écoutais dans la vie ... En fait j'écoute beaucoup de musiques extrêmes, de métal core, de trucs comme ça. En ce moment pour dire j'écoute qu'un disque et c'est un disque de métal. C'est peut-être ça d'ailleurs qui me pousse à faire des trucs un peu calme, tranquille. Et puis bien sûr il y a aussi toutes les influences que j'ai depuis longtemps comme le r'n'b, la soul des trucs comme ça, un peu plus soft.

A quand un nouveau projet de métal alors ?
J'aimerais trop (rires et imitation d'un métalleux).

Quels sont tes projets pour la suite ? Souhaites-tu sortir un album ou un EP ?
J'aimerais beaucoup sortir un album, peut-être pas directement, je pense encore sortir un ou deux titres puis me lancer.

Qu'est-ce que ça te fait de jouer aux Transmusicales ?
C'est assez fou parce que même si je vis à Rennes, j'y suis jamais allé. C'est la première fois que je vais au Parc Expo et ça sera sur la scène donc c'est légèrement flippant mais c'est quand même hyper cool en même temps. C'est un privilège (rires), j'ouvre le parc expo donc c'est quand même hyper cool. On a bossé un truc sympa donc je pense que ça va bien se passer.

Tes coups de cœur dans la programmation des Trans ?
Forever Pavot, DBFC, Money For Rope, Raury, Jungle By Night.

- Marie-Madeleine Remoleur

TRANSMUSICALES 2014

RENCONTRE AVEC MY SUMMER BEE

Au coeur de la pétillante scène musicale caennaise, le quintette My Summer Bee s'était fait connaître avec son titre "Figurine", à la mélodie acidulée et accrocheuse. D'une pop légère et d'une insouciance sucrée, les bas-normands sont passés à des sonorités moins estivales pour nous plonger récemment dans des bois brumeux et glacés, avec leur nouveau clip "Lover, Lover", extrait de leur futur EP qui verra le jour au printemps 2015. En attendant ce nouveau bijou, c'est à l'occasion de la 36ème édition des Transmusicales que Nicolas Doré et Sébastien Barbey-Salibur, membres de My Summer Bee, ont accepté de répondre à nos questions.



D.R.

Comment a émergé le projet My Summer Bee ?
Quand on a commencé My Summer Bee, l'idée première était de garder une trame très pop, mais en y apportant une dimension électro. En fait, après avoir joué dans diverses formations, on avait envie de se lancer dans quelque chose de nouveau pour nous, de jouer sur des samplers et de nous amuser avec de vieux synthés. Rapidement est venue l'idée du duo avec Joy [Lion], que nous connaissions déjà, et qui était enthousiasmée par le projet. Après, il a fallu du temps pour affiner les idées, trouver notre voie, puis Vincent [L'Homme] et Julien [Romanet] nous ont rejoint à la batterie et à la basse pour donner davantage d'énergie au live: My Summer Bee était né.

Qu'est-ce que vous a apporté le fait de travailler avec Florent Livet (producteur de Bloc Party) pour la sortie de votre premier EP ?
Florent a été une rencontre décisive pour nous. Un de nos amis, Darius Broobecker, lui avez envoyé nos morceaux un peu au bluff, pour savoir ce qu'il en pensait. Il a accroché et a très rapidement émis l'idée d'une collaboration. Il a tout de suite compris le son que nous cherchions. Avec My Summer Bee, notre manière de travailler est assez empirique. On triture les sons jusqu'à obtenir ce qui nous plaît : on a toujours eu ce petit côté bricoleur sonique. En réalisant nos morceaux, Florent a formidablement réussi à les rendre dynamiques et amples tout en conservant cette touche légère et ludique.

Votre premier EP était plutôt teinté d'électro-pop sucrée. Dans votre nouveau clip "Lover Lover", on perçoit un certain tournant dans votre style musical, plus froid. Cela annonce-t-il un changement de couleurs pour votre prochain EP ?
Nous avons toujours joué sur les deux tableaux, mais il est vrai que sur notre premier EP, les morceaux choisis étaient parmi les plus légers, ou en tout cas les plus pop. Avec ce nouveau single, c'est une autre de nos dimensions que nous dévoilons à ceux qui ne nous ont jamais vu en live. Nous ne percevons


D.R.

pas trop un côté sombre, et à notre sens, la trame de nos morceaux n'est jamais ni froide, ni dramatique. Ceci dit, en grand fan de LCD Soundsystem, on aime cette approche dansante et un peu club, ce côté New-Yorkais. Et sur notre prochain EP, à n'en pas douter, ces deux aspects de notre musique seront présents.

Où puisez-vous vos influences ?
On écoute très peu de new wave [Rire]… Sinon LCD Soundsystem, comme nous venons de l'évoquer, est une influence très importante pour nous, comme tout ce qui sort chez DFA records. Mais nous écoutons aussi pas mal de soul, aussi bien celle des grands noms des années 60 et 70, que les artistes plus contemporains comme The Child of Lov ou Jungle, et plus particulièrement tout le mouvement neo soul qui explose actuellement en Angleterre. Pas mal de pop aussi, des groupes comme Metronomy, Hot Chip ou encore Baxter Dury. Et pourquoi pas un petit Jackson Five de temps en temps !

Quels sont vos projets pour la suite (EP, albums, se consolider sur scène …) ?
Notre prochain EP sortira au printemps 2015. Durant les semaines à venir, nous allons consacrer la plus grande partie de notre temps à écrire de nouveaux morceaux, pour ensuite les produire avec Florent Livet. Si la scène est très importante pour nous, l'écriture l'est tout autant. Il y a quelque chose de la magique dans le fait de réussir à créer une mélodie, un groove ou plus généralement, une ambiance qui nous plaise.

Quel est votre point de vue sur le dynamisme de la scène musicale caennaise ?
Ce dynamisme est en partie dû à celui du Cargö, la salle de musiques actuelles de Caen. C'est grâce au travail de tout "l'équipage" que les groupes Caennais ont pu avoir une telle exposition. Ils ont aussi permis à de nombreux musiciens de se rencontrer, de créer des passerelles. Ce qui est impressionnant à Caen, c'est la profusion de groupes dans des styles très différents. Il y a bien sûr l'electro (Superpoze, Fakear…) et la pop (Concrete Knife, Granville…), mais aussi d'excellents groupes de folk, de cold wave, de world, de hip hop… C'est un vivier extraordinaire. D'ailleurs, à ce sujet, si vous ne connaissez pas encore, on vous encourage à aller découvrir Gandi Lake le jeudi aux Transmusicales.

Qu'est-ce que cela vous fait de jouer aux Transmusicales ?
C'est un festival dont la programmation est toujours très excitante. A chaque édition, Jean-Louis Brossard et toute son équipe mettent sous les projecteurs des nouveautés qu'eux-seuls savent dénicher, alors forcement nous sommes très flattés, presque intimidés. On sait d'ores et déjà qu'on va se faire plaisir sur scène et partager notre musique avec un public qui pour la plupart nous découvrira. On est plus qu'impatients de vivre ce concert.

Vos coups de cœur dans la programmation des Transmusicales ?
Très curieux de voir Clarens sur scène et, dans un autre registre, Money For Rope pour l'énergie surf.

- Marie-Madeleine Remoleur

TRANSMUSICALES 2014

RENCONTRE AVEC I ME MINE


D.R.

Evoluant au sein de la scène toulousaine, le désormais trio I Me Mine dévoile un univers singulier qui baigne dans la pop anglo-saxone des sixties. A l'occasion de la 36ème édition des Transmusicales de Rennes, Frédéric, fondateur, chanteur et guitariste de I Me Mine, a accepté de répondre à nos questions.

Pouvez-vous nous présenter votre groupe ?
I Me Mine est un trip pop sixties formé en 2012.

Comment s'est passé le passage d'un projet solo à un trio et surtout d'un projet plutôt folk-pop à quelque chose qui allie pop à des sonorités psychédéliques un peu folles ?
J'ai commencé le projet seul et j'ai enregistré le premier EP. Sur cette musique, j'avais besoin d'avoir de vrais musiciens parce que pour mes premiers concerts, j'avais avec moi une boîte à rythmes. Ensuite, ça s'est fait très naturellement. Je connaissais déjà Sam et Guillaume, je savais que ce seraient des musiciens qui colleraient bien au projet, tout en leur précisant au début que je voulais vraiment rester "maître" des choses. La collaboration s'est tellement bien passée dès le début que petit à petit chacun a amené sa couleur musicale. Le style a ainsi évolué en fonction de notre alchimie à tous les trois et aujourd'hui on se retrouve à être un vrai groupe.

Votre nom est aussi celui du dernier morceau enregistré par les Beatles : c'est une influence importante pour vous ?
Les Beatles, pour moi, c'est la référence ultime, ce sont eux qui m'ont donné envie de faire de la musique. Je suis un gros fan donc je m'accroche beaucoup à leur histoire. Y a tout l'aspect musical qui m'intéresse. Mais c'est aussi une influence dans la manière dont ils ont géré leur carrière, la manière dont leur musique a évolué. Il y a vraiment tout qui me parle chez eux, ce sont de vrais modèles.

Quels sont les tremplins, concerts ou rencontres qui ont permis de faire avancer votre carrière ?
La première rencontre importante, c'était celle avec notre tourneur "Les Jeudis du Rock". C'est une petite structure de booking sur Toulouse, montée à la base par un musicien que je connaissais depuis quelques années et qui a voulu, en partie pour son groupe, faire sa structure. C'est une rencontre qui s'est très bien passée et qui nous a permis de jouer un maximum et de nous concentrer plus sur notre musique.

Et puis là évidemment, à Bourges, rencontrer Jean-Louis Brossard... c'était une rencontre aussi inattendue que belle.

Il y a quelque chose de très cinématographique dans votre musique et vos clips, comme dans celui de Waiting For Summer : le cinéma a-t-il une influence particulière sur vous ?
Déjà sur scène, on a une tendance à "jouer des personnages". On aime bien arriver sur scène et faire le show. Ensuite dans la musique, c'est vrai que ça nous arrive assez souvent de placer des sons ou des extraits de dialogues de films. Ca nous arrive parfois de penser à un film quand on réfléchit à l'atmosphère d'un morceau.


ValyD

Quels films par exemple ?
Forcément Orange Mécanique. Plus récemment, pour un morceau électro on voulait une ambiance un peu suffocante et on a pensé au premier Alien. Je l'ai revu assez récemment et il y a toujours cette ambiance un peu plombée.

Jusqu'au 8 décembre, vous faites une collecte sur Kiss Kiss Bank Bank pour aider à financer votre premier 45 tours : pourquoi ce choix de format, d'objet ?
On a tous les trois une platine vinyle chez nous, on apprécie vraiment écouter des vinyles. Depuis le début, on donne nos CD gratuitement, donc on avait envie de passer un peu ça, d'avoir un objet à vendre, pour le côté commercial certes mais aussi pour le côté aboutissement. On avait envie d'un vrai objet. C'est vrai que pour les CD, les gens sont contents d'en recevoir mais c'est pas le même rapport à l'objet que pour les vinyles. On a plus tendance à poser dans un coin un CD et l'oublier.

Quels sont vos projets pour la suite (EP, album, concerts) ?
Déjà, on va continuer à travailler la scène car on sent que c'est vraiment par là que le projet se développe. Toutes les bonnes choses qui nous sont arrivées, c'était toujours grâce à nos concerts. Mais c'est aussi bien sûr bosser sur un EP car on aime les beaux albums, ça fait partie de nos objectifs.

Que pensez vous de la scène musicale toulousaine ?
Depuis quelques années, il y a pas mal d'endroits où jouer, avec surtout toutes les échelles en termes de tailles de salles. Pour les groupes à Toulouse, il va y avoir deux-trois endroits où l'on peut décrocher un concert très facilement pour débuter et progresser. Ensuite il va y avoir des salles et des associations qui vont pouvoir faire des concerts un petit peu plus importants, qui vont apporter plus de visibilité. Enfin, il y a aussi la possibilité de faire des belles premières parties au Métronum ou au Bikini. Tout ce panorama de salles et d'associations sur Toulouse permet vraiment aux groupes de se développer.

Des coups de coeur sur Toulouse ?
Les Substitut et le Common Diamond.

Qu'est-ce que cela vous fait de jouer aux Transmusicales ?
Pour les Transmusicales, ce qui nous marque déjà c'est à quel point c'était inattendu pour nous. On a rencontré Jean-Louis Brossard à Bourges, où l'on jouait sur une scène vraiment minuscule qui était même pas dans le off du off, bref, vraiment à part. On a appris qu'il y avait pas mal de professionnels ce qui était déjà une surprise pour nous. Jouer aux Transmusicales, c'était une vraie surprise pour nous car il y a déjà tout l'aura qu'il y a autour du festival qui nous motive et puis aussi le fait que Jean-Louis Brossard soit une personne qui s'intéresse vraiment à la musique et aux musiciens. Il fait ça d'abord par passion.

Tes coups de cœur dans la programmation des Trans ?
Courtney Barnett, Forever Pavot et Grand Blanc.

- Marie-Madeleine Remoleur

TRANSMUSICALES 2014

RENCONTRE AVEC EAGLES GIFT

A l'occasion de la 36ème édition des Transmusicales de Rennes, nous avons rencontré Romain, chanteur et guitariste du groupe angevin Eagles Gift qui se produisait le jeudi 4 décembre à l'Etage. De leur patte psyché à leur participation à l'Austin Psych Fest, en passant par la scène angevine, nous avons pu découvrir l'univers singulier de ce groupe prometteur.

Pouvez-vous nous présenter le groupe ?
J'ai créé le groupe il y a un an et demi, ayant à l'époque dans ma platine des groupes comme Crocodiles, The Black Angels, BRMC. Après avoir composé une dizaine de morceaux dans mon studio, orientés Rock ambiant/Pop psychédélique, j'ai appris que le premier festival national dédié à la musique psychédélique français allait avoir lieu dans ma ville, à Angers. Coïncidence, coup du sort ? J'ai donc sauté sur l'occasion pour chercher des musiciens et monter un groupe pour jouer en Off de ce festival, appelé Lévitation. J'ai eu la chance de trouver très rapidement d'excellents musiciens pour me rejoindre, à savoir Hugo, Stw et Chris ; après quelques heures de répétitions le groupe était opérationnel.

Pourquoi avoir changé de nom de groupe et passer de Origin of Black Eagles à Eagles Gift ?
J'avais une journée pour trouver le premier nom, le jour où Stéphane Martin, le programmateur du Chabada qui co-organise le festival Levitation, m'a dit à l'écoute de mes maquettes que c'était ok pour nous faire jouer mais qu'il lui fallait rapidement un nom pour le programme papier. Ce nom m'est venu à l'esprit mais il ne correspondait pas complètement à l'esthétique musicale, et les Black Angels que nous avons rencontré pendant le festival, nous ont clairement dit que ce nom n'était pas terrible.

Après ce premier concert on a donc décidé de chercher un autre nom, je me suis rappelé que pendant ma période de composition, je lisais un livre de Carlos Castaneda, à propos de l'étude des plantes hallucinogènes chez les indiens du Mexique par un scientifique américain. Outre les expériences psychédéliques décrites, l'auteur décrit son choc des cultures et son ouverture d'esprit suite à cela. Ça m'a inspiré je pense pour écrire les textes et traduire les tableaux décrits en musique. Eagle's Gift était tout simplement le titre de ce livre.

Vous jouez dans différents groupes en dehors d'Eagles Gift : pouvez-vous nous parler de ces autres projets ?
Eagles Gift n'était au départ qu'un projet "one-shot" pour une soirée, on avait déjà tous plusieurs groupes (Scarlet, Future Dust), aujourd'hui Eagles Gift a pris une part beaucoup plus importante dans notre emploi du temps, mais on continue à multiplier les projets, pour ne pas se fermer dans un univers, et se consacrer pleinement à la musique (pour citer aujourd'hui nos différents groupes : Scarlet, The Blind Suns, Death Gazer, Sheraf, San Carol, La Palourde).

Entre la présence du festival Levitation dans votre ville, des groupes puisant dans le rock psyché comme vous ou Sheraf : diriez-vous qu'émerge un phénomène psyché à Angers (ou même à plus grande échelle au niveau national et international) ?

D'autres groupes locaux s'inscrivent effectivement dans la lignée psyché, variant du Shoegaze au Garage : Sheraf, La Palourde, The Blind Suns, 2024, Power Kush Experience par ex. Je pense qu'il se traduit à Angers la même chose qu'à un niveau plus global, national et international où ce type de musique retrouve ses couleurs, plutôt que de parler de réel phénomène "novateur".

Que vous a apporté la participation à l'Austin Psych Fest ?
L'Austin Psych Fest nous a donné une crédibilité au plan international, c'est déjà très compliqué d'y être programmé, au vu de la prolifération de groupes à tendance psychédélique, et nous avons (à notre surprise aussi) eu d'excellentes critiques de magazines/webzines/radios dont certains assez importants aux Etats-Unis. Cela nous a aussi permis de rencontrer Brett Orrison, le technicien son des Black Angels, qui a ensuite réalisé notre second album l'été dernier.

Qu'est ce que cela vous a fait de voir le documentaire Pareidolia sur votre passage à l'Austin Psych Fest ?
Je trouve ça difficile de voir un documentaire sur son groupe, j'ai toujours tendance à voir ça comme un ego-trip, ça me gêne un peu mais je suis persuadé qu'on sera ravis dans quelques années d'avoir ce magnifique souvenir. Par contre au niveau des images, je le trouve vraiment bluffant, c'est notre pote Lucas Hauchard qui l'a réalisé, il est très très doué !


Jo Wells

Comment expliquez-vous votre rapide ascension ?
Je pense qu'il y a eu un concours de circonstances heureux sur ce projet, via le hasard du retour du psyché et la rencontre avec les Black Angels, par contre je pense aussi que notre expérience acquise via nos autres groupes, dans lesquels on est habitué depuis un paquet d'années à travailler sans relâche pour s'en sortir, nous a permis de transformer l'essai en optimisant chaque chose nouvelle sans se laisser dépasser par les événements. Mais tout reste encore à faire, on le sait, on reste donc très prudents...

Comme certains l'affirment, pensez-vous que la drogue doive forcément rentrer en jeu pour faire de la bonne musique psychédélique ?
Je n'ai pas pris de drogue en composant les albums d'Eagles Gift, et je ne pense pas qu'il faille forcément en prendre pour réussir à faire du bon psyché, je n'aime pas trop les avis tranchés et les "codes" que certains essaient d'imposer à tel ou tel registre musical et artistique en général. Il y a ce genre d'histoires autour de la création de ce style musical lié aux drogues et je sais que les effets psychotropes peuvent amplifier la perception ou l'expérience artistique, mais ils peuvent aussi la dénaturer, la flouter. Pour ma part, les effets transcendants que peuvent m'apporter certaines œuvres sont déjà bien assez puissants à eux seuls pour ne pas avoir besoin de les sublimer davantage, au risque comme je l'ai dit de les brouiller.

Quels sont vos projets pour la suite : sortir un EP / album ou se consolider sur scène ?
L'album que nous avons enregistré cet été avec Brett Orrison sortira courant 2015, on va donc préparer activement cette sortie, avec le soutien de nouveaux partenaires qui viennent de nous rejoindre. On peut d'ores et déjà parler du tourneur 3C qui a décidé de nous faire confiance et qui s'occupera de la partie booking de dates de concert. Nous avons aussi créé un label avec d'autres musiciens angevins sous le nom de Wild Valley Records, nous produisons six groupes angevins dont Eagles Gift, nous avons envie de nous investir dans ce projet et de faire évoluer cette structure.

Qu'est-ce que cela vous fait de jouer aux Transmusicales ?
Jouer aux Transmusicales représente le paroxysme du concours de circonstances positif qui se développe depuis un an autour d'Eagles Gift. Cette date importante arrive tôt, mais à un moment où l'on se sent prêts et en confiance, je suis sûr qu'elle sera le point d'un nouveau cap pour le groupe, et on a vraiment hâte d'y être.

Quels sont vos coups de cœur dans la programmation des Transmusicales ?
J'ai hâte de voir des artistes comme Oslo Léone, Too Many Zooz, Clarens ou encore les copains nantais de Bantam Lyons.

- Marie-Madeleine Remoleur

EXTREME PRECAUTIONS – "I"


Camille Collin

Voila maintenant six ans que l'oiseau rare – mais surtout talentueux - Paul Regimbeau sillone les cieux de la techno française, à coup d'envolées éléctroniques et de sorties toutes plus remarquées les unes que les autres. Mais en six ans, le 'volatile' a eu le temps d'évoluer, passant du hibou bleuâtre et torturé de Rising Doom, album frénétique et poétique, signé sous son nom habituel Mondkopf, à son dernier projet, sobrement intitulé « I », inauguration de son alter ego Extreme Precautions, et qui quant à lui se verrait plus attribué la couleur du corbeau, première escapade du toulousain dans l'obscur monde du grindcore.

Mélange expérimental d'industriel et de métal, « I » est peut-être le prétendant au titre d'album ovni de l'année en cette fin novembre, s'amusant à appréhender tous les tréfonds d'un genre exploré par l'artiste de part en part : la techno, ici sous ses formes les plus surprenantes et suppliciées, l'éloignant des critères esthétiques habituels. Poursuivant la longue exploration auditive et musicale qu'il avait entrepris dans son dernier LP Hadès, le jeune fondateur - du reconnu et ô combien intéressant label In Paradisum (Somaticae, Qoso, Insiden..) - nous propose ici un LP de onze « untitled », tous composés en l'espace d'une semaine à peine, d'une brutalité à la limite de l'agressif. L'artiste emprunte ici le même chemin qu'esquissaient ses dernières sorties : celle d'une noirceur chaotique, quasi-dytopsique, dans laquelle l'auditeur est embarqué – de force, mais avec plaisir. Mais là où il s'était arrêté à une ambient (ndlr : genre de musique électronique ayant émergé à la fin des années 1980 au Royaume-Uni) – drone aux nappes puissantes et lentes, à la rythmique que l'on pourrait qualifier à certains moments de « douces » (Here Come the Whispers), le quasi trentenaire décide ici sous son nouveau pseudo de resserrer l'étau ; il n'est plus du ressort de son public de se laisser bercer par sa musique ou non. Extreme Precautions le prend à la gorge, l'agresse, dès les premières secondes de l'album, après la courte entrée en matière de Untitled 1. Violence et destruction sont en effet les mots d'ordre de ce court album, qui peine à atteindre la demie heure en durée – cela n'ajoutant qu'en charme à ce condensé de 'démence'. Son format est parfait et ne s'épuise pas dans une longueur qui ne ferait qu'enlever à la bestialité de l'oeuvre. Le résultat est prenant, et si l'on accepte de s'y plonger corps et âme génère à chaque réécoute une nouvelle expérience.
Hors de question cependant d'accuser l'auteur d'un « bourrinage » musical. Les montées en puissance incontrôlées sont comme compensées par l'aspect mélodique que révèlent de très beaux morceaux, sous un prime abord de force et de fureur. En attestent les très belles tracks Untitled 7 et Untitled 11. Voici donc une belle sortie, s'écartant des chemins battus pour cet artiste reconnu, à laquelle on pourrait cependant reprocher une certaine 'redondance'. Voulu et conscient, ce leitmotiv souterrain apporte au caractère "ambiantieux" du disque. Difficile à l'écoute de cet album de ne pas souhaiter savoir ce que nous réserve Extreme Precautions à l'avenir. Certainement de nombreuses belles pièces, nous sommes prêts à le parier.

- Victor Jayet--Besnard

RENCONTRE AVEC CABADZI

Découverte du Printemps de Bourges en 2010, le groupe nantais Cabadzi vient de dévoiler son nouvel album "Des angles et des épines". Formé à partir des arts de la rue et du cirque en 2009, ce groupe singulier avait déjà frappé en 2012 avec son premier album "Digère et Recrache", peignant le portrait d'une violence sociale suffocante. Surfant sur la vague spoken word, le groupe nous offre dans leur nouvel album une histoire qui se déroule et décline tour à tour des thèmes sombres et des réalités poignantes au fil des morceaux. Armé de mots et de textes saisissants, Cabadzi poétise et sublime dans cet album une inextricable douleur. Angoisses et déchirements trouvent ici un détroit à la fois pernicieux et clément. A l'occasion de la sortie de ce nouvel album et du clip du morceau "Féroces Intimes", Lulu, auteur et interprète des textes de Cabadzi, a accepté de répondre à nos questions.


D;R;

Peux-tu nous présenter Cabadzi ?
Un rassemblement d'angles et d'épines, un agrégat de mathématiques et de sauvageries.

Dans votre dernir album, au fil des morceaux, on a l'impression que vous voulez nous racontez une histoire, que les morceaux se suivent. Pourquoi ce choix ?
A la base, je m'étais mis au défi d'écrire un album-roman. J'avais envie d'un truc cohérent de la première à la dernière seconde, que l'auditeur ait l'envie d'aller jusqu'au bout, quoi. Et puis, confronté à la réalité de la mise en musique, je n'ai pas pu mettre tous les textes que je souhaitais, l'album aurait duré des plombes et ça aurait été sûrement très chiant. Je n'ai gardé que ceux qui me plaisaient vraiment, même si ça créait des trous dans l'histoire. C'est pour ça qu'un côté narratif se dégage de l'album. C'est pour ça aussi que la « tracklist » est un texte et non une suite de morceaux.

Vous vous êtes formés à travers les arts de la rue et du cirque. Est-ce que cela a une quelconque influence sur vos prestations live ou vos clips à l'esthétique particulièrement soignée ?
Je ne sais pas vraiment, ça transperce sûrement. Pour les live, c'est surtout que l'on n'a, bizarrement, pas envie du tout de refléter la noirceur de notre musique sur scène (ce serait imbuvable) et que, malgré le côté « sad » de ce qu'on fait, on a envie d'échanger avec les gens, de passer avec eux un bon moment, de déconner. C'est une sorte d'exutoire, la scène.

Pour les clips, c'est comme pour les objets que l'on sort, on aime beaucoup les belles choses, bien finies, bien soignées, alors on essaie de faire de même

avec les vidéos, dans la mesure de nos moyens.

Vos sonorités oscillent entre le hip hop, le slam et la musique acoustique : où puisez-vous vos influences ?
Dans ce qu'on écoute, et la palette est hyper large. On est vraiment fan de musique, on aime quand ça joue, quand on entend les vrais instruments quoi, bien groovés, mais on aime aussi quand ça tape fort. D'où ce mélange entre culture rock électro et musique acoustique. Pour résumer, ça nous dérange pas d'écouter un orchestre de chambre le matin et Die Antwoord le soir.

Vous avez accueilli un nouveau membre dans le groupe depuis le deuxième album. Est-ce que cela a foncièrement modifié quelque chose musicalement ?
On a réalisé l'album à trois, mais on accueille pour la tournée deux nouveaux musiciens, tous les deux cordistes classiques. C'est une envie qu'on avait depuis longtemps. On trouve ça vraiment beau d'avoir de vraies cordes sur scène. Et vu qu'ils sont multi instrumentistes, ça nous permet également d'avoir des harmonies de cuivre sur scène, de la basse, etc... Pour l'instant, ça n'a pas modifié notre façon de faire les choses, ça a juste décuplé nos possibilités en live.

Votre musique tourne autour des thèmes de la violence sociale. Un autre groupe qui a connu une rapide popularité, Fauve, fonctionne autour de la même problématique. Que pensez-vous de ce collectif ? Qu'est-ce qui vous différencie d'eux, vous singularise ?
On a beaucoup de respect pour ce qu'ils font, après, on a vraiment pas l'impression d'être de la même culture, du même milieu, et je pense que ça transparaît dans ce qu'on fait. Les thèmes sont peut-être plus âpres chez nous, c'est peut être plus « intérieur » ce qu'on fait.

Est-ce que vous vous considérez comme un groupe engagé comme on l'entend parfois ?
On a vraiment du mal avec l'étiquette « groupe engagé ». Personnellement, j'ai toujours été déçu par les « groupes engagés », parce que la réalité rattrape toujours l'idéal, et que bâtir une espèce de « morale » revient toujours dans la face de celui qui l'a édictée. J'ai juste l'impression de parler du réel en fait, et je ne veux pas être pris en exemple. Je ne suis pas un exemple, juste quelqu'un qui donne sa vision sur le monde. Je ne demande pas à ce qu'on y adhère, j'ai juste envie qu'on l'écoute. Après, on en fait ce qu'on en veut…

Vous venez de Nantes, ville où l'on trouve une véritable richesse musicale. Vous sentez-vous appartenir à cette scène nantaise malgré votre singularité musicale ? Que pensez-vous du dynamisme musical qu'on trouve dans cette ville ?
Pour nous, il y a plein de scènes Nantaises qui vont de C2C à Dominique A en passant par les VonPariahs. Alors oui, on en fait partie. C'est une ville qu'on aime beaucoup, où il est assez facile de faire émerger son projet, sûrement grâce à Trempolino et au maillage de salles « musiques actuelles ». Toute la région est dotée d'équipements, de festivals, d'initiatives, bref, il y a une vraie vie musicale. On a l'impression d'y découvrir un nouveau groupe toutes les semaines, c'est vachement agréable.

Après la censure sur Youtube du clip « Digère et recrache », avez-vous envie de refaire des clips provocateurs ?
On a l'impression de faire un clip provocateur à chaque fois. C'est un « ton » que l'on aime beaucoup, qui est présent dans les textes, dans les musiques. Quand on fait le clip de "Le Bruit des Portes", qui raconte l'auto-enterrement d'un homme, on est aussi dans la provoc'. Comme pour le clip de "Cent Fois" où c'est juste un môme qui danse dans les dunes et qui raconte, en dansant, l'histoire d'un condamné à mort, c'est, dans le fond assez provoc'. C'est pareil pour "Cancre" qui raconte une chasse à l'homme, ou pour celui qui va sortir dans quelques jours pour le morceau "Féroces Intimes", où l'on découvre deux enfants manipulant un adulte… Pour le clip de "Digère", c'est juste qu'il est très sensuel, donc qu'on touche un peu au tabou du corps… Et donc, oui, on refera sûrement des clips provocateurs, qu'ils soient sensuels ou non !

Votre titre Cent Fois est le générique de l'émission sur France Inter « Si tu écoutes, j'annule tout », présentée par Charline Vanhoenacker qu'on a aussi en interview pour le numéro de décembre du Maze Magazine. L'occasion pour nous de vous demander si vous êtes auditeur de cette émission et si vous l'appréciez.
Alors oui, on l'écoute souvent, même si ça fait bizarre de nous entendre toutes les 5 minutes. C'est une émission qu'on aime bien, un mélange d'humour et d'actu qui nous est cher. Et je pense vraiment que c'est indispensable d'intéresser les gens au monde qui nous entoure, et si on le fait en s'amusant, d'autant plus.

- Propos recueillis par Marie-Madeleine Remoleur

BURGER RECORDS

LE LABEL INDÉ PAR EXCELLENCE



Olivia Hemaratanatorn

Avec Captured Tracks, Burger Records est sans doute le patron des labels indépendants du moment. Basé en banlieue de Los Angeles, le label, spécialisé dans le garage, le surf et le punk, a acquis une notoriété avec des groupes tels que les Black Lips ou Brian Jonestown Massacre.

Tout commence à la fin des années 90, lorsque Sean Bohrman et Lee Rickard se rencontrent dans leur lycée. Continuant l'école juste pour faire plaisir à leurs parents, eux s'intéressent à la musique et surtout à la scène californienne. Ils s'investissent alors ensemble dans des magazines spécialisés, puis commencent à jouer dans le groupe The Noise. Ils décident de former Thee Makeout Party pour passer à la vitesse supérieure, The Noise n'étant qu'un défouloir pour les deux jeunes hommes. Gagnant en succès, ils décident de sortir un 45 tours autoproduit, sous le nom de Burger Records. Mais le vrai début de Burger Records remonte à 2007, lorsque Bohrman et Rickard sortent les disques de Thee Makeout Party et Audacity. S'investissant maintenant à fond dans leur label, le duo invite tous les groupes qu'ils ont rencontrés à sortir des albums sur leur label. Malgré quelques sorties en vinyles et CDs, ils décident de mettre le format cassette à l'honneur, comme pour répondre au label Sub Pop qui disait alors que la cassette n'avait aucun intérêt. Dès lors, le label connut une grande popularité sur la scène garage et surf de la côte californienne, beaucoup d'artistes voulant sortir leurs albums sur Burger Records, d'autant plus que le label ne signe pas les groupes, leur laissant le choix de partir ou de rester. Depuis, le label maintient un rythme impressionnant de trois à quatre disques par semaine. Pourtant, le label ne se démarque pas juste par ses sorties, mais aussi de par sa créativité et son originalité. En effet, désireux d'avoir un pied à terre, l'équipe de B.R. a ouvert un magasin à Fullerton (Californie) en 2009. En plus de leurs sorties, on y trouve des expositions temporaires, des fanzines, etc. faisant de la boutique un lieu important pour la scène locale.

Ayant travaillé pendant quelques temps dans le graphisme, Bohrman le sait : la communication n'est pas à négliger. Il crée alors le logo, le site (ou plutôt les sites : huit pour tout ce qui tourne autour de Burger Records), mais aussi Burger TV et Burger Radio. N'étant pas à proprement dit une chaîne de télévision, Burger TV est un site internet où sont postés des reportages, des interviews, des clips réalisés par le label pour promouvoir des artistes indépendants et émergents. La radio est en fait un podcast hebdomadaire animé par les patrons du label eux-mêmes, utilisé surtout pour parler de concerts à venir et de nouveaux disques.

Autre particularité, le label organise une tournée nommée « Caravan Of Stars ». Trois à quatre fois par semaine, dans une ville différente et pendant trois semaines, une soirée est organisée sous l'enseigne Burger Records. A l'affiche, un groupe tournant peu en Amérique (cette année les Hollandais de Mozes & The Firstborn), accompagné chaque soir par des groupes locaux.

Mais le vrai atout du label est le côté « délire entre potes » que se font une joie d'entretenir les patrons dans leur interview : « On a fait ça parce qu'on en avait envie c'est tout, si jamais ça doit s'arrêter, ça s'arrêtera. De toutes façons, nos parents ne voulaient pas qu'on fasse ça. » Mais une chose est sûre, la fin n'est pas proche pour Burger Records.

- Jules Gaubert

LE COMMON DIAMOND

SWEDISH SUMMER DREAM


Baragnon

On attendait au moins ça d'eux depuis la sortie d'un titre il y a quelques mois, et nous voila servis : le 17 Novembre dernier sortait "Swedish Summer Dream", le nouvel EP du duo Toulousain.

Le Common Diamond est composé de Floran et Thomas. Ils définissent eux-mêmes leur style de "Space Pop", et citent dans leurs influences "The Kills, MGMT, Thom York, LCD Soundsystem etc." Après avoir déjà sorti un 7" en 2011 et un EP en 2012, puis être partis en tournée en Europe "avec les moyens du bord" en 2013, on avait pu les voir en train de tourner le clip de "After All" dans l'émission "La Nouvelle Scène Française En Mode Shuffle" en mai dernier. Mais depuis la sortie du clip en question, au début de l'été, les nouvelles s'étaient faites rares, et l'annonce d'un nouvel EP fut une surprise totale.

"Swedish Summer Dream" sonne comme l'EP de la maturité. On y retrouve le son qui a façonné l'identité du duo, mais les synthés semblent moins saturés, et les boîtes à rythmes mieux maîtrisées. A cela s'ajoutent les riffs de guitares bien placés, et le chant léger ; tous ces éléments se mêlent à merveille pour obtenir un EP très cinématographique, ambition confirmée avec le clip poétique de "After All". En écoutant les quatre titres, on s'évade, on rêve d'ailleurs, et lorsque le dernier morceau se termine, on revient à la dure réalité.

Pour prolonger l'expérience, le jour de la sortie de l'EP a aussi été le jour de la mise en ligne du nouveau site internet du groupe, réalisé par Fauna Flora. On peut y écouter chaque morceau, accompagné d'un clip évoluant selon la rythmique des morceaux. Le Common Diamond a ainsi annoncé le site : "HAVE A COOL EPILEPTIC EXPERIENCE ON OUR UPDATED WEBSITE". Tout est dit.

- *Jules Gaubert*

LA SOIRÉE EMBRACE À LILLE

La tournée Embrace a investi la Condition Publique à Roubaix le vendredi 14 Novembre pour une soirée des plus mémorables. Passant par Paris, Lyon, Toulouse, Bordeaux ou encore Montpellier, la Cave aux poètes proposait alors la toute première soirée Embrace sur la métropole Lilloise. Marquise, The Geek x VRV, Fakear, What So Not, Stwo et Point Point étaient au rendez-vous : on y était, on vous raconte.



BEN LORPH PHOTO

Nées au printemps 2013 à la Machine du Moulin Rouge, les soirées Embrace ont ainsi vu se succéder les meilleurs artistes du moment de la scène électronique actuelle tels que Shlohmo, Cashmere Cat, Dusky, Bondax, Stwo, Cyril Hahn ou encore Darius et tant d'autres. Réunissant tous les nouveaux courants des musiques électroniques, Embrace propose une programmation éclectique associant chillwave, house anglaise ou hip-hop. Et c'est dans un lieu unique à l'atmosphère poétique et somptueuse que la soirée Embrace prenait place à la Condition Publique.

23h00. Le DJ montant de la métropole lilloise, qu'il soit beatmaker pour le groupe de rap Sanik ou pour Amour Mutant, Marquise nous livre toujours des sets énergiques et de qualité. C'est avec une performance propre et efficace que Marquise enflamme la scène de la Condition Publique, en nous offrant un set aux nombreuses influences hip hop et trap. On peut d'ailleurs écouter ce dernier sur son soundcloud.
23h45, c'est ensuite au tour du duo parisien The Geek x VRV de monter sur scène. Et c'est avec une musique très dynamique et percutante qu'ils donnent le ton. Remettant au goût du jour pop, soul, et funk, c'est avec plaisir que résonne le désormais tubesque et entêtant "It's Because".
00h45. Fakear est actuellement en train de révolutionner la musique électronique et il nous l'a une nouvelle fois prouvé ce soir. Il maîtrise la musique comme le temps et l'espace et nous livre un live d'un envoutement et hypnotisme certain. On retiendra certainement pendant longtemps lorsqu'il a joué avec grande maîtrise son planant et captivant "La Lune Rousse".
02h, quoi de mieux qu'un peu de trap pour réchauffer la foule ? What So Not, c'est avant tout le side project de Flume avec le producteur Emoh Instead. Même si Flume n'était pas présent ce soir, ce n'est pas pour autant qu'on ne s'en souvient pas, au contraire. On assiste à un puissant mélange de trap, de grosses basses et de gimmicks planantes. A la fois mélodieux et puissant comme avec le désormais inoubliable Jaguar.
03h30, après avoir sué pendant plus d'une heure et demie, c'est au producteur parisien Stwo de nous régaler. Et c'est dans une atmosphère aux influences soul et R&B qu'on flotte pendant toute sa prestation, tout en gardant les pieds au sol pour taper du pied lorsqu'il envoie ses gros beats hip hop dont lui seul a le secret. On regrette peut-être de ne pas avoir entendu le sublime "Lovin' U", mais ce sera peut-être pour la prochaine fois ?

Mais il est déjà 04h30 et pour conclure la soirée en beauté, c'est au tour de Point Point (composé de Aazar, L'homme aux 4 lettres, Devoted-to-God et de Nömak). L'avantage avec ce crew, c'est que les 4 producteurs ont chacun leur style, bien distinct, et que l'ensemble s'associe à merveille. On a alors affaire à un show ultra lourd, mélangeant trap & bass, avec des beats qui viennent vous chatouiller les oreilles sans vous arrêter de danser. On adore.

C'est avec une certaine nostalgie qu'on se remémore cette soirée inoubliable, dans un lieu au charme fou et avec une programmation qu'on est déjà pressé de revoir.

- François Leclinche

DON BOSCO HAPS

Bosco Delrey, Steeve pour les intimes, jeune artiste New Yorkais, nous a livré un show endiablé au Belvedere de Namur à l'aide d'un rockabilly bouillonnant. L'artiste a créé un set mêlant son dernier album The Green Tiger's alibi ainsi que son précédent, Everybody Wah !. L'ambiance chaleureuse de cette petite salle renforçait la sensation de proximité avec l'artiste et ses musiciens. Alternant hypnose lancinante avec des titres comme Esquisite Libs ou Afterlife et rock avec Baby's Go a Blue Flame, Bosco Delrey a conquis le public du Belvedere. Nous avons eu la chance de discuter des heures durant avec lui, il a même accepté de répondre à quelques questions pour Maze.


ARTE.CONCERT

Tu mélanges énormément de sonorités dans tes chansons, d'ou tires-tu ton inspiration ?
En général j'écoute beaucoup de Bach, le grand compositeur baroque, mais pour ce qui est de mes chansons, je tiens mon inspiration de tous les endroits que je visite. Tout vient de mes premiers enregistrements à New York, et de tous les sons de rue qui les ont accompagné. Dans le quartier on écoutait beaucoup de hip-hop, et même si on ne le ressent pas dans mes chansons, c'est de là que je tiens toute ma culture musicale. J'ai beaucoup été influencé par les sons grunge basiques, notamment grâce aux soirées dans lesquels je me rendais. En déménageant à Paris j'ai bien sur été frappé par d'autres univers. C'est comme si toutes les chansons que j'écoutais prenaient une dimension différente dans cette ville. La façon d'enregistrer a également beaucoup varié. A New-York, tout était brut alors qu'à Paris, j'ai appris à enregistrer des chansons dans une optique de calme et de précision. Les parisiens font toujours en sorte de produire un son pur qui ne détruira pas les oreilles des gens qui écoutent, alors que dans mon quartier natal, tout était agressif, jusque dans les musiques enregistrées.

La musique est un art. Es-tu attiré par l'art en général ? As-tu déjà eu envie de mêler les disciplines ?
Ça peut vraiment être sympa de composer une chanson en regardant une peinture, ou de dessiner en écoutant de la musique. J'ai souvent été dans des expos avec ma guitare pour composer. Ce qui pourrait être sympa aussi c'est de jouer pendant qu'un artiste peint, comme une sorte de démonstration. Ça m'intéresserait beaucoup de faire ça. Tous les arts sont géniaux parce qu'ils reflètent matériellement ce que l'on ressent à l'intérieur de soi. Aucune forme d'expression n'est moins valorisante qu'une autre. Mêler les genres reviendrait à trouver une infinité de moyens d'exprimer ses sentiments. Que ce soit par un film ou par un dessin ou encore par une photo, on peut toujours dire ce que l'on ressent, parfois même


D.R.

sans l'aide des mots.

Qu'est-ce que tu préfères dans ton métier ?
C'est très simple. Je fais ce à quoi j'ai toujours aspiré. Si j'arrive à vivre rien qu'en écrivant des chansons et en composant des musiques, c'est un putain de miracle. Je suis reconnaissant de pouvoir vivre de ma passion. Il n'y a pas que la musique bien sur, mais tout ce qui l'entoure : être devant une salle comble, voyager à travers le monde, enregistrer des sons qui plaisent aux autres, et plein d'autres choses.

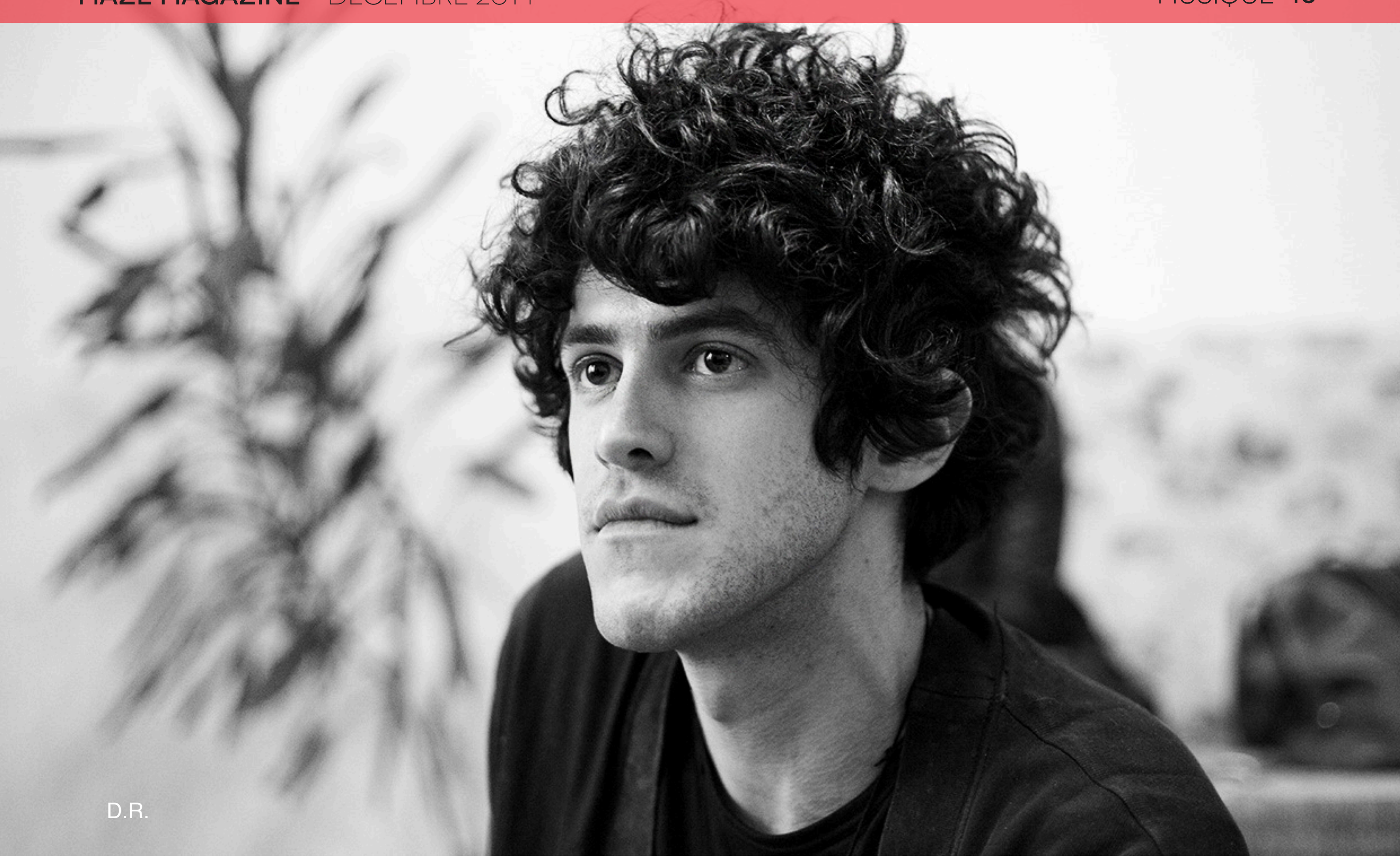
Quand j'étais à l'école primaire, je griffonnais toujours dans les coins de mes cahiers. Ca aurait été génial que quelqu'un me dise : «Ok c'est bon, tu peux arrêter l'école, et te mettre à faire ces dessins pour gagner de l'argent». C'est à peu près ce que je ressens quand je réalise que je peux vivre de ma musique. On ne m'a pas demandé de faire de grandes études pour partager mes chansons avec le public. C'est la vie rêvée de beaucoup de gens. Je suis sûr que tout le monde est un musicien au fond de lui. Même si tout le monde ne sait pas chanter, on peut jouer d'un instrument ou composer pour d'autres gens. Toutes les branches de la musique sont faites pour qui souhaite partager ses émotions.

J'aurais adoré être professeur de piano, mais ça nécessite un énorme travail des mains et de la dextérité. Je n'aurais jamais eu le courage, dans mon adolescence, de bosser autant pour un instrument. J'admire tous ceux qui maîtrisent sur le bout des doigts le piano ou la guitare, ou même n'importe quel autre instrument, parce que c'est une vraie prouesse.

Quels sont tes prochains projets ? Comment se passe ta tournée ?
Je ne suis pas vraiment en tournée. Après trois ou quatre dates, ma seule envie c'est de rentrer chez moi à Paris. Je suis devenu très casanier.

En ce qui concerne la musique, quel est ton meilleur/pire souvenir ? Qui est la personne la plus intéressante que tu aies rencontrée ?
(Après plusieurs minutes de rire, Bosco se décide à répondre, de façon surprenante). En général, mon pire souvenir reste celui d'un jour ou je me suis fait pipi dessus à la maternelle. C'était horrible, j'ai du marcher dans les couloirs avec mon pantalon mouillé, entrer dans le bureau de l'infirmière et lui demander un nouveau pantalon, mais tout le monde savait que ce n'était pas le mien parce qu'il ne m'allait pas du tout. Mon meilleur souvenir c'était surement le moment de ma naissance, j'ai vu les médecins, ils étaient sympa, on a bien discuté. Non sans rire, ça devait être quand j'avais deux ans et que j'ai couru à travers une prairie. Je me sentais déjà libre à l'époque.

J'ai rencontré tellement de personnes incroyables


D.R.

dans ma courte vie, c'est super difficile de me décider. Ce sont probablement mes parents, parce qu'on peut rencontrer autant de personnes intéressantes qu'il en existe, ils sont attirants à leur niveau, mais une fois que tu apprends à connaître personnellement tes parents, au-delà de leurs rôles de géniteurs, tu te rends compte qu'ils sont incroyablement géniaux. Tu te reconnais en eux, il y a un vrai lien entre vous, et au fur et à mesure tu réalises que tu es exactement comme eux, de l'humour jusqu'à la façon de s'habiller. Nous sommes presque tous des copies de nos parents. Apprendre d'ou ils viennent et ce qu'ils ont fait pour en arriver là, ça vaut plus que toutes les personnes connues ou folles que j'ai pu croiser durant ma vie.

Même si on sait que tu préfères jouer seul, qu'est-ce que ça te fait de travailler avec des musiciens?

Ca dépend, c'est très difficile de trouver les bonnes associations de personne pour qu'un projet fonctionne. J'adore bosser en studio, et pas seul chez moi, parce qu'on en apprend tous les jours. Tu apprends les différents styles de tous les producteurs qui te tournent autour.

La dernière fois que j'ai travaillé avec des musiciens, c'était avec une des membres du groupe CSS, elle a tenté ses idées vocales, puis j'ai ajouté ma guitare sur ce qu'elle faisait, je ne me suis pas contenté de lui donner une partition sans lui demander son avis sur ce qu'elle s'apprêtait à interpréter.

Mais cette optique est différente de celle où on est assis dans une pièce avec cinq mecs maniaques de leur instrument. D'ailleurs je suis pour la mixité dans un groupe. Avoir uniquement des garçons ou uniquement des filles ça créé un manque terrible dans la musicalité. Il manque souvent la finesse féminine ou le cote rigoureux masculin. Etre réunis comme ça, à écouter six instruments qui jouent chacun de leur côté, ça ne laisse pas place à une vraie ébauche de musique. Ça ressemble plus à du bruit qui sonne juste en fait. On ne peut pas entendre le fond de la chanson.

En bref, nous avons donc pu rencontrer un artiste complet, auteur, compositeur et interprète. En plus d'être excellent dans ce qu'il fait, il est de nature très sympathique. Nous attendons avec impatience la sortie officielle de son Green Tiger's Alibi et lui souhaitons une longue carrière remplie d'excellents albums comme ceux que nous avons pu apprécier jusqu'à présent.

- Sofia Touhami et Julia Coutant

DAYDREAM NATION DE SONIC YOUTH
ALTERNATIF, BRUITISTE ET ATMOSPHÉRIQUE



"Kerze" (bougie), une peinture de l'artiste allemand Gerhard Richter datant de 1983 est utilisée comme illustration pour la pochette.

Sonic Youth fait sans doute partie des groupes de rock les plus influents des années 80 aux années 90, et ce, grâce à leur son si spécifique à la fois mélodieux et dissonant. Daydream Nation illustre parfaitement ce contraste. Ainsi, bien que ce disque ne soit pas forcément le plus accessible des albums de Sonic Youth, il constitue une très bonne entrée en matière pour ceux qui ne sont pas encore familiers du groupe New Yorkais.

Les héritiers de la no-wave

A sa formation le groupe est fortement influencé par la démarche destructrice des artistes de la no-wave. Le terme no-wave, qui se moque de la new wave, désigne un courant artistique new yorkais de la seconde moitié des années 70. Le courant est éphémère et, bien que touchant les arts visuels, beaucoup des artistes no-wave jouent aussi dans des groupes de rock expérimentaux qui, pour certains, auront un impact majeur sur la culture punk alors naissante. On peut citer comme références Patti Smith, la française Brigitte Fontaine ou encore le groupe Teenage Jesus and the Jerks dont la chanteuse Lydia Lunch collaborera par la suite avec Sonic Youth pour la chanson Death Valley 69.

Le groupe est donc, à ses débuts, très clairement orienté vers la musique bruitiste et expérimentale, Lee Ranaldo et Thurston Moore sont désormais célèbres pour leur propension à accorder leurs guitares de manière unique ainsi que pour leur utilisation de guitares préparées. Mais au fil des albums leur son va évoluer vers une forme de rock bruitiste basé sur des mélodies pop ravagées à grands coups d'accords dissonants joués par des guitares électriques au son tantôt cristallin et métallique, tantôt distordu et saturé de larsen. Ainsi, en 1988 sort Daydream Nation, le 5ème album studio du groupe qui fait suite à EVOL (1986), album aux sonorités très largement bruitistes, et Sister (1987) album aux accents légèrement pop.

Voyage à travers la Daydream Nation

Daydream Nation se voulait être à la base un album concept décrivant un pays dirigé par J Mascis, le leader de Dinosaur Jr., autre groupe phare de la scène alternative américaine des années 80.

L'album s'ouvre donc sur Teen Age Riot, sorte d'hymne à la jeunesse et à la rébellion avant enchaîner sur le tonitruant Silver Rocket auquel succède The Sprawl, titre à l'ambiance atmosphérique ou les guitares semblent être destinées à jouer sans fin. Ainsi Sonic Youth met en place un jeu de contrastes brutaux et de transitions douces entre des titres nerveux et des morceaux plus longs et au son moins abrasif ou des nappes de guitares au son métallique accompagnent le chant tantôt parlé, tantôt crié de Kim Gordon et Thurston Moore.

Ce qui rend Daydream Nation si particulier c'est sans doute sa structure, il s'agit d'un disque à écouter d'une traite, ses 70 minutes sont à suivre comme un voyage parsemé de moments forts et d'accalmies. Les coupures entre les morceaux ne sont pas toujours nettes et certains morceaux semblent eux même être divisés en « mouvements » plutôt qu'en couplets et refrains, si bien que lorsqu'un titre se termine on a presque oublié comment il a commencé. C'est aussi pour cela que Daydream Nation n'est pas facile à apprivoiser. Toutefois l'auditeur qui prendra la peine de l'écouter plusieurs fois découvrira sous les couches de larsen un album atypique qui fait aujourd'hui figure de monument du rock alternatif.

- *Étienne Meignant*

LE NOUVEAU VOYAGE DES FOO FIGHTERS

Après vingt ans de carrière, les Foo Fighters cherchent encore à nous étonner, et c'est tant mieux. Mais entre projet (trop) ambitieux et manque de renouveau, les cinq américains nous offrent aujourd'hui un album en demi-teinte.



Pour leur nouvel album, les Foo Fighters ont traversé les États-Unis de long en large, afin d'en puiser toute la richesse musicale. Le principe est original et plutôt novateur en son genre : huit morceaux, enregistrés dans les studios de huit villes différentes. Austin, Los Angeles, La Nouvelle Orléans, Nashville, Chicago, Seattle, Washington DC et New York ont constitué les étapes clés de ce road trip nostalgique. Un album court, donc, mais censé refléter les sonorités ayant marqué la scène musicale de ces villes mythiques. Pour ce faire, le groupe s'est d'ailleurs entouré de musiciens renommés, tels que Joan Jett ou Gary Clark Jr. Le voyage avait bien entendu pour ambition de produire le huitième album du groupe, mais Dave Grohl ne s'est pas contenté de cela. Après avoir réalisé Sound City (2013), un documentaire portant sur les studios de musique du même nom, l'insatiable chanteur/guitariste/batteur et son groupe, ont accueilli les caméras de la chaîne HBO lors de leurs enregistrements. Le tout a donné naissance à une mini série documentaire, revisitant l'histoire musicale, l'atmosphère et la carrière des grands musiciens ayant influencé les huit villes visitées. Même si il faut bien admettre que le pendant vidéo de Sonic Highways est particulièrement intéressant, l'album en lui-même n'est pas le reflet de cette soif d'influences. En effet, si l'on ne connaît pas le beau projet qui se cache derrière ces nouveaux morceaux, difficile de le deviner si l'on s'en tient à une simple écoute. Sonic Highways n'est ni plus ni moins qu'un condensé de ce que savent faire les Foo Fighters. Aucune mélodie jazz, blues ou country, ou presque, ne ressortent de leurs pèlerinages musicaux à Chicago ou Nashville. Les artistes invités à participer aux compositions ne sont pas, eux non plus, réellement mis en avant. D'ailleurs, il est assez difficile de parler de ce nouvel album sans se répéter. Et pour cause, un manque de variations se fait sentir au bout de quelques morceaux seulement. Aucun ne se dégage vraiment et ne semble avoir l'étoffe des tubes rock que les Foo Fighters savent si bien écrire. Best Of You ou All My Life sont peut être des hymnes de stades pour certains, mais ils restent de réels titres phares qui font défaut à cet album.

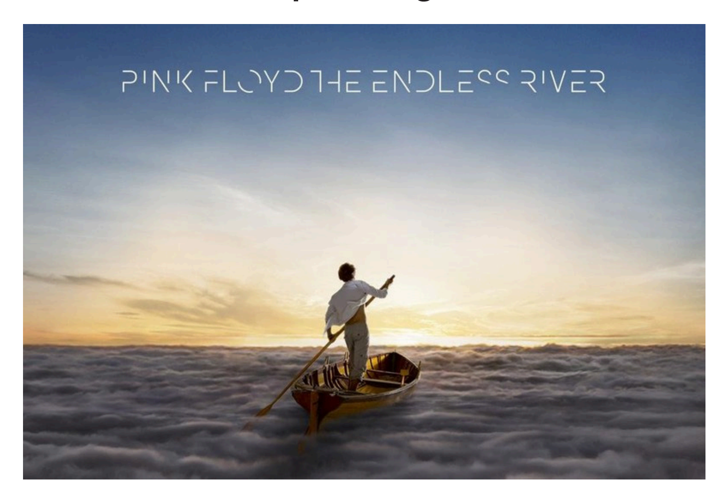
Sonic Highways ressemble donc à ce que l'on connaît déjà du groupe, même si certaines compositions tirent leur épingle du jeu. Subterranean, sa ballade sombre et son mélange acoustique/électrique fonctionnent plutôt bien, offrant une pause apaisée parmi le déluge de titres dynamiques, tandis que What Did I do ? / God As My Witness se différencie par sa structure particulière, entre piano et grosses guitares. Le reste de l'album, que ce soit Something From Nothing, The Feast And The Famine, ou In The Clear, navigue entre son hyper saturé, guitares omniprésentes et chant éraillé.

Ce huitième album est ainsi décevant en un sens. Il ne répond pas aux attentes qu'a posé l'ambitieux projet musical du groupe, oubliant d'apporter davantage de nuances et un certain renouveau esthétique. Néanmoins, les Foo Fighters nous offre ici ce qui fait leur force et que l'on aime particulièrement chez eux : du rock pêchu, une énergie folle, des grosses guitares et une voix reconnaissable entre mille. Sonic Highways n'est donc pas à ranger dans la catégorie des catastrophes. Espérons cependant que le prochain projet des cinq américains soit, cette fois ci, une réelle surprise.

- Florine Morestin

THE ENDLESS RIVER
UNE FIN PLUS LOURDE QUE LES MOTS

Les légendes, c'est bien connu, sont immortelles. Elles traversent les générations sans vaciller, sans faiblir, et même s'il arrive parfois que le temps les effleure, elles n'en demeurent que légèrement déformées, toujours renforcées par les décennies qui défilent. Pink Floyd, légende incontestée de la musique, n'échappe pas à cette règle et le prouve brillamment avec The Endless River, ultime album d'une intimité magistrale, sorti en novembre 2014, après vingt ans d'absence.



Avant d'aller plus loin, autant vous prévenir : je ne serai pas objectif. Avec Pink Floyd, quand on aime la musique sous toutes ses formes, c'est au-delà de nos forces. De Atom Heart Mother à The Wall en passant par Pipers at the Gate of Dawn, le groupe britannique a toujours été au rendez-vous de l'innovation musicale, dans une démarche jamais prétentieuse et toujours audacieuse. Comment demeurer impartial quand la voix de Roger Waters, bassiste au jeu intelligent et auteur de textes puissants, à l'origine du cultissime projet The Wall, atteint le niveau sept de l'échelle de Richter, et quand le génie de soliste comme de riffeur de David Gilmour rejoint les sommets les plus lointains, bourrés d'effets hypnotiques et mélodieux ? Comment garder son calme quand on passe du psychédélisme au blues, quand le punk côtoie dans une même œuvre le disco ou quand les prestations live, à Pompéi comme dans des stades, sont restées dans les mémoires du rock comme des shows théâtralisés, millimétrés et énergiques ? Pour toutes ces raisons, je m'excuse d'avance pour mon manque d'objectivité dans cette critique. En effet, Pink Floyd fait partie de ces rares groupes qui parlent à tout le monde, et qui nous décrivent d'une manière ou d'une autre.

Ainsi, un vieux gendarme est un jour venu dans mon lycée pour un atelier prévention routière. L'un de ses propos m'avait alors assez bouleversé. Quelque chose comme "Je veux bien admettre que c'est cool un petit joint dans la voiture, à l'arrière, en écoutant Pink Floyd, mais comprenez que c'est dangereux pour votre santé, comme pour les usagers de la route". Ça m'a énervé, sur le coup : comme si ceux qui écoutaient Pink Floyd devaient être des drogués ! On peut surtout venir prendre dans Pink Floyd sa dose de bonne musique, de gammes pentatoniques savamment utilisées, comme on viendrait écouter de la musique classique. D'ailleurs, même s'il serait hypocrite de ne pas reconnaître que le groupe a accompagné des millions de trips plus ou moins bads depuis les années soixante, il y a tant de manières d'avoir été frappé par Pink Floyd : vos parents l'écoutaient avant vous et vous ont contaminé ? Vous les avez découverts dans votre période dark post-brevet sur un T-Shirt ? A moins que vous ne soyez tombé amoureux d'une troisième qui affichait lourdement son amour pour le groupe, vous obligeant ainsi à les écouter pour la séduire avec plus ou moins de succès (ça marche aussi si vous êtes une fille), ou que vous n'ayez décidé d'améliorer vos notes en anglais pour pouvoir traduire vous-même les paroles de The Wall... Mais revenons en à The Endless River.

J'étais un peu inquiet, quand j'ai appris que Nick Manson et David Gilmour, derniers des Mohicans encore en vie ou désireux de participer à l'aventure, allait sortir LE dernier album du groupe. D'abord parce que "dernier", ça fait peur, et ensuite parce que cela induit de ne pas être déçu, sinon – sans mauvais jeu de mot – cette fin reste sur notre faim. Finalement, nulle raison de s'inquiéter : The Endless River est un concentré de la belle odyssée musicale qu'est Pink Floyd : on y retrouve des airs planants, de trop rares paroles poétiques et nostalgiques, des solos déchirants charpentés en bends et slides, des envolées au piano, des moments de solitude et des silences évasifs. "It's louder than words" peut-on entendre dans la dernière chanson. J'aurais peut-être dû appliquer ces vers à cette critique et vous laisser seuls juges d'un album qui nous rappelle pourquoi on aime ce groupe mythique, qui donne envie de se replonger dans des albums plus anciens et qui pose une ultime interrogation : The Endless River est-il le résumé d'un demi-siècle d'existence ou est-ce la dernière pierre à l'édifice d'un groupe qui aime briser les murs ?

- Basile Imbert

PORTIER DEAN, JOYAU CAENNAIS

Parler d'une chanson, d'un artiste, ce n'est pas facile me diriez-vous. On écrit, on cherche jusqu'au bout de la nuit les mots justes pour parler des sensations que nous procure certains sons. A un moment, il faut donc se lancer et retranscrire sur son clavier ses ressentis. Que dire alors, que dire à propos de cette claque, ce voyage que l'on appelle Portier Dean ? Malgré mon inexpérience dans cet exercice, l'objectif pour moi est d'essayer de partager avec vous cette découverte caennaise qui produit des mélodies enivrantes. Présentation de ce qui pourrait être une des révélations folk dans les mois à venir.



Caen est véritablement un vivier de talents : Orelsan (dernièrement avec son projet Casseurs Flowters), Concrete Knives, ou encore Fakear, montrent que la ville bas-normande nage dans une effervescence musicale. C'est ainsi qu'un nouveau groupe originaire de Normandie fait de plus en plus parler de lui. Hormis si vous êtes un fan de ce groupe normand, Portier Dean ne résonne pas dans vos oreilles comme un nom familier. Pourtant ce trio mérite une attention particulière, lui qui réussit une ascension tout à fait remarquable en peu d'années d'existence. Formée en 2012, la formation caennaise est composée de Gildas, Louis et Gwendal, les 3 membres étant plutôt doués et surprenants puisqu'ils échangent facilement d'instruments pendant leurs concerts. C'est donc en moins de 3 ans que ces jeunes musiciens ont réussi à monter en puissance.

Ce groupe réussit depuis quelques mois à faire reconnaître son talent : ils ont obtenu la première place au tremplin AOC du Cargö de Caen, et sont en course pour remporter le tremplin l'Ampli Ouest-France, choisis parmi des centaines d'artistes. Suite à ces différents tremplins, la bande s'est retrouvée devant un public nombreux lors de la dernière journée du festival Beauregard d'Hérouville Saint-Clair en juillet dernier, où étaient présents Agnes Obel ou Yodelice. Ajoutez à cela une participation au festival Nordik impakt de Caen en octobre 2014 et vous obtenez un groupe qui a su se montrer et défendre ses quelques titres sur scène. Depuis, la visibilité du groupe s'en est ressenti et les 3 caennais font répandre leurs sons dans diverses salles, notamment à Paris. C'est ainsi que le 21 octobre de cette année 2014, le trio sort un EP éponyme de quatre titres très recherchés et travaillés, après avoir publié quelques sons accompagnés de clips, le tout étant particulièrement réussi. Mais comment définir l'identité musicale de Portier Dean ? Les superlatifs pourraient être nombreux pour parler de ce groupe naturel et de ses compositions qui le sont tout autant : doux, apaisant, relaxant, rassurant, etc. Ce croisement entre musique d'esthétique folk (inspiré de Nick Drake par exemple) et une folk plus renouvelée (comme Evening Hymns) est particulièrement réussi. A des années-lumière des sonorités teintées d'arrangements multiples, les trois musiciens nous offrent avec ces quatre ballades (Some Day I, So Long, The Badger, Evening Twist) des morceaux purs et touchants, qui réussissent à nous faire voyager. Pour être plus précis, Portier Dean, c'est la définition même d'un projet qui mêle simplicité et minutie, avec des compositions parfaitement ciselées qui prennent des airs de balades. Portier Dean, c'est aussi une voix singulière et enivrante, qui réussit sans excès à nous transporter autre part. Portier Dean, c'est également des sonorités sans grand arrangement, afin de ressortir le meilleur d'un folk doux et authentique. En résumé, Portier Dean est le souffle qui réchauffe nos cœurs à l'entrée d'une saison où le froid s'installe.

C'est donc tout ce condensé qui se retrouve dans les compositions de ces artistes, qui attirent de plus en plus de regards sur eux. En effet, au delà de cet avis personnel, Portier Dean semble être un projet qui en moins de trois ans à su se forger une véritable identité. Cette dernière est présente dans tous les titres, il semble seulement manquer un brin d'assurance dans les compositions, mais ceci est tout à fait objectif. Malgré cela, cet EP sorti le 21 octobre dernier est à consommer sans modération, et laisse présager un très bel avenir pour la nouvelle découverte venue de Caen.

- Nicolas Fayeulle

BRIGITTE
LA FEMME AUX MULTIPLES FACETTES

Brigitte, ce sont deux femmes qui sont à la fois des mamans, des petites filles, des amoureuses, des filles faciles et de multiples autres facettes. On a pu découvrir l'univers d'Aurélie Saad et Sylvie Hoarau en 2011 avec leur premier album Et vous tu m'aimes ?. Leur sensualité et leur style décalé ont eu un véritable succès. Leur originalité a été applaudi dans les quatre coins de la France. Et c'est peu dire que l'on attendait la suite avec impatience. Mais le défi à relever n'est pas évident : comment conserver cet univers atypique qu'on aime tant sans se répéter ? On attendait au tournant le dernier album de ces demoiselles. Au mois d'août on a pu découvrir un aperçu du mystérieux album grâce au single tiré de ce dernier A bouche que veux-tu et de son clip. Et cet avant-goût n'a fait qu'accroître notre impatience. Le 21 Novembre dernier, on a enfin pu découvrir l'intégralité du second album et la surprise n'a été que plus grande. Retour sur le nouveau visage de la femme Brigitte.


DR

Pour commencer, il est peut-être intéressant de revenir sur l'univers de leur premier album. Brigitte, c'est dés le départ l'intention de raconter l'histoire de la femme et exprimer ses sentiments et ses fantasmes. Dans Et vous tu m'aimes ?, les deux jeunes femmes s'inspirent de tout ce qu'elles aiment et en prennent le meilleur comme le pire. C'est grâce à leur culot et leur liberté que Brigitte a su s'approprier un univers unique. Chacune de leur côté, Aurélie Saad et Sylvie Hoarau avaient tenté une carrière solo, sans succès. C'est ensemble qu'elles arrivent à s'affirmer et ose rêver. Brigitte c'est la femme libre, qui se permet absolument tout : des robes de stars, des paillettes, des combinaisons dorées, des oiseaux dans les cheveux...

Dans ce premier album, Brigitte parle de gangsters et de filles faciles. C'est l'histoire de filles au Cœur de Chewing-gum mais aussi de La vengeance d'une Louve. Chaque chanson évoque un sentiment et donne de l'assurance à la femme.
Dès ce premier album, le style de Brigitte s'est déjà bien affirmé et différencié des autres. Mais il faut croire qu'il y avait une suite à cette histoire ultra féminine.

Au mois d'août, Brigitte nous a dévoilé un nouveau clip tout a fait surprenant où apparaissaient deux jumelles au carré brun. La blonde sexy et la brune à la lunette du précédent album ont totalement changé de style et ont opté pour un look unique. Le clip de A bouche que veux-tu nous replonge totalement dans la fin des années 70 quand nos parents chantaient et dansaient sur du disco. Ce changement de look a éveillé encore plus notre curiosité. Et nous savons très bien que Brigitte ne s'impose jamais aucune limite. Nous pouvions alors nous attendre à tout pour ce nouvel album...

Fin novembre, enfin, nous découvrions l'album dans son intégralité. Il est intitulé A Bouche que veux-tu, comme son premier single, et comporte 10 titres. Brigitte revisite de façon fascinante son propre univers. On reconnaît les voix féminines et sensuelles que l'on


Dimitri Coste

avait l'habitude d'entendre. Cependant on remarque que la musique a changé de sonorité et s'inspire plus du rock et du disco. De plus, elle est plus rythmée et colorée que dans l'album précédent. Les textes de ce nouvel album viennent à la fois prolonger et compléter les chansons précédentes. Alors que dans Et vous tu m'aimes ? Brigitte était une femme féroce qui défiait les hommes (Battez-vous ; Big Bang au pays des Candides ; Après minuit). Ici, les rôles sont inversés et Brigitte montre plus la sensibilité et les désirs intimes de la femme.

Cette fois-ci, le dicton de l'album n'est pas Battez-vous mais Embrassez-vous. La boule à facettes de Brigitte fait briller davantage la complexité des émotions. La chanson Oh Charlie chéri dresse le tableau d'un garçon idéal qui stimulerait les désirs des femmes. L'érotisme, déjà présent sur le premier album, l'est encore plus dans ces nouvelles chansons. Mais cette fois-ci l'érotisme farouche est remplacé par une sensibilité délicate qui montre que face aux sentiments, la femme est comme désarmée. C'est ce qui est exprimé dans la plupart de ces nouvelles chansons comme Échappée belle qui parle de la peur d'aborder quelqu'un qui nous plait, ou encore Le déclin qui raconte avec nostalgie une ancienne histoire d'amour.
Les filles ne pleurent pas est une des chansons de l'album qui se démarque le plus de l'album grâce à ses sonorités rock très marquées. Pourtant, dans les textes, c'est celle qui se rapproche le plus de l'album Et vous tu m'aimes ?.

Finalement, on peut dire que Brigitte a bien réussi son coup. Elle a su garder le même univers dans son second album tout en l'enrichissant davantage et en lui apportant des choses nouvelles. Brigitte parle avec intelligence et sensualité de la femme. Elle rapporte la complexité de ses émotions et de ses désirs. Brigitte, c'est à la fois une femme forte et délicate, élégante et décadente, sage et sauvage. Mais avant tout, Brigitte représente la femme passionnée qui aime infiniment.

- Lauranne Wintersheim

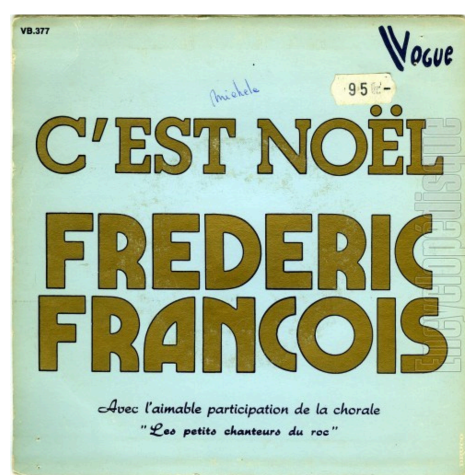

FESTIVAL
PAPILLONS DE NUIT #15
22.23.24 MAI 2015
Normandie
RDV
POUR LES
15
ANS
BILLETTERIE
OUVERTE
St-Laurent-de-Cuves (50)
Entre Rennes et Caen
www.papillonsdenuit.com
#P2N

PLAYLIST DE NOËL

Pour beaucoup, la période de Noël est synonyme de repas interminables, de cadeaux, de froid, de décorations, de chocolat chaud et surtout de la fameuse « magie de Noël ». Cette année, Maze se joint à vous pour accompagner en musique cette fête à grand renfort de chansons délicieusement kitsch car le 25 décembre semble être une source inépuisable d'inspiration pour de nombreux artistes.



John Lee Hooker - Blues for christmas



Frédéric François - C'est Noël (1975)



Wham ! - Last christmas (1986)



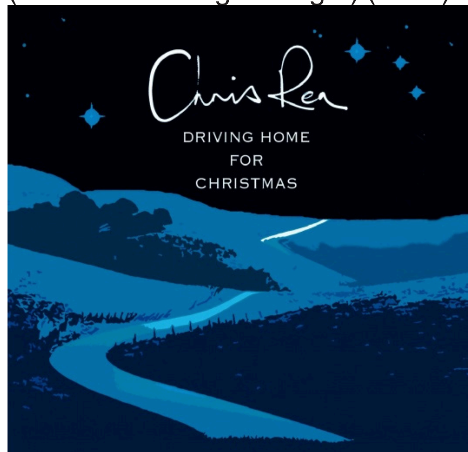
The Ramones - Merry christmas (I don't want to fight tonight) (1989)



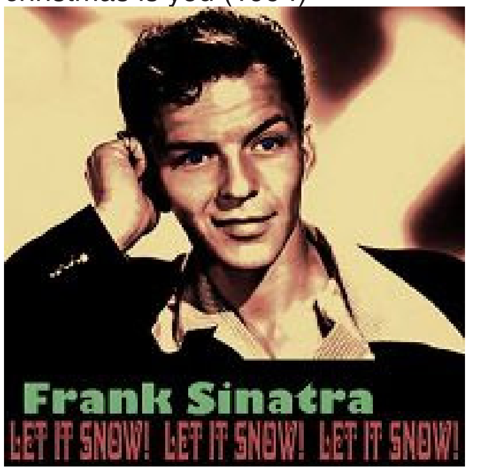
Mariah Carey - All I want for christmas is you (1994)



Tino Rossi - Petit Papa Noël



Chris Rea – Driving home for Christmas (1986)



Frank Sinatra – Let it snow (1950**)**

En espérant que cette playlist vous aura mis dans l'ambiance pour les jours qui vous restent à tenir jusqu'à la date attendue, on se retrouve le mois prochain pour une toute nouvelle playlist. Vous pouvez retrouver celle du mois en intégralité sur Spotify ici. Et n'oubliez pas de laisser des gâteaux au Père Noël, ça fait toujours plaisir. Joyeux Noël !

- Julia Coutant

Cinéma



TRISTE ÉPILOGUE QUE CELUI DU HOBBIT


Warner Bros

Les fans attendent cela depuis des années. Les affiches du Hobbit sont placardées de partout en France. Impossible de passer à côté du dernier opus. Alors, qu'est-ce que cela vaut ?

Smaug s'est bel et bien réveillé. Et du mauvais pied. Dans une scène d'ouverture impressionnante, le dragon embrase l'écran et affronte Bard, promut défenseur de Lac-Ville. De l'action, des effets spéciaux incroyables, on est directement dedans. So what ? Le dernier épisode serait-il le meilleur de tous ? Nous tiendrait-il en haleine jusqu'à la dernière image ? Pourrait-il enfin mettre tout le monde d'accord et éviter les longues discussions houleuses et les moments gênants de tirage de cheveux ? Non, non et non.

Il faut être honnête, à moins d'un film exceptionnel, Le Hobbit décevra toujours par rapport à la trilogie du Seigneur des anneaux. On y est attachés, on adore l'univers, l'adaptation était parfaitement réussie. Et quand on voit Le Hobbit, on constate à quel point l'art de se réinventer est compliqué. Jackson se sert de l'univers du Seigneur des anneaux, mais n'invente rien de neuf. On commence à la connaître la Comté depuis 5 films, on veut quelque chose en plus ! On veut rêver, on veut être transporté. Mais pendant 2h20 on reste cantonné à son siège.

Pour autant, ce n'est pas un mauvais film. Il est efficace. Les scènes d'actions fonctionnent bien, il y a du rythme, les créatures fantaisistes sont au rendez-vous. Mais cela pourrait être tellement mieux que ce banal blockbuster. Les personnages n'ont aucune histoire, aucune personnalité. Même Bilbon, d'habitude si attachant, est relégué à un vulgaire second rôle. A côté de cela, l'histoire d'amour interraciale entre une elfe et un nain n'est pas la source d'émotion que l'on pouvait espérer. Au final, quelques bribes d'amour assez écoeurantes coupent le rythme de la bataille. Imaginez un regard à la Amour, Gloire et Beauté entre deux orques... conceptuel.
Et puis il y a la bataille. A ce jeu là, Jackson excelle. Il filme comme personne les combats. A gauche, à droite, entre deux personnages, le rythme s'intensifie et le souffle s'accélère. Même si cela n'épargne pas quelques moments d'un ridicule nocif au film… Mention spéciale à Legolas qui réinvente Matrix.

Le Hobbit n'est pas totalement raté non plus. Il est plutôt efficace dans les scènes d'actions, mais il est décevant dans les attentes qu'on en a. Le Retour du Roi était un pur chef d'oeuvre. Il y avait tout dedans. De l'émotion, de l'action, une magnifique adaptation. Et si Jackson essaye d'imiter sa célèbre saga, ça ne reste qu'un pâle exercice de mimétisme. Dommage. Et dommage, surtout, de dire au revoir à Tolkien de cette triste manière. Mais même si c'est un peu nul, on reste jusqu'au bout, jusqu'à la dernière parole de Last Goodbye, chantée en générique de fin. Parce qu'on a pas vraiment envie de les laisser là.

- Philippe Husson

SERENA, COMMENT GÂCHER UN FILM



Entre casting brillant et post-production désastreuse, Serena fait partie de ces films du milieu, qui sortent sans qu'on n'en sache trop rien (sorti le 12 novembre en France et fin février 2015 aux USA par manque de distributeur) mais qui peuvent parfois surprendre. Parfois.

Serena est une adaptation du roman du même nom de Ron Rash par Suzanne Bier. On vous laisse ici son propos : « À la fin des années 20, George et Serena Pemberton, jeunes mariés, s'installent dans les montagnes de Caroline du Nord, où ils sont décidés à faire fortune dans l'industrie du bois. Dans cette nature sauvage, Serena se montre rapidement l'égale de n'importe quel homme et règne d'une main de fer avec son mari sur leur empire. Leur succès, leur bonheur, s'envolent lorsque Serena apprend qu'elle ne peut avoir d'enfant et se perd dans une colère vengeresse contre le fils illégitime de George… ». C'était vraiment prometteur. Mais voilà, l'argument raconte en fait les trois quarts du film, et si on veut voir de la colère, de la folie, il faudra attendre 1h30. 1h30 terriblement ennuyeuse. Tout est romancé de façon grandiloquente et excessive. Le manque d'émotion et la froideur (ne parlons même pas de leurs scènes de sexe inutiles) voire la platitude du film n'aide pas non plus. Et alors que le film aurait pu devenir super intéressant avec la folie du personnage de Serena, celle-ci ne commence à avoir ses envies de meurtre que 20 minutes avant la fin. Alors certes, l'installation de la magnifique histoire des Pemberton nous ferait encore plus apprécier le déclin, Serena ayant une très forte personnalité et influente au sein de l'entreprise de bois, mais quand elle mange tout le film… Il aurait fallu peut être une fin plus longue, car là Serena nous donne la sensation d'une possible grande fresque terminée en un coup de rasoir. Bref, le montage est assez raté, l'histoire en prend un coup.

Heureusement quand même que le casting sauve les meubles ! Dans le rôle des Pemberton, on retrouve Bradley Cooper et Jennifer Lawrence, leur troisième collaboration après Happiness Therapy et American Bluff (qui ont valu une nomination et un Oscar pour JLaw... ce n'est pas avec Serena qu'elle y retournera). Fidèle à son talent, Jennifer Lawrence est parfaite dans ce rôle assez mystérieux de Serena. Elle nous retransmet très bien la froideur et l'esprit manipulateur de son personnage, tout en montrant sa colère de façon très juste à la fin. Quant à Bradley Cooper, il n'est pas mauvais non plus… Mais il n'aide pas à combler le vide émotionnel du film.

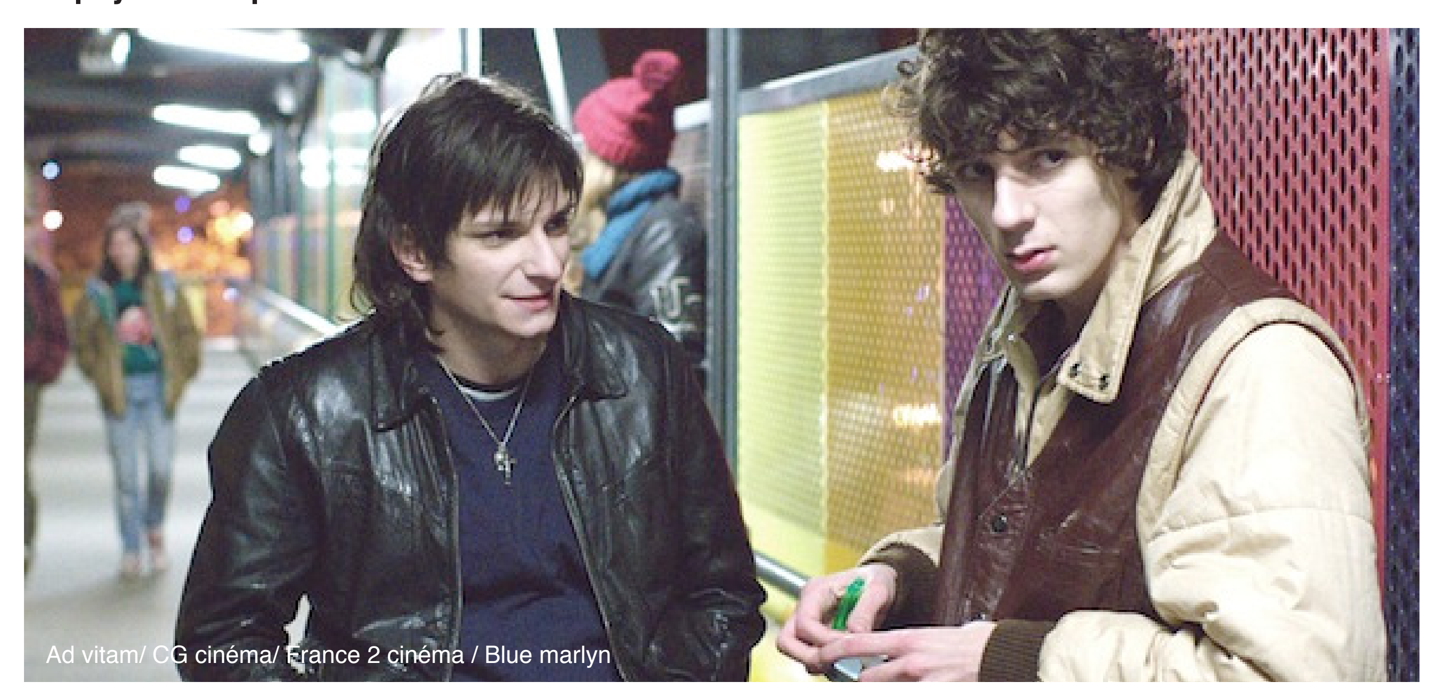
La capture des paysages aussi, ainsi que de l'ambiance de l'époque, sont réussis. Et pourtant, on s'ennuie quand même… Au final, Serena avait un très fort potentiel mais la réalisation et le montage du film l'on rendu complètement à côté de plaque. Dommage.

- Laurie Montagner

EDEN

MÉLO PSYCHO OU CONTE PSYCHÉ ?

Eden était un peu attendu comme le retour aux années 90, les Beats, la vie et les couleurs psychédéliques. Un retour sur la French Touch décevant face aux attentes suscitées.



Ad vitam/ CG cinéma/ France 2 cinéma / Blue marlyn

Aller voir Eden, c'était vouloir s'immerger dans les basses de la House et les voix du Garage. Vouloir danser à travers Sven, le héros inspiré du frère de Mia - la réalisatrice - et retrouver les mélodies de la French Touch perdues après les années 2000. Mais s'il y a bien les soirées, les DJ's et le LSD, tout cela reste superficiel. Le scénario se focalisant uniquement sur Sven, la frustration est trop souvent de mise pour le spectateur, forcé de quitter les soirées au bout de quelques minutes. Sven joué par Felix de Givry est un paradoxe à lui tout seul : un homme de la nuit, un homme qui danse, un homme qui vit ? C'est à cela que l'on s'attendait mais il n'en est rien. Au contraire même, Sven ne vit pas. Il subit ses amis, la drogue, l'évolution de l'électro puis la fin de la French Touch. Il est las, mou et fade. La sensualité qui avait pu exister dans Un amour de jeunesse est inexistante ici. Il y a un carcan constant : les scènes de sexes sont avortées, celles de désespoir, coupées. Alors que peut faire le spectateur puisqu'il ne peut ni profiter d'une BO magnifique assez longtemps ni pénétrer l'intimité de Sven ? Finalement, Mia Hensen Løve semble s'être perdue dans la vie de son frère qu'elle ne peut complètement atteindre.

L'esthétique reste le plus réussi : les nuits sont éclairées de rose ou de bleu, rythmées par les danseurs. Les jours, eux, sont épurés et lumineux. Les dialogues sont constitués de banalités quotidiennes qui auraient chez Godard témoigné d'un flegme avantageux mais qui ici, ennuie le spectateur. Bizarrement, alors que la vie de Sven rencontre de plus en plus d'embûches, le gris lui, très présent au début disparaît rapidement. En effet, le film va surtout raconter sa décadence : a l'apogée de la French Touch, Sven se fait un nom en tant que DJ, enchaîne les nuits, enchaîne les filles. Mais la French Touch se perd dans les années 2000, les vinyles sont remplacés par les ordinateurs, et à l'exception des Daft Punk (en toile de fond dans Eden) peu survécurent. L'histoire est donc principalement centrée sur cette chute. Les années de la French Touch tellement rêvées paraissent bien loin. Rappelons que le film fait plus de deux heures et que le peu d'action sert à nous anéantir totalement. Mélangeant fiction et réalité (quelques soirées filmées se sont réellement déroulées), Mia Hansen Løve se perd quelque peu. Son frère semble un mythe pour la réalisatrice qui en fait quelqu'un d'assez maigre finalement. La French Touch ne ressort que peu. Eden est donc une histoire fade sauvée par une BO en or.

Il vous faudra donc attendre encore pour retrouver le conte psyché de la French Touch, Eden en bon apéro.

- Emma Pellegrino

MR. TURNER – MIKE LEIGH

Pas la peine de faire la présentation de Joseph Mallord William Turner, autrement dit William Turner. Grand peintre, aquarelliste et graveur de l'impressionnisme. Impressionnant sur des tableaux comme Pluie, Vapeur et Vitesse, chef-d'œuvre montrant toute la complexité de peintre l'inexprimable. Mais, chose plus intéressante, en cette année 2014 un certain Mike Leigh décide de s'attaquer à la vie de Turner. Mais de façon plus intime. En montrant, sa relation aux autres, ses amours, la fin de sa vie et la folie de sa peinture. Un biopic très bien réalisé, laissant une impression d'avoir été immergé dans la vie et la démence d'un génie.



Pendant 2h30, Timothy Spall incarne Mr. Turner. Et devrais-je dire, quel Mr. Turner ! D'un charisme à toute épreuve, il joue l'homme, le peintre, l'amant, le maudit. Ce jeu d'acteur est remarquable. Il est là où on ne l'attend pas. Un coup, crachant sur sa toile, un autre en train de râler pour tout et n'importe quoi. Une joie traverse son regard, un soubresaut le refait devenir noir. Cet acteur emporte donc le récit, comme si c'était lui le maître des émotions de Turner. Ce film est en partie réussi grâce à la présence de cet acteur hors norme qui montre toutes ses facettes.

Se plaçant dans un décor d'une Angleterre du XVIIIème/XIXème siècle, Mike Leigh nous laisse découvrir une histoire assez bien construite, avec ses joies et ses peines (eh oui, malheureusement). Mais, je pense que le format des 2h30 est un peu trop long. Même si le réalisateur a voulu montrer beaucoup de facettes de la vie de l'artiste, il s'est peut-être attardé sur des détails qui avaient, à mon goût, une moindre importance dans sa vie. C'est tout l'enjeu d'un biopic : montrer ce qu'il faut au spectateur et non lui envoyer tonne de détails inutiles à la compréhension de l'histoire.

Ce que l'on peut apprécier de plus dans ce film, c'est finalement découvrir la personnalité du peintre. Tout le monde (ou presque) le connaît. Mais à travers ses tableaux uniquement. Le film arrive à nous faire comprendre qui était Turner au plus profond de lui-même. Sa solitude extrême lui faisait observer les paysages. Ces deniers sont magnifiques dans le film et d'une grande beauté visuelle. Son amourette de fin de vie illumine son histoire, inversant ainsi les préjugés sur le personnage qu'il pouvait être. Son incroyable génie, montré à travers ses tableaux, mais aussi à travers ses phrases courtes, acerbes et toujours très réfléchies. Le travail des plans et des dialogues sont là pour montrer ce qu'on ne connaît pas. Le travail a été remarquable de ce côté-là, donnant au film un incroyable impact visuel.

Mike Leigh nous montre en nous désignant du doigt Mr Turner. Il souhaite nous dire, que c'est lui le véritable. Il va droit au but sur la personnalité de l'artiste, aussi complexe que ses œuvres. Mais il parsème son récit de détails, parfois très utiles et très cocasses (lorsque la tache rouge devient une bouée dans la mer) mais parfois inutiles. Timothy Spall ne pourra pas bouder sa Palme de la meilleure interprétation masculine, largement méritée, interprétant un Mr Turner à la fois dément et troublant.

- Thibaut Galis

PERFORMANCE CAPTURE
REVOLUTION NOW !


La Performance Capture fait resplendir l'oeuvre d'Hergé- Tintin et le secret de la licorne - Sony Pictures

Personnages désincarnés aux traits figés; personnages approximatifs, éteints, comme sonnés; curieusement déshumanisés; bidouillage à l'ordi; littéralement inhumains... peut-on entendre dans la presse française depuis une dizaine d'années. Mais quel peut bien être l'objet d'un si bel engouement ? En 1993 un projet français voit le jour : Didier Pourcel souhaite réaliser, juste avant le premier Toy Story, un film entièrement en image de synthèse... avec de vrais acteurs, en capturant leurs mouvements par ordinateur, Richard Bohringer en tête. Hélas, cette position avant-gardiste sera de courte durée, puisque, faute de financement, le film n'arrivera jamais à son terme. En 2004, Robert Zemeckis dévoile à la face du monde son Pôle Express, considéré comme le premier film tourné entièrement à l'aide d'une technologie qui vient tout juste de voir le jour, la Motion Capture. Plus tard, cela se perfectionnera, en devenant la Performance Capture, pour se faire appeler ensuite plus généralement le cinéma virtuel. Et si cette technologie pour certains, simple méthode de travail pour d'autres, était en train, sous nos yeux, de devenir l'un des plus grands bouleversements de l'Histoire du Cinéma ? Et si nous étions tous les témoins actuels d'une révolution qui définira, en fin de compte, le futur du Cinéma ?

Il s'agit de capturer les mouvements à l'aide de capteurs d'un acteur, aussi bien au niveau de sa gestuelle corporelle que de son visage, d'où performance, pour ensuite les incorporer dans un ordinateur afin qu'ils soient transposés dans une silhouette numérique. Les acteurs se retrouvent à jouer, comme au théâtre, dans un milieu vide de décors ou seulement avec des objets grillagés pour permettre à la lumière de passer. Par conséquent la performance de l'acteur est mise au centre du processus de production puisque c'est à partir d'elle que le film se forme. Et c'est ici que la Performance Capture dévoile l'un de ses intérêts. En effet, jusque là l'acteur devait correspondre au personnage : par exemple, un personnage âgé peut difficilement être joué par une personne de 20 ans. Ici, cette théorie de l'incarnation est donc totalement remise en question puisque tout acteur peut jouer n'importe quel rôle. Il est choisi uniquement pour sa sensibilité, son talent. Prenons comme



Andy Serkis - le leader du cinéma virtuel - La planète des singes, l'affrontement / Sony Pictures

exemple Ray Winstone, un homme bedonnant qui devient miraculeusement Beowulf, un héros iconique au charisme guerrier. Certes, on ne peut nier l'apport des techniciens qui doivent compléter numériquement ce que la technologie n'a pu capturer avec précision. Mais de plus en plus, cette intervention prend progressivement moins d'importance, ce n'est donc qu'une question de temps. Cela ouvre alors radicalement de nouvelles perspectives d'interprétations puisque désormais un dragon, un gobelin, un singe, un extra-terrestre ou même une maison (voir Monster House) peuvent être joués par un acteur. Et cela peut devenir un réel argument narratif, à l'instar du Drôle de Noël de Scrooge où Jim Carrey joue bien sûr Scrooge mais également tous les esprits des Noël passés, présents et futurs, car ils sont vus comme le prolongement métaphorique du personnage. C'est souvent à ce moment-là que les détracteurs dégainent l'un de leurs principaux arguments : les personnages sont laids, froids et ont un look de jeux-vidéo. A cela, nous pourrions répondre qu'il ne faut pas oublier que là où le cinéma avec caméra a été inventé il y a plus d'un siècle, le cinéma virtuel, lui, a seulement un peu plus de 10 ans. D'ailleurs, il semblerait que son âge ingrat soit en passe d'être révolu au regard de l'avancée saisissante faite sur le Gollum version Hobbit. Sans doute un signe d'une évolution des mœurs, il se murmure qu'Andy Serkis, le roi de la Performance Capture (il cumule à lui seul Gollum, King Kong, le capitaine Haddock), soit en passe d'être nominé à l'Oscar pour sa performance en Caesar, le singe leader de La planète des singes.

Ecoutez les réalisateurs parler de leur travail, leur vision du projet initial est loin d'être le résultat final. Et pour cause : les phases de pré-production, de tournage et ensuite de post-production multiplient les aléas, les imprévus et le film ne devient "qu'une lente dégradation du projet d'origine au produit fini » pour reprendre François Truffaut. Or le cinéma virtuel est le moyen le plus sûr pour que le film fini soit le plus conforme à l'envie initiale du réalisateur. Imaginez un peu, une fois la performance des acteurs capturée, le réalisateur se retrouve devant les personnages reconstitués et le décor créé numériquement : libre à lui de laisser cours à son inventivité. En effet ses possibilités sont ainsi uniquement limitées par les règles propres à la grammaire cinématographique, et uniquement à cela. La caméra étant virtuelle, il peut donc faire à peu près tout ce qui est possible et imaginable. Le réalisateur est alors libre d'expérimenter autant qu'il le veut, de tenter tel ou tel mouvement, tel ou tel raccord et voir ce qui fonctionne le mieux sur le spectateur, quitte à recommencer. Naturellement, de telles libertés risquent de faire évoluer les possibilités de mise en scène, de repousser les limites pour ame-


La consécration du cinéma virtuel par James Cameron- Avatar - Twentieth Century Fox

ner le Cinéma vers des contrées inédites. A ce titre, le Tintin de Spielberg est un véritable manifeste de ces nouvelles possibilités. Qui a déjà vu auparavant un plan séquence (la course poursuite en side-car) avec un tel foisonnement d'idées de mouvements, de chorégraphie, de spatialisation, de rythme tout en étant constamment lisible et profondément galvanisant ? Qui a déjà vu un seul plan (la scène de Haddock revivant l'histoire de son ancêtre) mélanger le présent, le passé, passant de l'échelle humaine au niveau d'un étincelle en une seconde tout en étant d'une grande fluidité alliée à une énergie folle ? De telles ambitions, le cinéma virtuel en a à profusion, et ce n'est que le commencement. C'est sans doute pourquoi des cinéastes majeurs comme Spielberg, Robert Zemeckis, Sam Raimi, David Fincher, Peter Jackson, George Miller, James Cameron et même Kubrick qui s'y intéressait de près, y voient un intérêt créatif considérable.

Cependant il faut bien avouer que le public ne semble pas très réceptif à ces avancées. Tous les films ayant utilisés intégralement la Performance Capture ont été un flop (Le Pole Express, Beowulf, Le drole de Noël de Scrooge, et Tintin au regard du box-office US). Par contre les films hybrides, c'est-à-dire l'utilisant en partie, ont trouvé leur public, et le plus bel exemple reste Avatar et ses 3 milliards de dollars. Mais cet accueil froid de la part du public et des critiques n'est au final qu'une énième répétition dans l'Histoire du Cinéma des avancées allant à l'encontre des conventions acquises, à l'instar du passage au parlant ou à la couleur. Qu'importe, les trois prochains Avatar prévus à partir de 2016 et les deux suites à Tintin pourraient définitivement bouleverser l'Histoire du cinéma virtuel et, à fortiori, du Cinéma tout entier.

- Nicolas Renaud

'71, CETTE MERVEILLE BRITANNIQUE


Ad Vitam

71, est le premier long métrage du réalisateur Yann Demange. Drame, thriller, film de guerre, ou encore d'action, ce film est saisissant. On y retrouve notamment en acteur principal le talentueux Jack O'Connell (Skins, Les poings contre les murs), quel plaisir !

'71, c'est l'Irlande, c'est Belfast, ce sont les conflits entre protestants et catholiques, le début d'une guerre civile : c'est dangereux, c'est choquant. Gary, jeune recrue anglaise dont on ne sait pas grand chose si ce n'est l'existence d'un petit frère, est envoyé sur le front. Lorsqu'il arrive sur le terrain, une émeute éclate et celui-ci se retrouve seul, face à sa survie.

Plongé dans l'action dès le début du film, le spectateur n'a pas le temps de s'ennuyer devant '71. C'est là un film vraiment rythmé auquel on ne s'attend pas, car la tournure des événements ne se fait pas comme on l'imagine au début. C'est plutôt bluffant et plein de suspense. Le scénario a été vraiment bien pensé : raconter le conflit nord irlandais d'une telle façon est très efficace. On est totalement recentré sur le personnage, et tout ce qu'il vit en si peu de temps illustre parfaitement la confusion et la tension qui pesaient à Belfast à cette époque. C'est très prenant, avec des plans à couper le souffle. Jack O'Connell joue, encore une fois, un personnage assez dur, mais le fait avec brio. La caméra épaule est très efficace et donne l'impression que l'action ne s'arrête jamais. La pression est toujours là. Il est ainsi impossible de distinguer les personnes de confiance du reste de la masse. On est aussi mis face à beaucoup de violence, avec une mise en scène incroyable.
On se rend bien compte de la vie difficile que devaient avoir les gens qui vivaient à Belfast il y a 40 ans. Ce film est sombre ; Gary se retrouve dans une ville en ruines où le feu, les cris et les coups de fusil ne cessent jamais. C'est l'anarchie. Les enfants n'ont pas de règle ; à 10 ans ils sont déjà dans la rue, braillant des insultes à tout va, cassant ce qu'ils peuvent sur leur passage, balançant urine et excréments sur les militaires ; une réalité qui fait mal. Et en parlant de réalité, '71 est gorgé d'un réalisme très intense. Mais ce qui est consternant, c'est que cette guerre complexe qui nous est montrée à l'écran pourrait très bien correspondre à un des conflits encore d'actualité dans ce monde. Le réalisateur en est d'ailleurs conscient, et c'est en partie pour cela qu'il a choisi de faire ce film. Si la scène finale est belle, nous donnant une certaine impression délivrance, on sait que ce n'est que pour le personnage, les conflits ayant duré jusqu'en 98. Cette envie de s'évader, cette envie de partir loin, c'est quelque chose que l'on retrouve souvent ; mais avec un plan aussi beau, c'est rare. Et la musique, ah, la musique... Point important de ce film, elle a été minutieusement choisie et cela se sent. Ce film, de par tous ces atouts, arrive à nous faire trembler. En compétition face à Party Girl, 10 000km, Wounded et The tribe au European Film Awards dans la catégorie Discovery, on lui souhaite de remporter le prix.

Même si vous n'aimez pas les films de guerre, '71 est vraiment spécial, c'est un film à plusieurs codes de genre, qui mérite vraiment d'être vu. Alors, allez-y !

- Noa Coupey

LES HÉRITIERS

"OUBLIER L'HISTOIRE, C'EST SE CONDAMNER À LA REVIVRE"


UGC Distribution

Un film juste sur un projet fou mené par une prof avec sa classe de seconde. L'émotion est à son comble.

Rentrée scolaire. Lycée Léon Blum, Clichy. Anne Gueguen arrive dans sa classe de seconde 2. Classe compliquée, les élèves ont chacun leur personnalité, leur caractère, le bordel est roi. Les scènes s'enchaînent, plantent le décor d'un lycée de banlieue, tels qu'ils sont montrés et remontrés à chaque fois. Le film semble s'enliser dans les clichés. C'est inquiétant.

Puis survient ce projet proposé par Gueguen à sa classe. Un rebondissement qui pourrait sauver la classe, comme le film. La prof ne voit pas en ses élèves des problèmes, mais des êtres humains avec leurs motivations, leurs sentiments, leurs approches des choses. Elle s'imagine pouvoir les lancer dans le grand concours du centre national de la résistance. Le sujet concerne les enfants et adolescents dans les camps nazis.

Dès lors, le film se focalise sur le projet. Comment les élèves l'appréhendent ? Pourquoi le faire quand on se sent « nul »? Gueguen rétorque que c'est à force d'être montrés du doigt qu'on en arrive à penser cela, mais que c'est l'occasion de prouver le contraire. Les élèves, d'abord peu convaincus, se plongent dans le sujet. Ils découvrent l'Histoire, une Histoire qu'ils méconnaissaient. Ils découvrent des destins, des destins de juifs français, allemands, hollandais. Ils découvrent l'horreur, celle qu'on connaît partiellement et celle qui est racontée par ceux qui l'ont vécue. Et puis ils rencontrent un ancien déporté. Envoyé à 15 ans à Auschwitz, Léon leur raconte son histoire, ce qu'il a enduré. Il retrace tout un pan de la Seconde Guerre mondiale, dans une incroyable scène au final bouleversant.

On dira ce qu'on veut de la forme, des plans quelconques de lycée, des quelques scènes cliché d'élèves qui refusent puis qui acceptent, du proviseur qui se persuade que c'est une perte de temps. La forme s'efface totalement pour laisser place au fond, fort de sens et d'émotion. Et le mérite revient aux acteurs, tous incroyablement justes, Ariane Ascaride (la prof) en tête.

Alors non, ce n'est pas un énième film sur la Seconde Guerre mondiale. C'est un film sur la mémoire, sur ce qu'il reste de ce pan dramatique de notre Histoire, sur ce que l'on ne doit pas oublier. C'est un film sur l'héritage qu'en ont les jeunes aujourd'hui et notamment les jeunes de banlieue. C'est un film qui donne la parole à ceux qui ne l'ont pas assez. Et c'est un film sur le vécu, des enfants d'hier et d'aujourd'hui, tiré d'une histoire vraie.

- Philippe Husson

LA FRENCH
LE POLAR FAÇON MARSEILLE


D.R.

Quand un Marseillais raconte une histoire clé de sa ville de son enfance… La French, second film de Cédric Jimenez, est un vrai concentré de film policier, de souvenirs et d'authenticité.

A côté de La Prochaine Fois Je Viserai Le Cœur (sorti le 12/11) ou encore L'Affaire SK1 (sortie le 07/01/15), la French s'inscrit dans une lignée de reconstitution d'affaires criminelles. Ici, c'est l'histoire de La French Connection, plateforme de l'héroïne implantée à Marseille dans les années 70 qui créait la drogue dans ses propres labos clandestins et la revendait aux plus gros dealers New-Yorkais. Cette organisation avait à sa tête Gaëtan Zampa, figure intouchable du milieu. Mais La French c'est surtout l'histoire du Juge Pierre Michel, chargé du grand banditisme, et de son combat. Malgré certains de ses collègues corrompus et contre les recommandations de son entourage, il est parti seul lutter contre cette French Connection.

Il est vrai, des films sur les flics qui luttent contre le gros parrain de la drogue, on en a vu beaucoup. Mais La French ressort par sa création assez « maison » : réalisateur marseillais, acteurs marseillais, tournage à Marseille et aussi, accent de Marseille ! Et pourtant on est loin de tomber dans le téléfilm régional, c'est plutôt un digne cousin des fresques mafieuses d'Hollywood ! Sans lenteurs ni ellipses, La French déroule son intrigue, nous fait du suspense sans jamais tomber dans la lourdeur. A travers le film, on découvre la vie de ces deux hommes que tout opposait et leurs motivations. Pas de bons ni de gentils, Zampa et Michel sont filmés de front, de la même façon, l'un est businessman de la drogue, l'autre se fait une réelle obsession de l'affaire. S'il est vrai que ça manque un peu d'action, c'est dû à la reconstitution véridique de l'histoire. Les deux hommes ne se croisent que rarement, mais c'est leur face à face en forme de joute verbale en haut des collines de la ville que l'on retiendra comme point fort du film.

Visuellement, il n'y a pas de raté, des détails des décors, des costumes, des voitures et de la photographie sous filtre chaud et rétro, on est bien de retour dans les années 70/80 ! Et côté musique, on se situe entre musique type de film policier et chanson française des années 70 (on aime le Bang Bang de Sheila). Un mélange à l'image du film, qui se veut être une vraie affaire tout en aillant ses moments comiques. En parlant de comique, c'est notre acteur français le plus en vogue outre-Atlantique, Jean Dujardin, qui interprète le juge Michel. Et bien sûr, il ne peut pas s'empêcher d'être lui-même… Mais il parait que le juge Michel était lui aussi sarcastique et ironique, du coup, le rôle lui va comme un gant. Face à lui, dans le rôle de Zampa, son compère de toujours Gilles Lellouche, qui est carrément crédible en parrain. On notera aussi quelques têtes connues comme Benoît Magimel ou Éric Collado.

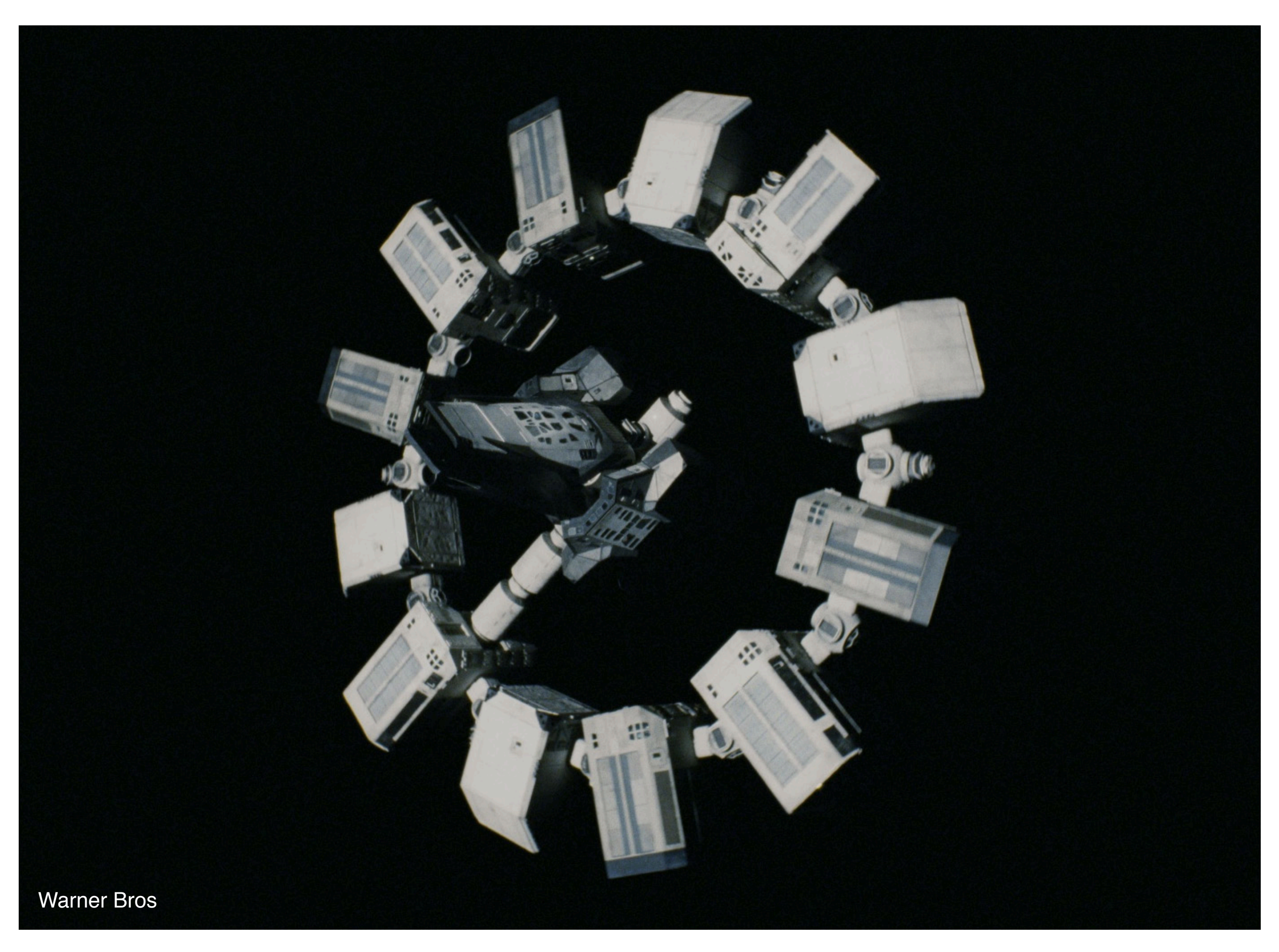
En somme, La French est une nouvelle pierre dans l'édifice des polars français inspirés d'histoires vraies qui trouvera son public (et ramènera celui de Dujardin, what else ?).

- Laurie Montagner

INTERSTELLAR

LA MÉTAPHYSIQUE POUR LES NULS

Grise, tournoyante, menaçante, la poussière est partout. Elle crée des maladies, des tempêtes, des asphyxies. Loin des zombies de Walking Dead et des extra-terrestres tombés du ciel de La guerre des mondes, l'apocalypse sur terre est d'un nouveau genre : vraisemblable. La nature est grande, bien plus puissante que l'Homme, même s'il l'oublie trop souvent. Elle nous ramène à notre condition de mortels en deux coups de vent. La nature survivra, les hommes, pas sûr. Heureusement, Christopher Nolan a fait en sorte que Cooper soit là, accompagné d'un leitmotiv grandiose, signé une nouvelle fois Hans Zimmer, pour sauver le monde.



Warner Bros

L'espèce humaine est en voie d'extinction (comme les ours polaires d'aujourd'hui) ; « Nous avons suffisamment d'ordinateurs et de vaisseaux, ce qui nous manque c'est de la nourriture » dévoile l'instituteur de Murph. C'est pour cela que son père, Cooper, est agriculteur. Rien d'autre ? Pas tout à fait, il est le père veuf de Murph et de Tom et surtout un ancien pilote émérite de la NASA. Entre deux tempêtes de poussière, Murph croit voir un fantôme dans la bibliothèque. Il s'avère assez vite ne pas être seulement une présence mystique et correspondre en fait à des coordonnées géographiques mystérieuses. Murph et son père se rendent sur place et découvrent une base cachée de la NASA. Enlevés et aussitôt libérés, Cooper semble vite être l'Elu, le messie sauveur de la terre, tandis que Murph, elle, semble être une fille brillante et prometteuse. En quelques jours, Cooper prend la décision de partir dans l'espace affronter les trous noirs pour trouver une nouvelle planète à coloniser.

Il laisse alors ses enfants sur Terre, sans l'assurance d'un retour. La souffrance au sol est réelle, l'envie de la fuir l'est aussi. Si quitter la terre semble être la solution, vivre près des étoiles est un dialogue avec la mort. Entre un hommage au cinéma de science-fiction et une expérience de ce qui nous dépasse, Interstellar est un film impressionnant.

Le vide interstellaire, c'est une détresse que connaissent les marins. « La plupart des grands navigateurs ne savent pas nager, mais pas du tout – nous sommes un peu des grands navigateurs », lance Cooper à un de ses coéquipiers. Le vide c'est le silence. Pur, il accompagne les plans grandioses de l'extérieur du vaisseau, illustrant sa structure rotative et épurée. A l'inverse, les prises de son à l'intérieur du vaisseau mettent en relief des sons parasites, rappelant que l'équipage vit sur une machine. A travers une confrontation des sons mêlée à celle des espaces, Nolan crée une impression de vertige. Rassurons les estomacs, ce vertige ne donne pas la nausée. La gravité recréée par une centrifugeuse, façon 2001 l'Odyssée de l'Espace de Stanley Kubrick, fait en sorte que les corps ne se baladent pas partout. Pas de Dupont et Dupond qui se tiennent à eux-mêmes comme dans Tintin - On a marché sur la Lune, mais plutôt des personnages ayant les pieds sur terre - sans être dessus.

Vulgarisant suffisamment la théorie de la relativité pour la rendre accessible à tout cerveau bien réveillé, Nolan confronte ses personnages et les spectateurs aux limites de l'homme. « 1h ici, c'est 7 ans sur terre » préviennent les robots avant les expéditions sur les planètes. Mais après avoir discuté du taux d'humour autorisé dans un vaisseau avec des robots ressemblant à des monolithes kubrickiens, on peut certainement considérer que tout est concevable. Et Nolan nous le rappelle avec finesse et simplicité. De retour sur le vaisseau après un échec de mission pour cause aquatique – nos tsunamis ne sont que peanuts à côté – Cooper découvre la vie de son fils en rétrospective vidéo, sur un petit écran de la base.

Considérant peut-être que nous n'étions pas assez perdus dans des concepts temporels étranges, Nolan décide de mêler espace et temps en leur donnant une dimension physique, palpable. Prenant les trous noirs pour une attraction, Cooper se fait une frayeur de gosse et accède à sa propre vie, mais de l'extérieur – étant donné que c'est inexplicable et mal expliqué, ceci n'est pas un spoil. Des êtres supérieurs y sont forcément mêlés : la figure est semblable à l'intelligence extraterrestre que l'on trouve dans l'excellent Contact de Robert Zemeckis. En tentant d'élargir les possibilités de ces dimensions, il essaye par la même occasion d'élargir notre cerveau. Et de le rétrécir, parfois à grands coups de schémas scénaristiques prédigérés – et on ne peut pas donner d'exemple sans spoil -, de conception ultra-classique d'un amour transcendant forcément les dimensions spatio-temporelles, ou encore avec l'irruption incompréhensible d'un Matt Damon pas sympathique et autres facilités de ce genre.

Traitant de sujets complexes par une vulgarisation scientifique sans tomber dans le « ballet spatial » oubliant les relations humaines, Interstellar est semblable à ces bouquins aux unes soi-disant méprisantes, « pour les nuls » : tout en gardant une certaine finesse et montrant un Matthew McConaughey brillant - comme toujours – pour incarner Cooper, il attrape les regards d'un large public et ne les lâche pas.

- Benoit Michaely et Tom Vander Borght

FURY, UNE BELLE TUERIE !


Sony Pictures

De la boue, des tanks, des nazis et Brad Pitt plus gominé que jamais! Fury, un bon film de guerre très spectaculaire. Avril 1945. Les alliés montent sur Berlin et la fin de la guerre est très proche. Pourtant, encore quelques soldats sont encore malheureusement en mission car il reste des allemands qui ne veulent pas se rendre. Le sergent Wardaddy (Brad Pitt) mène ses hommes à une ultime mission. Le contexte historique est donc très intéressant. Dans les films de guerre, nous sommes bien souvent plongés au cœur des évènements de la Seconde guerre mondiale, mais ici c'est la fin de la guerre ; les Alliés ont gagné et ils le savent, mais pourtant, "il va encore y avoir des morts". C'est une période que nous connaissons souvent assez mal car peu de films la traitent. Ici, c'est un contexte parfaitement maîtrisé : nous sommes frustrés d'être toujours sur le champ de bataille. Et c'est une force pour ce film car cela crée une tension et une ambiance très puissante.

La structure du scénario est "la même" que d'habitude, il est vrai, mais ce n'est pas pour cela que c'est un mauvais film. En effet, les personnages sont très largement déjà vus et on peut difficilement faire plus américain que ça. On retrouve par exemple, l'espèce de chemin initiatique à la guerre que suit un jeune soldat américain qui est à la base "pur" et "naïf" ; la même figure que le jeune Caporal à la machine à écrire (Timothy P. Upham, joué par Jeremy Davies) dans Il faut sauver le soldat Ryan. Pourtant c'est un chouette film. On passe un bon moment face à un spectacle très impressionnant. En quoi est-il réussi alors qu'on pourrait le croire, a priori, très moyen?

Le film s'ouvre sur un travelling qui nous dévoile lentement un champ de bataille boueux dans lequel aucune trace de vie ne semble subsister. Sans les quelques cartons explicatifs du contexte historique, on pourrait penser se trouver sur un champ de bataille de la Première Guerre Mondiale. Un cavalier allemand sort du brouillard dans ce même plan. Il déambule lentement entre les cadavres et les tanks encore fumants quand soudain, Brad Pitt surgit d'un tank et l'égorge. Ce plan est intéressant car il annonce le ton mais surtout l'esthétique du film tout entier : une image très grise, presque poussiéreuse ; tout comme le décor qui est terriblement sale. Aussi le sentiment de claustrophobie, lorsque nous sommes à l'intérieur du tank où seulement quelques centimètres d'acier nous protègent de la mort, est extrêmement bien réussi.

Le son est également incroyable dans Fury. Encore une fois, on se rappelle tous du son époustouflant de réalisme dans Il faut sauver le soldat Ryan. Le traitement du son des balles était incroyable. Ici, en plus du sifflement des balles très proches de nos oreilles, le son des obus des tanks ajoute quelque chose au film. C'est un son très fort qui traduit vraiment bien la puissance du tir et le souffle que cela provoque à l'intérieur du tank. C'est comme si nous y étions. Aussi, au niveau de l'image, les balles sont traités de façon presque inédite : on se croirait presque dans un Star Wars car les balles traversent l'écran en de grandes trainées jaunes, ce qui les rend bien plus présentes. Le spectateur est littéralement canardé et c'est terriblement plaisant !

En un mot, Fury est un massacre de nazis à base d'héroïsme américain habituel, un scénario largement déjà vu et saturé en clichés, mais à l'ambiance et au contexte historique incroyable.

- Tom Vander Borght

QU'ALLAH BÉNISSE LA FRANCE – ABD AL MALIK
LES MOTS EN UPPERCUT


Ad Vitam

La lumière du soleil n'entre pas, les néons la remplacent. Électrisant les peaux et l'ambiance de ce couloir oppressant, cette lumière est accompagnée d'un bruit sourd, d'une rumeur qui ne vient pas de loin. L'impatience du public est palpable. La musique se lance, les poings se serrent. C'est bientôt à eux, il faut s'échauffer les corps et les voix. Les voix ? Oui, dans Qu'Allah bénisse la France, on combat avec les mots, pas avec les poings.

Là où Régis, Samir et Mike vivent, les barreaux sont invisibles mais la prison bien réelle. Une prison sociale dans la banlieue de Strasbourg, où pauvreté et galère se transmettent presque de façon héréditaire. Un truc les démange, un rêve leur tient la tête hors de l'eau : créer un groupe de rap. Ces fous du micro veulent briser ces barreaux à grands coups de tibias. Deal de shit et vols de sacs à main semblent la seule solution d'avoir un peu d'argent pour tenter de provoquer la chance. Ça devient inévitable, au risque de faire connaissance avec la vraie taule, l'officielle. Qu'Allah bénisse la France c'est un regard posé d'Abd Al Malik – une des plus grandes plumes du rap français - sur sa vie où, entre coups de chance et coups de poing, la relation avec l'autre semble être un frein à l'ambition.

Filmer sa propre vie peut avoir l'effet d'un miroir-portrait où seul le visage serait visible. Mais Malik – à ne pas confondre avec Terrence Malick - ne tombe pas dans ce travers, brise le cadre pour en faire une galerie des glaces, épousant plus largement sa vie. Son reflet n'est pas exact non plus, il prête sa place et sa vie au brillantissime Marc Zinga. A la façon du film La Haine de Mathieu Kassovitz dont Malik s'inspire clairement, les reflets de sa vie sont en noir et blanc, les relations entre les personnages, violentes. L'autre devient un obstacle de plus à éviter, une difficulté à combattre. Dès l'ouverture du film, ils s'engueulent entre frangins. Dans les bars, ils s'amochent entre potes. Entre eux et tout le temps, ils élèvent la voix. Pour réussir, avancer seul semble être la solution. Et Régis fait des atterrissages violents dans la solitude. A l'image, ces moments intenses sont toujours esthétiquement différents – les contrastes entre noir et blanc sont plus appuyés, la lumière plus intense - comme pour combler un handicap de jeux d'acteurs. La cohérence de l'ensemble en prend un coup. Mais l'image n'illustre pas seulement l'intense ou la violence. Visuellement, la douceur a aussi sa place. Et l'autre peut être aussi une raison de vivre. Comme le rap, il peut être un tremplin. Ne supportant pas d'être au pied du mur face à cette violence, il retrouve le sens du partage avec l'islam et l'amour. Peinte loin des stéréotypes, la religion apparaît comme un moyen de discuter paisiblement et de retrouver une identité. Il laisse Régis derrière lui et renaît sous le nom d'Abd Al Malik. Cette renaissance, il la connait aussi dans le regard de Nawel. Plein de pudeur et de délicatesse dans sa mise en scène, l'amour est aussi une échappatoire. Dans ces moments-là, l'image nous caresse les yeux.

Au-delà des cris, au-delà des hématomes, Abd Al Malik ne filme pas un combat relationnel mais une lutte contre une condition sociale qui tentait de le mettre KO. A la manière d'un film de boxe, on voit le personnage se relever et partager un frisson avec son public comme Eminem dans 8 Mile. Et avec lui, on partage l'extase et on lève le poing très haut.

- Benoit Michaely

RESPIRE - UN FILM OPPRESSANT


Gaumont

Nouveau film de Mélanie Laurent, après Les adoptés en 2010, l'actrice passe une fois encore derrière la caméra. L'actrice-réalisatrice est plutôt bien reçue par la critique en général, et Respire ne fera pas exception.

Une fois de plus, la réalisatrice se porte volontaire pour être le reflet de problème sociaux. Respire retrace l'histoire de Charlie, jeune fille de 17 ans, bon élève à la famille compliquée. Au lycée, c'est l'âge des soirées, des premières fois. « On n'est pas sérieux quand on a 17 ans », écrivait Rimbaud. Pourtant, Mélanie Laurent nous démontre l'inverse. Tout peut être très sérieux à 17 ans. Quand Charlie rencontre Sarah, belle, sûre d'elle et culottée, les choses changent. Les deux adolescentes ne vont pas tarder à devenir très proches. Petit à petit c'est une véritable fusion qui les entraînent. Des vacances aux confidences, tout se fait en duo. Charlie casse son carcan pour un grand changement d'air. Mais quand cette amitié tourne aux harcèlements, la relation, elle, devient étouffante.

Des actrices à couper le souffle

Joséphine Japy incarne le rôle de Charlie dans ce film. Son talent à déjà pu être testé sur grand écran avec notamment Le Moine ou encore Neuilly sa mère. Sans recourir à un jeu hystérique, Joséphine Japy frôle la folie avec brio. Une évolution grandement jouée par la jeune actrice. Avec elle à l'affiche, l'effrontée Lou de Laâge alias Sarah. Cette dernière, malgré son élégance et son visage fin, a le pouvoir de glacer le sang.

Ce film dérange, il montre une relation vicieuse. On perçoit le besoin et la joie de Charlie quand elle peut enfin se permettre de s'ouvrir, de crier, de rire, de voir de nouvelles choses avec Sarah. Ces deux filles n'ont pas de qualités ou de vices plus excentriques que ceux que l'on peut croiser tous les jours. Et les clichés sur la féminité ont été évincés : ni trop fragile, ni trop manipulateur, le duo toxique est très bien interprété. Toujours sur le fil, on perçoit aussi tout le moment du déclin jusqu'au harcèlements scolaire.

Une dénonciation ?

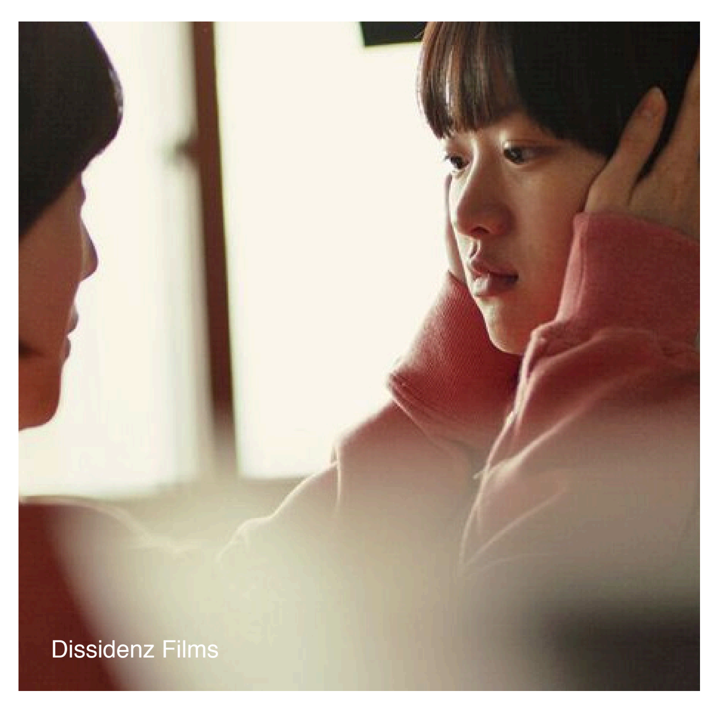
Mélanie Laurent a le mérite de faire un film extrêmement juste, et c'est en cela qu'il est dérangeant. En effet, une nouvelle élève arrive dans sa classe de Terminale et une amitié infernale et délirante se crée. C'est un événement ordinaire, avec des filles ordinaires, pas plus méchantes que d'autres. Une amitié qui va pourtant mal finir. Des millions d'élèves vivent ça et souffrent silencieusement, ce film d'une fausse banalité vient rompre cela. C'est un récit d'apprentissage qu'offre la réalisatrice sans une bonne dose de violence. La grande absence de ce film reste l'équipe pédagogique. Alors qu'un bon nombre de scènes sont tournés dans l'établissement scolaire, à aucun moment les professeurs n'interviennent. Dénonciation, l'air de rien. Le harcèlement tient à cœur à Mélanie Laurent qui a avoué rêver depuis ses 17 ans de réaliser un tel film. Avec ses différentes expériences elle a dont pu constituer des personnages avec justesse ; jusqu'à vouloir que les spectateurs, eux aussi, trouvent ça (légitimement) grave et intolérable.

Un équilibre qui ne séduit pas

Un film vraisemblablement bien tourné, sûrement bien joué, qui tente de trouver un équilibre entre psychologie, apprentissage et terreur, qui malheureusement ne conquit pas tout à fait. Un peu long, les « pauses » de rire ou d'ambiances festives qui permettent une respiration, ne permettent pas pour autant d'accrocher le spectateur au fond de son siège. Sortir des salles obscures avec une impression de fiction éducative, un peu nauséeuse ne donnerait pas envie d'y retourner. Film à voir, film « social », mais film à ne voir sans doute qu'une fois.

- *Anne-Flore Roulette*

A CAPPELLA : LE PASSÉ EN IMPLOSION


Dissidenz Films

Un premier long métrage sud-coréen a fait récemment sensation ces derniers mois, cumulant des prix dans des festivals internationaux (Deauville, Rotterdam, Marrakech – où le cinéaste a reçu le prix des mains du président Martin Scorsese) : A Cappella (Han Gong-ju) de Lee Su-jin.

On suit le parcours initiatique de la protagoniste éponyme (si on prend le titre original coréen, signifiant « princesse ») qui, en plein milieu de l'année, change de lycée et de foyer après un mystérieux traumatisme. Que s'est-il vraiment passé pour qu'elle devienne mutique au monde extérieur ? Qu'est ce qui aurait pu la rendre aussi hermétique et emplie d'un sentiment de honte permanent ? Est-elle coupable de son propre malheur ? Au fil du récit, tel un puzzle, la vérité du passé nous est dévoilée dans toute son horreur. S'inspirant de faits divers sordides impliquant des viols collectifs dans les lycées, ce film traite un problème récurant de la société sud-coréenne où le système scolaire, qui fait peser sur les écoliers une pression démesurée, est pourri à plusieurs strates. A cela s'ajoute le lynchage des victimes, rendues autant parias que les coupables, le tout, à travers une société patriarcale brillamment mise en scène. Ce film navigue entre la subtilité à travers le sens du détail, notamment le soin attribué au montage et aux ellipses, et une certaine grossièreté dans une seconde partie beaucoup plus démonstrative, où certains flash-backs auraient pu aisément être occultés sans nuire à la bonne compréhension de l'intrigue. Ce film pose des questions cinématographiques très intéressantes : qu'est ce qui est montrable au cinéma ? Où est la limite du plan ? Là où la majorité des films optent pour la suggestion, ici, l'acte nous est montré d'une manière frontale, sans équivoque, nulle place à la fantasmagorie du viol. Si la suggestion fait partie intégrante du pouvoir de cinéma, le montrer résume d'un acte politique : c'est rendre visible l'atrocité dans sa forme la plus brute. Soudain, on pense au geste cinématographique radical et nécessaire d'Alain Resnais : Nuit et brouillard. Plusieurs thèmes piliers parcourent A Cappella, l'un d'entre eux est l'abandon. En effet, l'héroïne est abandonnée par tous et laissée pour compte : cela va des institutions publiques (la police misogyne, son école d'origine et son école d'accueil) qui la sacrifient pour la bienséance de la société bourgeoise ; à sa sphère privée (les parents démissionnaires, entre une mère absente et un père alcoolique), jusqu'à même sa nouvelle amie. De même, le motif du harcèlement circule sous des différentes formes à travers les péripéties de la protagoniste principale mais aussi de deux personnages secondaires. En dépit de ces thèmes sérieux et graves, le film ne tombe pourtant jamais dans un misérabilisme ou un fatalisme facile. Au contraire, il interroge et sonde le spectateur sur comment apprendre à (re)vivre sans pour autant occulter sa mémoire salie. Pour Han Gong-ju, une renaissance est possible grâce à la natation qui a un rôle purificateur : « je veux apprendre à nager pour survivre si je change d'avis ». De même, une libération est rendue possible grâce à la musique, ici cathartique. Elle préfère les sonorités qui font appel aux sens aux définitions unilatérales et cérébrales des mots : là où les verbes manquent, il y a la musique. Cette dernière est également un ressort scénaristique, elle permet de faire rencontrer des nouvelles amies à Han Gong-ju. Comme renouer avec autrui, redonner confiance et se réapproprier une définition de l'amitié quand on est devenu un loup solitaire ? Servi par une rigueur formelle et des qualités de mise en scène indéniables pourtant non sans quelques maladresses scénaristiques, ce premier long métrage de Lee Su-jin résonne comme un coup de maître. Bien qu'A Cappella soit une dénonciation de la misogynie ambiante de la société et de la violence banalisée, le cinéaste nous garde une note d'espoir, un champ d'action où résonne musique et amitié. Malgré une douleur indicible, quand le vent se lève, il faut tenter de vivre.

- *Lisha Pu*

Littérature



LORENZACCIO, LA BANDE DESSINÉE



En ce début de mois de décembre, vous reprendrez bien un peu de mélancolie, pour accompagner votre tasse de chocolat chaud devant la cheminée ? C'est du Musset, que nous vous proposons. Enfin... pas tout à fait, puisqu'ici il s'agit d'une adaptation de sa très célèbre pièce Lorenzaccio. « Adaptation » ? Pas si sûr. Voyons ce que nous réserve cette bande dessinée.



D.R.

Elle se présente d'abord sous la forme d'un grand album, un one-shot (donc en un tome), à l'aspect sombre. Sur sa couverture gris foncé, un homme nu à l'aspect cadavérique brandit un poignard. On ne voit pas son visage, dissimulé derrière ses cheveux tombants d'un noir flou. Il est bien indiqué « d'après l'oeuvre d'Alfred de Musset », ce n'est donc pas une simple adaptation.

En effet, le point de départ est la pièce de Musset, mais Régis Penet, qui s'est occupé de tout le projet de A à Z, se focalise sur certains de ses aspects et prend des libertés avec le déroulement de l'histoire, la peinture des personnages, les textes... tout, ou presque ! En réalité, il nous livre sa propre interprétation, très sombre, de ce qu'il a lu, qui mêle textes extérieurs à la trame originelle de Lorenzaccio. Rappelons-la un peu :

Dans la Florence des Médicis, au XVIème siècle, Lorenzo, auquel on donne le surnom humiliant de « Lorenzaccio », médite l'assassinat de son cousin, le Duc Alexandre de Médicis, qui entretient un climat de débauche et de corruption au sein de cette ville qu'il gouverne. Ce personnage énigmatique, à plusieurs facettes, est ambigu de par son comportement, puisque de courtisan et proxénète attitré de son cousin, il peut passer subitement à la mélancolie la plus profonde et au désir brûlant de passer à l'action. Durant toute la pièce, l'intrigue se base sur les hésitations de Lorenzaccio et sur sa vraie nature. Va-t-il mettre ses plans à exécution ? Libérera-t-il Florence, rongée jusqu'à l'os par le vice ?

C'est autour de ce personnage fascinant que tourne l'intrigue de la bande dessinée. Son résumé n'annonce pas le déroulement de la tragédie, mais esquisse un bref portrait de celui-ci, intriguant, et dans lequel se croisent les termes « ange déchu », « carnaval de dupes », « souillure » et « corruption ». Ces quelques phrases annoncent la couleur de cette BD : ce sera le noir.

Elle est constituée d'une petite centaine de pages

épaisses, au découpage hétérogène ; l'auteur ne se contente pas des enchaînements traditionnels de cases, joue sur l'emplacement des bulles, qui sont parfois totalement indépendantes de l'organisation des dessins, superpose les plans, et est changeant dans l'utilisation des couleurs. Ainsi, dans l'agitation de la foule, les couleurs vives se côtoient joyeusement. Mais lorsque Lorenzo se retrouve seul, et que l'on se focalise sur un arrêt du temps ou un aspect sombre du personnage ou de la ville, ce sont des tonalités grises, rougeâtres, auxquelles on a recours. À certains moments, une ou deux couleurs seulement apparaissent sur une double-page. Cet album est l'exemple même de l'étroite relation qui peut se former entre le scénario et le dessin, par l'interaction du style graphique et d'une charge émotionnelle, rendue par les couleurs, le découpage... Quelques fonds de pages se retrouvent ainsi entièrement noirs.

En bref, même s'il y a une certaine cohérence dans la peinture de cet univers qui sombre de plus en plus, un changement d'épisode occasionne souvent un changement dans le style du dessin. Le fil conducteur est incarné par Lorenzaccio, très pâle, squelettique, androgyne, aux cheveux noirs et longs, et d'apparence négligée. Toujours habillé de noir ou de rouge, aux lèvres noires elles aussi, les yeux clairs ourlés d'un trait sombre, c'est une sorte de clown triste ou de Pierrot corrompu qui évolue dans cet espace gangrené de toutes parts. C'est un cynique, et son image nous le montre bien. À ses actes incompréhensibles correspondent des changements dans son visage, qui se modifie au gré du dessin ; Régis Penet se laisse la liberté de changer légèrement son trait à chaque portrait, selon l'angle choisi et les émotions. Le résultat est déroutant, avec des expressions parfois très différentes qui font quelquefois douter du genre du personnage, mais il lui donne finalement une nouvelle dimension et le rend plus complexe.

Et puis plus qu'une adaptation, cette bande dessinée est une véritable réappropriation de l'oeuvre de Musset, puisque l'auteur utilise des fragments du très long poème La Nuit de Décembre, pour diriger l'élaboration de l'image du personnage principal vers cette voie mélancolique, empreinte de solitude. Dans ce monde de masques, Lorenzaccio en porte un mais se bat contre lui-même pour ne pas céder à la facilité et accomplir le meurtre tant désiré. L'histoire débute donc avec les premières strophes de la Nuit de Décembre, dans cette ambiance de carnaval, en théorie festive, mais où règne le malaise ; on sent déjà l'hypocrisie des habitants. Au moment de lancer les festivités, le despote lance à la foule : « Amusez-vous, c'est un ordre ! ». D'ailleurs, on découvrira plus loin d'autres images de la ville, beaucoup plus crues : une certaine violence se dégage dans certaines scènes, où sont disséminés des rats, des crânes, des statues qui semblent couler dans un fleuve de sang, soit autant d'incarnations de la mort et du dépérissement. Si ce carnaval en costumes du XVIè siècle semble situer l'intrigue dans la Florence de l'époque, on retourne ensuite à la sobriété du décor du siècle de Musset, excepté pour la garde-robe hors du temps de Lorenzaccio. Toutes ces petites modifications approfondissent certains aspects que l'auteur a choisis, préférant dépeindre la peste qui ronge la ville et renforcer l'aspect insaisissable de son personnage.

La première image que l'on en a est d'ailleurs celle donnée par un portrait franc dès la première page, puis par une scène où, portant un masque devant un miroir, il se contemple. L'histoire débute lors d'un jeu pervers qu'il mène avec la fiancée de son cousin. Ainsi se succèdent différentes scènes, séparées par des portraits de Lorenzaccio avec, comme une voix-off , le poème déclamé par strophes. Montré dans une relation ambiguë avec le duc qui l'appelle « mon mignon », il semble être son compagnon « vil, débauché et provocateur ».

Peu à peu, les différentes facettes de ce personnage étrange nous sont présentées, et l'on doute en permanence de sa sincérité. Il semble être un pantin pour le duc, impuissant aux yeux des républicains, les opposants à ce régime autoritaire qui sont représentés par la famille Strozzi. Il fait figure d'agent double des deux côtés, mais seul lui sait ce qu'il va faire. Désabusé, cynique, Lorenzaccio semble avoir perdu tout rêve, tout espoir de sauver la ville, puisqu'elle ne veut pas l'être. Seul contre le monde puisqu'il a tout fait pour effacer toute confiance en lui, il se dit lucide sur le cœur des hommes, et par là nous rappelle la personnalité de Musset, qui ressort au travers du portrait que construit Régis Penet de Lorenzaccio. Lorenzaccio, qui explique ses choix en une phrase : « J'étais bon... pour mon malheur j'ai voulu être grand ».

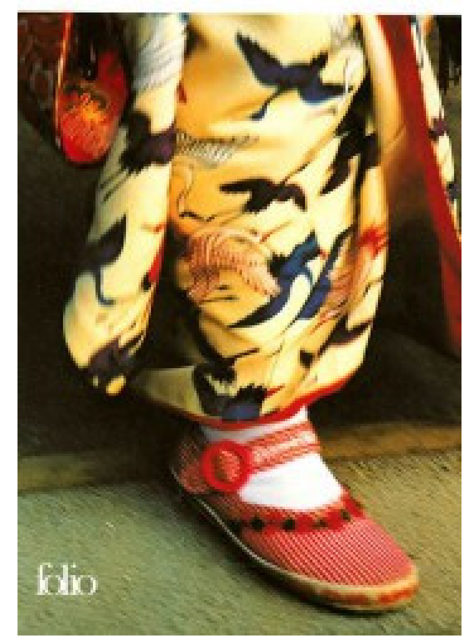
Pour cet album, Régis Penet a remporté l'éléphant d'or du meilleur dessin, ce que l'on peut aisément comprendre, tant celui-ci renforce le caractère ambigu et malsain du personnage, qui se présente dans toute sa complexité au fil des pages.

- Emma Henning

CE QU'ON A AIMÉ LIRE EN 2014

Les rédacteurs dressent le bilan de leurs lectures de l'année qui s'achève.

La joueuse de go, le nouveau Roméo et Juliette, entre poésie et Histoire.



Il n'y a pas de doute, La joueuse de go est un petit bijou d'encre et de papier. L'écrivaine franco-chinoise Shan Sa y décrit une histoire d'amour singulière entre un soldat japonais en mission d'infiltration et une jeune chinoise passionnée par le jeu de go. L'action se passe dans un contexte historique que l'on connaît finalement assez mal en Occident : la guerre sino-japonaise des années 1930. Une belle plume, de jolis mots et surtout une histoire des plus émouvantes. Que ce soit pour la romance, la beauté du langage ou pour la culture historique, n'hésitez pas à vous plonger dans cet ouvrage. À lire et à relire !

Nos étoiles contraires : une promesse non tenue

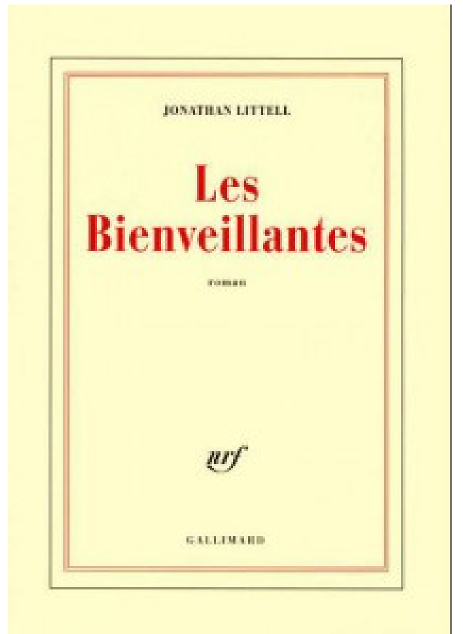
L'année 2014 a mis au goût du jour Nos étoiles contraires, de John Green. Comme beaucoup, j'ai découvert ce roman en raison de son adaptation au cinéma. Ce roman parle d'un amour destiné à disparaître, de la passion de la jeunesse, de la fascination que peut exercer la littérature, de la tristesse du cancer. C'est un plaidoyer contre le déterminisme : Hazel et Augustus sont tous deux malades, l'un des deux est condamné, mais rien ne se passe comme prévu. Cet ouvrage casse les préjugés sur les groupes de parole qui ne sont en vérité qu'un apport pathétique aux vies des malades. Tout cela est bien, sans aucun doute. L'idée est bonne, la réalisation l'est moins. L'écriture est lourde, maladroite. L'histoire est convenue et tourne hélas au cliché avec le thème vu et revu des amoureux maudits. Quant à la fin, elle est trop mélodramatique à mon goût.

"Rien n'est plus nécessaire que le théâtre" (Louis Jouvet)



« À l'Histoire, Caligula, à l'Histoire ! ». Le cri, lancé dans un rire sanglant, reste en ma mémoire. Caligula, publié en 1944 par Albert Camus, est une pièce de théâtre. Le monde s'accorde à dire que la représentation prime sur l'écrit mais ici la verve camusienne m'a emporté dans toute sa puissance. J'ai ressenti cette impériale soif d'impossible, j'ai tremblé d'effroi devant cette folie aussi tragique que saisissante ; je fus pris de colère et de compassion pour cet homme portant déjà la gloire avec les lauriers, mais qui pourtant aspirait aussi au Ciel. Les mots seuls suffirent à révéler la pièce à mon imaginaire et les quatre actes se succédèrent devant mes yeux ébahis. Sublime !

Les Bienveillantes de Littell : Quand le héros est un Bourreau



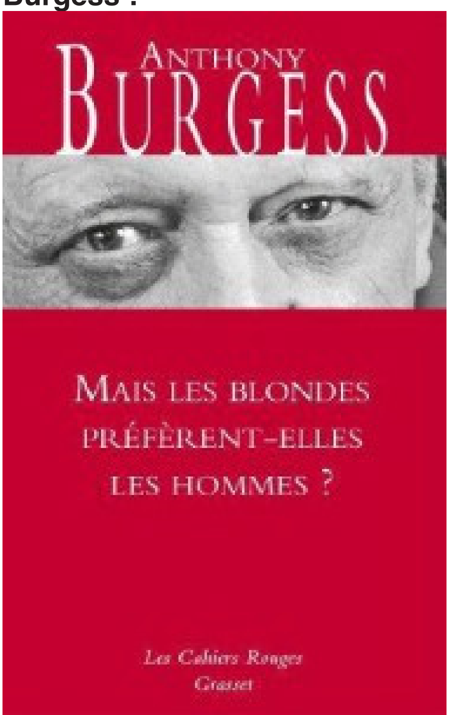
Il y a des livres profondément beaux, des chefs-d'œuvre dont la force de l'écriture est au-delà de toute discussion. Quand vous refermez ce genre de livre, il n'a rien à ajouter. Les Bienveillantes n'est pas un de ces livres. Nous somme en 1942, l'Europe est en guerre, nous sommes du côté nazi. Littell suit le parcours d'un personnage fictif, un officier SS qui aurait pu exister. En fait, Maximilen Aue a

existé à travers les actes de tous les officiers SS qui ont participé aux événements historiques repris dans Les Bienveillantes. On connaît l'histoire, on a appris les massacres mais au travers du "Je" qui y prend part, on les découvre sous un autre jour, pas meilleur ni pire, seulement différent. On aurait pu simplement haïr ce Max Aue, mais Littell dépeint un personnage profondément ambigu dont les actions nous écœurent mais qu'on ne peut s'empêcher d'entendre. Il s'agit d'un de ces livres qui gênent ; le récit à la première personne nous rapproche des événements mais du côté des bourreaux et non de celui des victimes. Pourtant, on se sent comme forcé de poursuivre. Je pense qu'au fond, on espère trouver une explication, simplement comprendre, mais ce récit n'explique pas ; on ne peut justifier l'injustifiable. Cependant, c'est un livre que j'ai aimé lire car il est puissant : il n'est pas passif entre vos mains, il vous assaille et, une fois la dernière page tournée, il y a à la fois tout et rien à ajouter. Prix de l'Académie Française et Prix Goncourt en 2006, le livre fut plutôt bien accueilli par la critique. Non seulement il évoque une période traumatisante encore vivante dans l'esprit d'une partie de la population mais au-delà de ça les interrogations qu'il soulève sont plus profondes encore et universelles. Il s'agit de montrer l'Homme, et lorsque tant de romans en racontent le meilleur, celui-ci ose en dépeindre le pire.

Le must de la littérature visuelle

Le plus beau et bon livre que j'ai feuilleté cette année s'intitule Là où vont nos pères. Il s'agit en réalité d'une bande dessinée dépourvue de dialogues, qui concentre ses efforts sur l'esthétisme et la mise en scène des personnages. Narrant l'histoire d'un père de famille qui émigre seul dans un pays dont il ne connaît rien, ce travail nous plonge tout en douceur et avec subtilité, dans le voyage de découverte qu'il entame. Oscillant entre des couleurs ocre et des nuances de gris/noir, les dessins, répartis le plus souvent comme des clichés d'un album photo, laissent entrevoir un monde poétique mêlant à la fois le réel et l'imaginaire avec goût. Le trait de l'auteur, Shaun Tan, est extrêmement sûr et délicat, ce qui lui a valu le prix du meilleur album au Festival de BD d'Angoulême en 2008, année de parution de cette œuvre inspirée d'anciennes photos. Si vous avez l'occasion de le feuilleter, ne passez pas à côté ; c'est un petit bijou !

Vive la critique avec Anthony Burgess !



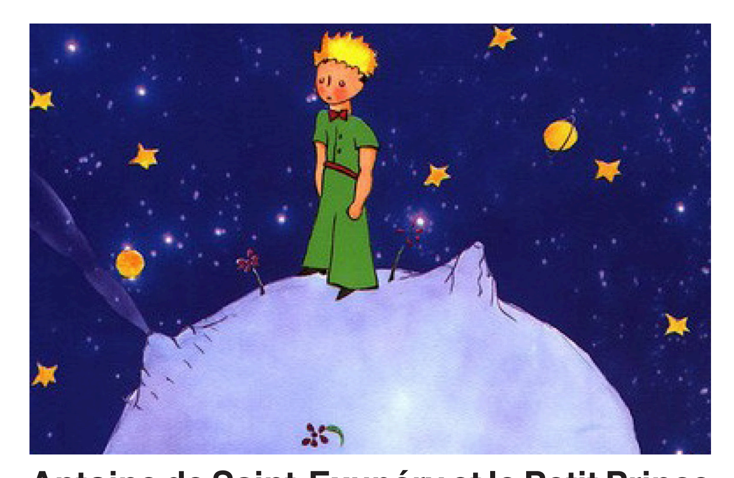
Ah ! Qu'il est difficile de ne pas être attiré au fil d'une promenade intérieure dans les travées d'une librairie par les « cahiers rouges » des éditions Grasset, ces livres-objets d'un rouge vif éclatant ! Sur la tranche, comme sur la couverture, le regard de l'auteur vous fixe toujours et sa pensée vous semble plus abordable, humanisée derrière l'intensité, la gravité ou la malice des yeux posés sur ce fond rouge qui brille sous l'éclairage de la librairie. Parmi les nouveaux arrivages cette année, les « cahiers » se sont agrandis avec le recueil d'écrits « Mais les blondes préfèrent-elles les hommes ? » du génial écrivain britannique Anthony Burgess, à qui Maze rendait hommage l'an passé.

Si on le connaît surtout en France pour L'Orange mécanique, adapté au cinéma par Stanley Kubrick, il est également célèbre outre-Manche pour ses critiques de talent. Dans « Mais les blondes préfèrent-elles les hommes ? », presque tout un siècle de littérature passe à travers la plume de Burgess. Joyce (le plus grand auteur du vingtième selon le critique) côtoie Steinbeck ou Orwell. Entre deux critiques, Burgess, qui a littéralement écumé le siècle passé, n'hésite pas à aborder des souvenirs de voyages ou de rencontres personnelles (notamment deux incroyables échanges avec Yves Saint-Laurent ou Graham Greene). On notera également une fine étude du tempérament français à travers les personnages d'Astérix, une leçon sur la manière de créer de toutes pièces une langue ou encore une réflexion sur le charme des actrices de cinéma, qui donne un titre au recueil. L'humour et le flegme britannique de Burgess, Anglais installé sur la Côte d'Azur, rendent la lecture encore plus plaisante.

- Basile, Marie, Marine, Anaïs, Loïc

LE CLASSIQUE
LE PETIT PRINCE DE SAINT-EXUPÉRY

Nous avons tous un jour été enfant. Puis nous avons grandi et laissé de côté les livres pour enfants pour des lectures plus sérieuses. Cependant, à l'approche des fêtes et de la magie de Noël, je saisis l'occasion de vous présenter ce mois-ci un livre pour ces enfants que nous avons été et que nous sommes toujours un petit peu.



Antoine de Saint-Exupéry et le Petit Prince

Antoine de Saint-Exypéry est né à Lyon en 1900. Il découvre très jeune sa vocation de pilote et parcourt le monde à travers ses vols, mais aussi ses accidents. Pilote de reconnaissance pendant la Seconde Guerre mondiale, il disparaît au cours d'une mission en 1944.

Le Petit Prince est publié en 1943, il s'agit certainement du grand succès de Saint-Exupéry. Il prend la forme d'un récit autobiographique, où l'aviateur en panne dans le désert rencontre un enfant imaginaire venu de l'astéroïde B 612, qui ressemble pourtant à un vrai petit garçon.

Cependant, pour rendre un véritable hommage à Saint-Exupéry et au Petit Prince, il faudrait certainement les présenter autrement. Retenez alors qu'Antoine de Saint-Exupéry aimait les avions, le dessin, qu'il était dévoué envers ses amis et qu'il aimait inventer des histoires et de petits objets pour émerveiller les enfants. Un jour dans le désert, il a rencontré un petit garçon aux cheveux couleur de blé et ce livre raconte l'histoire de cette rencontre.

« S'il vous plaît... dessine-moi un mouton ! »

C'est avec ces mots que le Petit Prince surgit dans la vie de Saint-Exupéry. Par la suite, ce petit garçon bien étrange n'aura de cesse de poser des questions dont le sens nous échappe. Ses préoccupations semblent si loin de celles du monde des adultes et en particulier de la réparation de l'avion de Saint-Exupéry... Au fil du livre, on découvre les aventures de ce Petit Prince qui est allé de planète en planète avant d'échouer sur Terre. Sur ces planètes, il rencontra un roi sans sujets, un vaniteux sans admirateurs, un buveur, un homme d'affaires qui possédait cinq cent un million six cent vingt-deux mille sept cent trente et une étoiles, un allumeur de réverbères et un géographe. Cependant, toutes ces grandes personnes sont incompréhensibles pour le Petit Prince. Pour lui, l'important est de s'occuper de sa fleur et de ses volcans, d'avoir un mouton qui mange les baobabs et non les roses et de voir le soleil se coucher. Ce ne sont définitivement pas des problèmes d'adultes ; les adultes n'ont que faire des roses et des baobabs, ils préfèrent s'occuper de « choses sérieuses », et Saint-Exupéry croyait lui aussi savoir ce qu'étaient ces « choses sérieuses » avant que le Petit Prince ne lui démontre le contraire.

« Il y a des millions d'années que les fleurs fabriquent des épines. Il y a des millions d'années que les moutons mangent quand même les fleurs. Et ce n'est pas sérieux de chercher à comprendre pourquoi elles se donnent tant de mal pour se fabriquer des épines qui ne servent jamais à rien ? Ce n'est pas important la guerre des moutons et des fleurs ?»

« On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux. »

Et finalement on réalise, avec l'auteur, que ce n'est pas le Petit Prince qui est étrange, c'est bien nous qui avons grandi et qui, à trop croire que nous savions, avons oublié ce qu'était croire. Ce livre nous rappelle où est l'essentiel. Qui est le plus ridicule ? Les enfants qui « écrasent leur nez contre les vitres » du train et pleurent pour une poupée de chiffons ou bien les hommes qui n'ont plus le temps d'avoir des amis ni même de savoir où ce qu'ils cherchent ?

Finalement, Le Petit Prince n'a rien d'un conte pour enfants, les enfants n'ont pas besoin de ce livre. Ils comprennent déjà car ils regardent avec leur cœur. Il s'agit d'une poésie qui nous est adressée et nous rappelle que le voyage est plus important que la destination.

Un livre pour la route...

- Anaîs Alle

« HONNEUR À NOS MORTS ! »

1918. L'une des plus grandes crises de l'Humanité vient de s'achever. Le brasier de la guerre s'est réduit en cendres, comme ses millions de victimes, ne laissant au monde qu'un souvenir infernal. Le deuil frappe à chaque coin de la planète. « Honneur à nos morts ! » : c'est la formule consacrée dans cette Europe déchue, sur ce continent qui régna sur la terre et la mer pendant des siècles avant de s'anéantir de lui-même. Il faut reconstruire les villes et les campagnes, il faut continuer de vivre malgré la douleur ; c'est alors l'occasion pour les familles de relire les témoignages de ces hommes tués dans l'« orage d'acier » de la Première Guerre mondiale, comme l'écrivit Ernst Jünger en 1920. A l'heure du centenaire de cette tragédie mondiale, nous avons aussi l'occasion - pour ne pas dire la mission - de découvrir ces lettres. L'horreur déchira sans les êtres sans distinction de nationalité ou de condition ; ainsi, bien qu'ici nous lirons principalement des récits français, la mémoire de toutes les victimes de la Grande Guerre, de tous les torturés de cette apocalypse, hante nos esprits.



Le mois d'août 1914, dans son étouffante chaleur d'été, fut le temps des illusions. Maurice Maréchal, qui n'était pas encore le violoncelliste renommé d'après-guerre, est saisi par un intense sentiment patriotique. Comme tous les autres hommes il pense que le conflit ne durera pas, sans doute influencé par les images des lendemains de 1870 glorifiant l'armée française, son héroïsme meurtrier et son statut de fier bouclier de la patrie. Le dimanche 2 août, il écrit : « Premier jour de la mobilisation générale. Hier matin j'ai pris la résolution d'agir en Français ! Je rendais mes cartons à la Musique, quand je me suis retourné machinalement sur la ville, la cathédrale vivait, et elle disait : "Je suis belle de tout mon passé. Je suis la Gloire, je suis la Foi, j'aime la France. Mes enfants qui m'ont donné la Vie, je les aime et je les garde.". Et les tours semblaient s'élever vers le ciel, soutenues seulement par un invisible aimant. ». L'euphorie est grande. La France semble galvanisée par une guerre attendue depuis des décennies ; en Allemagne, l'aristocratie, où la tradition militaire est prégnante, se réjouit de pouvoir enfin faire preuve de sa puissance. Les foules de civils innocents courent sous les drapeaux, bien souvent avec le sourire, toujours sur ordre de mobilisation, parfois par envie de découvrir ces champs de gloire que sont les charniers.

Septembre, où les hommes tombent comme des feuilles mortes, ramène les belligérants à la réalité. La guerre sera longue. Mais surtout elle sera terrible. Richard Hoffmann, jeune artilleur


Offensive française sur le front de Notre-Dame-de-Lorette, à Ablain-Saint-Nazaire, le 15 avril 1915.

dans l'armée allemande, écrit à sa famille le 22 septembre 1914 : « Après avoir traîné quelques semaines à Strasbourg et aux alentours, à faire des exercices de tir, des marches forcées, des revues sans fin, nous avons enfin reçu le 26 ou le 27 août, l'ordre de départ. Pour où ? Personne n'en savait rien. [...] Au petit matin, nous sommes descendus dans une gare proche de la frontière allemande. Le long du chemin : traces de combats, champs piétinés ; dans ce chaos désertique, toutes sortes de matériel de combat, des hommes enterrant les derniers morts, et dans l'air, cette odeur pénétrante du champ de bataille. [...] Ça a jeté un grand froid. [...] Puis nous avons repris notre marche sans fin, interminable, jusqu'à la tombée de la nuit. ». Mais l'horreur ne se révèle pas à tous les mobilisés. Louis Maufrais, étudiant en médecine appelé aux services de santé des armées françaises, reste en caserne durant les premiers mois de la guerre ; il est loin du front, s'ennuie et se raconte : « Je me sentais mauvaise conscience. Je me disais : "La guerre va se terminer au printemps après une offensive". J'imaginais déjà une seconde bataille de la Marne et je me disais : "Je n'aurai pas fait la guerre. Je n'aurai pas suivi le sort de ma génération. Et cela, ce sera une tâche que je ne pourrai pas effacer." ». Poussé par ce sentiment étrange, il demande son départ pour le front. Le 8 janvier 1915, l'ordre de départ est donné : Louis Maufrais quitte Saint-Lô pour Coëtquidan, d'où il rejoindra le dépôt du 94ème régiment d'infanterie. Ce régiment est installé à Bar-le-Duc. Il sera lancé dans l'enfer de la bataille d'Argonne. Les hommes souffriront au front autant que les femmes souffriront à l'arrière. Dans le fracas d'octobre 1914 le soldat Marcel Rivier, à qui il ne reste qu'un mois à vivre, écrit dans son carnet un poème intitulé "Soir tendre" -dont nous retranscrivons ici la première strophe :

« Oh ! Ce soir je suis tout frissonnant de tendresse

Je pense à vous, je me vois seul, je me sens loin,

Loin de tout ce dont mon cœur tendre a besoin

Hésitant entre l'espérance et la tristesse »

1916. C'est l'abomination des tranchées. Les mots manquent pour décrire l'insoutenable. Depuis le tristement célèbre champ de bataille de Verdun, le 18 mars 1916, Antoine Favre-Félix écrit : « Ma chérie, je t'écris pour te dire que je ne reviendrai pas de la guerre. S'il te plaît, ne pleure pas, sois forte. Le dernier assaut m'a coûté mon pied gauche et ma blessure s'est infectée. Les médecins disent qu'il ne me



Mémorial de Notre-Dame-de-Lorette inauguré à l'occasion des 100 ans du conflit.

reste que quelques jours à vivre. Quand cette lettre te parviendra, je serai peut-être déjà mort. Je vais te raconter comment j'ai été blessé. Il y a trois jours, nos généraux nous ont ordonné d'attaquer. Ce fut une boucherie absolument inutile. Au début, nous étions vingt mille. Après avoir passé les barbelés, nous n'étions plus que quinze mille environ. C'est à ce moment-là que je fus touché. ».

1917. Année de honte. La lassitude s'installe. Cette guerre, accueillie avec joie, est l'origine d'un mal qui ronge la chair et le moral. Les généraux font fusiller les soldats qui refusent de monter à l'assaut. Le quotidien est terrible. Les lettres et les carnets ne suffisent plus à apaiser les souffrances ; on fait de l'art avec les débris de la guerre, on lit, on tente de plaisanter. Certains s'entêtent cependant à écrire, quand ils n'étudient pas, tel le licencié en philosophie Paul Heng, qui écrit à son « joli bébé » le 8 mai 1917 : « Souvent j'envoie un homme pour aller chercher tes lettres, mais elles persistent à ne vouloir pas arriver. [...] Si tu voyais tout le zèle que je dépense aux mathématiques. Je vais avoir terminé un petit bouquin d'algèbre. Ensuite j'entame la géométrie. [...] Regarde, la fleur est avancée ; ce sera bientôt le temps des cerises où l'on s'en va deux, cueillir en rêvant des baisers vermeils. ». 1918. Derniers instants du conflit. Louis Maufrais relate : « Enfin, le 9 novembre au matin, à midi, retentit la sonnerie du cessez-le-feu. On nous apprend que le ministre plénipotentiaire doit passer sur la route allant de Guise à La Capelle. [...] Le 10 novembre, on attend encore, en vain. Et le 11, nous apprenons que le ministre est passé dans la nuit, et que l'armistice va être signé. [...] Le mot de la fin est crié par un type, à côté de moi : "Tu parles d'un armistice, y a même pas de pinard !" ».

Donnons la parole, pour finir, à deux officiers français. Saisis de cette mélancolie propre à tous les poilus, ils ont décidé d'écrire. De léguer leur expérience aux générations futures. De prévenir l'Humanité contre sa propre horreur. Le colonel Charles Delvert écrit : « Nous laisserons nos morts comme souvenir dans la tranchée. Ils sont là, raidis dans leur toile de tente ensanglantée. ». Et le célèbre lieutenant Maurice Genevoix d'ajouter, dans son livre La Boue : « Pitié pour nos soldats qui sont morts ! Pitié pour nous vivants qui étions là auprès d'eux, pour nous qui nous battrons demain, nous qui mourrons, nous qui souffrirons dans nos chairs mutilées ! Pitié pour nous, forçats de guerre qui n'avions pas voulu cela, pour nous tous qui étions des hommes et qui désespérons de jamais le redevenir. ». Honneur à eux.

- Loïc Pierrot

LA GENÈSE DU ROMAN POLICIER

« Un crime mystérieux, graduellement éclairci par les raisonnements et les recherches d'un enquêteur » ou « un récit rationnel dont le ressort dramatique est un crime, vrai ou supposé » ; quoi qu'en disent ces définitions, le roman policier reste en perpétuelle mutation. Ce genre qui traverse les époques a néanmoins des origines peu connues.



Depuis la nuit des temps, le crime fascine l'Homme. Ainsi, le célèbre Œdipe roi de Sophocle (Vème siècle avant J.-C.) ouvre la voie et propose la première enquête de l'Histoire à travers le jeune Œdipe, qui tente d'élucider l'assassinat du roi de Thèbes pour découvrir que le meurtrier n'est autre que lui-même. Le policer a aussi un ancêtre chinois, le Juge Ti. Héros du diplomate et écrivain Robert Van Guilk, ses capacités d'analyse n'ont de cesse de passionner l'Europe du XVIIIème siècle. Certains romans de Balzac posent quant à eux les fondations de l'intrigue policière, à l'instar des Chouans ou d'Une ténébreuse affaire où le meurtre, l'espionnage et le mystère occupent une place importante. Mais c'est le conte philosophique de Voltaire, Zadig (1748), qu'on cite plus généralement comme descendant du genre policier. Le lecteur y suit les tribulations du protagoniste éponyme qui devine, à partir de traces de sables, l'apparence du chien disparu de la reine.

Pour comprendre l'apparition du genre, il faut se pencher sur son nom. Policier vient du grec « polis », la ville, cette ville qui naît à la fin du XVIIIème siècle et se développe lors de la révolution industrielle. Là apparaît un nouvel ordre social ; la noblesse décline, la bourgeoisie prend enfin le dessus, la classe ouvrière émerge. Celle-ci, grouillante et sans le sou, effraie les plus riches. Un nouveau mythe est né : le policier. Il est le rempart dressé entre les puissants et les plus démunis, le garant de la propriété si chère à l'homme libéral. Sa croisade contre le crime captive. Le surnom qu'on lui donne durant le Second Empire n'est d'ailleurs pas anodin : il y est « le Chevalier de la rue de Jérusalem ». Eugène-François Vidocq joue un grand rôle dans l'édification de ce mythe. Fils de boulanger du Nord de la France, il devient très tôt un petit escroc, fait de la prison, s'en évade à plusieurs reprises et finit par proposer ses services à la police de Paris, en qualité d'indicateur. Quelques années plus tard, il est nommé le chef de la Sûreté. Son destin extraordinaire et la figure de rédemption qu'il incarne inspire de nombreux écrivains. Parmi eux, Edgar Allan Poe.

L'américain choisit l'année 1841 pour révolutionner la littérature. Il fait paraître dans le Graham's magazine une nouvelle intitulée Double assassinat dans la rue Morgue. L'intrigue se déroule dans le Paris mouvementé de la Monarchie de Juillet. Auguste Dupin, détective amateur et dandy désargenté, y résout l'épineuse énigme du meurtre des femmes Espanaye à l'aide des réflexions les plus poussées. Le succès retentissant que connaît la nouvelle n'a rien d'étonnant. Dupin, en plus d'être séduisant, est un pur produit de son époque. Son raisonnement mathématique entre en résonance parfaite avec l'état d'esprit du XIXème, pétri de positivisme scientifique. À cela s'ajoute l'atmosphère sombre et brumeuse dont Poe s'est rendu maître. L'auteur écrit, dans les années suivantes, deux autres récits qui explorent de nouvelles dimensions de ce genre encore balbutiant, Le mystère de Marie Roget et La Lettre volée.

C'est ensuite au tour d'un monument de la littérature populaire de rentrer en scène ; Emile Gaboriau. Après une courte carrière dans les hussards d'Afrique, Gaboriau rentre en France et devient secrétaire du romancier Paul Féval (notamment connu pour Le Bossu) qui l'initie au journalisme. En 1863, paraît sous forme de feuilleton son premier roman, L'Affaire Lerouge. Par une matinée de mars 1862, la veuve Lerouge est retrouvée assassinée dans sa résidence de Bougival. Le père Tabaret, épaulé par le fougueux Lecoq, est dépêché par la Sûreté de Paris pour faire la lumière dans cette affaire. Ce vieux briscard de la police, passionné par son art, ne tarde pas à dresser le signalement exhaustif du meurtrier grâce à de remarquables capacités de déductions. Mais l'enquête va le plonger dans un abîme insoupçonné d'adultère, de mésalliance et de trahison. Si ses principes narratifs peuvent aujourd'hui sembler usé par des décennies de littérature policière, L'Affaire Lerouge est novateur pour l'époque. Mais ce qui fait de Gaboriau un grand écrivain, c'est la profondeur de ses personnages, domaine dans lequel, je n'ai pas peur de le dire, il égale un Zola. Après avoir inventé le roman policier (alors appelé roman judiciaire), le bonhomme continue sur sa lancée et accouche d'une série d'autres récits, prenant Lecoq, élève de Tabaret, pour héros. Le jeune homme, en plus d'avoir les talents d'analyse de son maître, est un expert dans l'art de travestir son apparence. Il est le héros du crime d'Orcival (1867), chef-d'œuvre de l'auteur, qui inspire jusqu'à Georges Simenon (romancier mondialement reconnu et créateur du commissaire Maigret).

Comme tout homme d'influence, Emile Gaboriau compte de nombreux disciples dont le plus doué reste Fortuné du Boisgobey qui prend la suite des aventures de l'inspecteur Lecoq avec La Vieillesse de M. Lecoq (1877). Henry Cauvain, Eugène Chavette et Pierre Zaccone sont autant d'écrivains qui font par la suite de la France la terre du roman judiciaire. Mentionnons cependant le britannique Fergus Hume qui, soucieux d'avoir une carrière littéraire fulgurante, demande un jour à son libraire de Melbourne (Australie) quels romans se vendent le mieux. Ce dernier lui répond sans hésitation : ceux d'Émile Gaboriau. Et c'est ainsi que notre ambitieux jeune homme achète toutes les traductions de l'auteur français et entreprend une étude approfondie de son œuvre. Hume s'en inspire et écrit, contre toute attente, un classique du genre : Le Mystère d'un Hansom Cab (1886).

Mais c'est l'écossais Arthur Conan Doyle qui arrache à la France le monopole du roman policier et l'inscrit au Panthéon de la littérature mondiale. Il fait naître dans Une étude en rouge (1887) le plus célèbre des détectives, Sherlock Holmes. Le locataire du 221B Baker Street tient toutes ses facultés de ses ancêtres. Il a par conséquent le raisonnement scientifique de Dupin, les facultés d'observation de Lecoq ainsi que son talent pour le déguisement. Holmes est néanmoins plus excentrique, plus moderne, (plus génial ?). Conan Doyle n'oublie d'ailleurs pas de faire clamer à son héros sa supériorité :

« Vous pensez sans doute me faire un compliment en me comparant à Dupin ? Eh bien ! À mon avis Dupin était un type tout à fait inférieur ! Sa façon d'interrompre les réflexions de ses amis par une remarque au bout d'un quart d'heure de silence relève du théâtre, de l'artifice. Il avait incontestablement du génie pour l'analyse ; mais il n'était certes pas le phénomène auquel Poe semblait croire ! [plus tard, à propos de Lecoq] Une misérable savate ! Lecoq n'a pour lui que son énergie. Un Gaboriau, entre autres, m'a positivement rendu malade. Il s'agissait d'identifier un prisonnier inconnu. J'aurais pu le faire en vingt-quatre heures. Lecoq y met au moins six mois ! Cela pourrait servir de manuel aux détectives : ils y verraient toutes les fautes à éviter ! »

Le discours est intéressant : il peut à la fois être lu comme un audacieux pied de nez aux fondateurs du genre policier, un hommage pudique et dissimulé, ou encore comme une promesse de l'auteur de dépasser ses pères. Toutefois patience, nous reviendrons sur Doyle et son Sherlock Holmes.

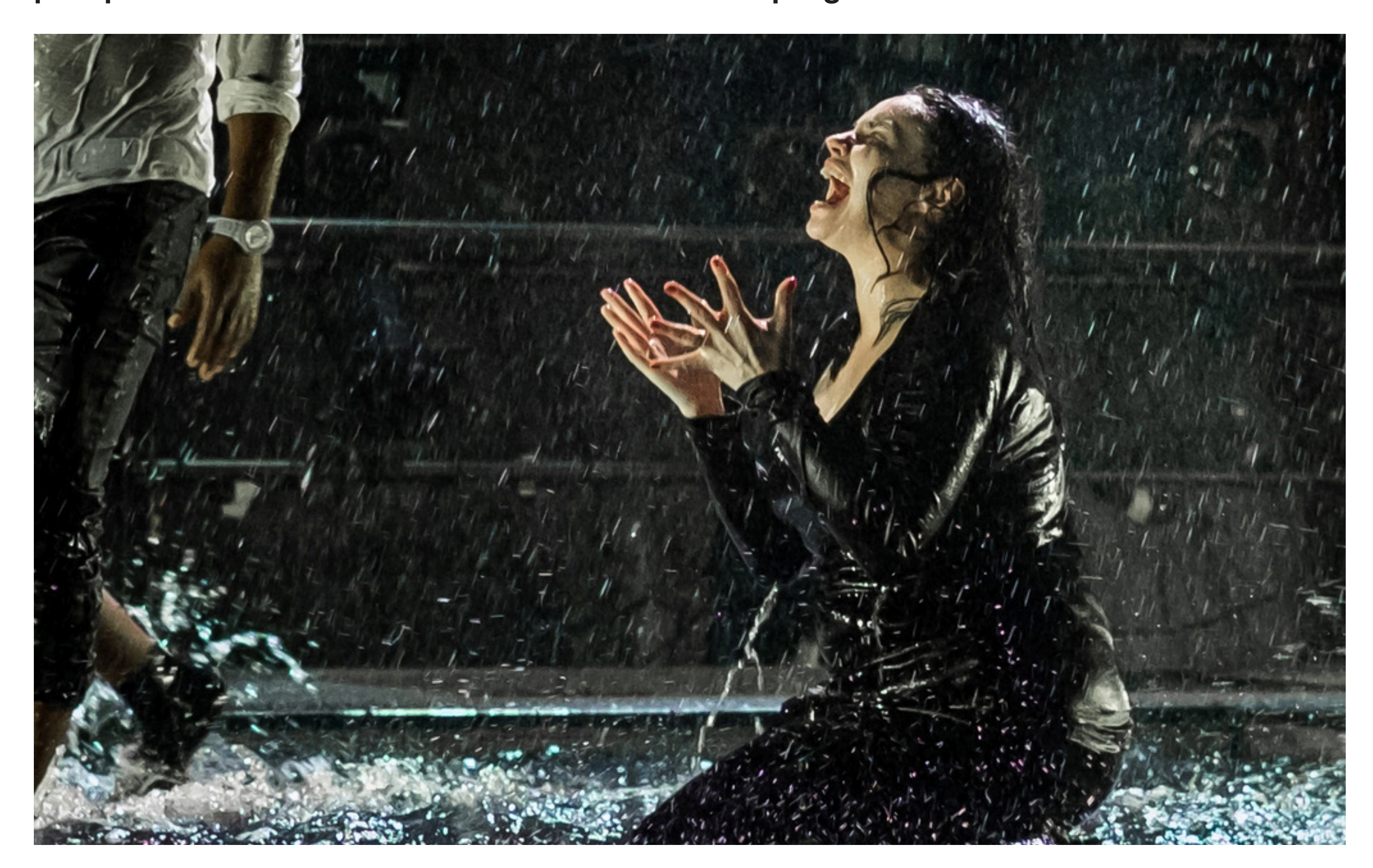
- Pablo Moreno


Art



LA BELLE VIOLENCE DE DAVID BOBÉE

Les 27 et 28 novembre 2014, le théâtre municipal de Charleville-Mézières a accueilli la compagnie Rictus, menée par David Bobée. Ces jeunes artistes venaient jouer leur nouvelle création : la mise en scène de Lucrèce Borgia, drame romantique écrit par Victor Hugo en 1833. C'est un spectacle généreux, moderne, ne se limitant pas à la représentation théâtrale mais touchant aussi à tous les arts de la scène, comme la danse, le cirque, la musique et la vidéo. Nous y voyons une femme, Lucrèce Borgia (jouée par Béatrice Dalle), perdue dans un univers masculin où elle s'impose grâce à son tempérament de feu ; sa seule faiblesse est Gennaro (joué par Pierre Cartonnet), jeune homme ignorant son origine, et dont elle se révèle être la mère cachée. Les hommes qui l'entourent sont dévorés par la virilité et les pulsions. Même Gennaro se trouve être, avec ses sentiments profonds qui le tiraillent, un homme d'une violence inouïe, perdant l'essence de héros romantique que lui insuffla Hugo à l'origine. Penchons-nous d'un peu plus près sur cette mise en scène aussi étonnante que grandiose !



Tout, dans cette mise en scène, n'était que jeu. A commencer par le jeu des acteurs, sincère et palpitant du début à la fin, et embelli par un physique qui laisse rêveur. Mais aussi avec le jeu des ombres et des lumières qui font et défont les ambiances, qui révèlent les personnalités de chaque personnage et qui transportent le spectateur d'une scène à une autre avec beauté. Le jeu de la danse, où les acteurs se sont illustrés par les exploits dont leurs corps sont capables, allié au jeu des notes de musique qui concourent à la fondation d'un univers devant le public ébahi, était remarquable ; notons par ailleurs que la musique, formidable, est l'oeuvre de Butch Mc Koy. Mais il serait fatal d'oublier la place du liquide dans cette mise en scène. Car, dans cette mise en scène aussi, tout n'était que fluides. Les larmes qui vont et viennent sur les joues et la sueur qui perle sur les fronts -tant sur ceux des comédiens que ceux des spectateurs- constituent un élément majeur de cette mise en scène. Le sang qui coule, qui donne sa couleur à la scène et qui rappelle le vin sans cesse avalé, le poison qui ronge les corps et l'eau environnante occupent aussi une place importante. Surtout l'eau, avec laquelle jouent les acteurs tout au long de la représentation ; l'eau qui glisse, l'eau qui jaillit, l'eau qui porte, l'eau qui danse, l'eau qui frappe et

finalement l'eau qui purifie, qui lave les crimes et fait surgir la monstruosité.
En quoi cette mise en scène de David Bobée constitue-t-elle une belle violence ? Le résultat dépend du talent des acteurs et du décor. Chaque ambiance créée dans ce spectacle a sa propre force, sa propre violence. A l'ouverture, lorsque Lucrèce Borgia apparaît, la lumière devient verdâtre, un grondement inquiétant retentit et toute la scène est absorbée par cette atmosphère de terreur qui se crée face à une Béatrice Dalle plus sévère que jamais ; plus loin, dans le palais de Ferrare, les vociférations sensationnelles de Thierry Mettetal (Don Alphonse d'Este) mêlées à l'obscurité de la scène uniquement troublée par des éclats de lumière ocre nous plongent dans la violence des hommes qui sont tantôt impitoyables, tantôt doux. L'autre part de violence, c'est cette facilité avec laquelle on passe du rire aux larmes. Tout nourrit l'imagination du spectateur, tout emporte le public dans un flot dramatiquement intense, tout éclate à la face du monde. Et ces éclats sont d'une violence remarquable, infernale, qui prend à la gorge ; son mérite, qui n'est pas chimérique mais qui est le reflet de notre temps, est de surgir dans la beauté. La beauté des mots, la beauté du lieu, la beauté du clair-obscur, la beauté de ces gens qui défilent maintenant devant nos yeux pour mourir dans une heure, servent la mise en scène et créent cette belle violence ; en réalité, la beauté de l'éphémère drape la sauvagerie humaine qui s'exprime ici dans toute son ampleur.

« Sera-ce un crime ? Eh bien ! quand je commettrais un crime ! Pardieu ! Je suis un Borgia, moi ! A genoux, vous dis-je ! ». La scène semble être un cauchemar que nous ne pouvons refouler. Tout est recouvert d'une fumée ensanglantée par des lumières rouges et seule une puissante musique et des cris bestiaux couvrent les râles des agonisants, qui troublent de leurs spasmes une eau noire et angoissante. Les bouteilles, vestiges d'un bal mortel, flottent et gisent çà et là. Au milieu de ce désastre tourne et s'acharne, avide, un monstre d'inceste et de mort ; elle est là, Lucrèce Borgia, qui vient terroriser ses nouvelles victimes à l'heure de leur mort, pour mieux les hanter par-delà le Styx. Gennaro, empoisonné comme les autres, la menace d'un pistolet en hurlant à la mort. Il a perdu toute humanité. Comme Lucrèce, seule dans un monde d'hommes. Il faut venger les amis tués. Un coup de feu vient abattre la doña Borgia déjà à demi effondrée dans l'eau. « Gennaro ! Je suis ta mère ! », crie-t-elle à pleins poumons au moment d'expirer. Nouveau hurlement du jeune homme. Dernier cri que la rage lui inspire, souffle accompagnant les quatre coups de feu qu'il tire avec colère et tristesse sur le cadavre de sa mère. Le silence retombe. Le fils se saisit de son lourd drap noir, de cette étoffe qui l'accompagna dans ses songes affreux et qui désormais allait l'accompagner dans son sommeil éternel. Il s'écroule sur sa victime, perclus des douleurs causées par le poison. Entouré par la mort et des reliquats de luxure, il s'éteint en étreignant cette mère qu'il n'a jamais eu.

Quelques effets, quelques mouvements, et la représentation touche à sa fin. L'heure est venue pour les artistes de saluer le public. Un tonnerre d'applaudissements retentit et l'émotion est palpable à travers la salle. Un regret subsiste, une amertume assaille le spectateur jusqu'au lendemain ; un spectre suit le spectateur comme Gennaro fut hanté par celui de Lucrèce. C'est le regret qui surgit quand tout s'achève. Tout est fini, l'enchantement est brisé. On est rattrapé par la réalité : tout paraissait si réel, tout semblait si proche de notre heure qu'il semblait impossible que cela touche à sa fin. Le vacarme dans la salle et le froid en sortant du théâtre ne suffisent pas à faire disparaître la morsure sur notre joue, née de cette gifle lancée par David Bobée, ses régisseurs et ses comédiens.

Pleine de tragédie et d'humour, d'ombres et de lumières, de prouesses du corps et de l'esprit, cette mise en scène de Lucrèce Borgia est un chef-d'oeuvre. Cette beauté du spectacle est renforcée par les différentes origines des acteurs, la puissance de leurs jeux -je salue au passage les performances de Pierre Cartonnet, Jérôme Bidaux, Pierre Bolo et Béatrice Dalle bien que les autres soient tout aussi convaincantes- et le caractère tout à fait original de ce décor d'eau, de panneaux et de projecteurs qui permet des effets sublimes. Victor Hugo écrivit une pièce de changement, brisant les règles classiques du théâtre ; David Bobée a offert à cette oeuvre une mise en scène de changement en donnant à voir un drame à l'image de notre monde actuel, offrant ainsi une continuité à la volonté de Hugo. Le public carolomacérien récompensa le génie de David Bobée et le talent des comédiens par une longue salve d'applaudissements. Par cet article, modeste et sincère, je veux poursuivre encore les acclamations et les applaudissements donnés à la compagnie Rictus et je souhaite que chacun propage cet écho triomphal tout au long de cette tournée. Remercier les artistes, c'est bien la moindre des choses pour un public conquis.

- Loïc Pierrot

RENCONTRE AVEC RICHARD BELLIA

UN OEIL (ET UN OBJECTIF) SUR LA MUSIQUE

Kurt Cobain, Lana Del Rey, Laurent Garnier, Scratch Lee Perry… et tellement d'autres. Leur point commun ? Musicalement vous en trouverez peu... Mais tous sont passés sous l'habile objectif de Richard Bellia, qui, depuis maintenant une trentaine d'année, se plaît à photographier les grands musiciens qui croisent son chemin. Traversant l'Europe, de festivals en festivals, et jouant le rôle de témoin privilégié d'une culture musicale variée et éclectique, Richard Bellia est un des photographes les plus intéressants et talentueux de sa génération dans le milieu musical. Apôtre de la photographie argentique, Richard Bellia arrive parfaitement à décloisonner la culture, et témoigne à travers ses clichés d'une musique plurielle. Nous l'avons rencontré. Echange avec un artiste qui photographie les artistes.

Parlons d'abord technique photographique. C'est en 1980 que vous rencontrez pour la première fois, totalement par hasard, chez un ami, un soir, la photographie. Quelques mois plus tard, c'est lors d'un concert des Cure que vous décidez de devenir photographe musical. Trente ans plus tard, votre passion pour le technique argentique ne vous a pas quitté, malgré l'arrivée fracassante et massive du numérique, que vous avez parfois utilisé. Mais le numérique ne semble pas vous avoir convaincu. Expliquez-nous.

Richard Bellia : Les photos que j'ai faites au numérique, je les ai placées à côté de celles que je fais d'ordinaire, et immédiatement elles sont ultra moches… […] J'ai fait deux-trois photos qui sont vraiment biens (au numérique), [mais] c'est la pire chose possible qui puisse arriver à un photographe.
Il y a des dizaines, des centaines de manières de faire de l'image qui existent – avec son téléphone, en raw, etc.. – OK, très bien. Au final tu te retrouves avec des 1 et des 0 sur ton disque dur, en très grande quantité. [Mais] ce ne sont que des images ; pas des photos. Ce n'est pas la même chose, sinon y aurait pas deux mots différents. Et ceux qui s'achètent un appareil photo numérique, et qui après utilisent Photoshop…tu peux arrêter d'utiliser le mot photo là : il fait des images, et son logiciel de traitement d'image, il fait des images.

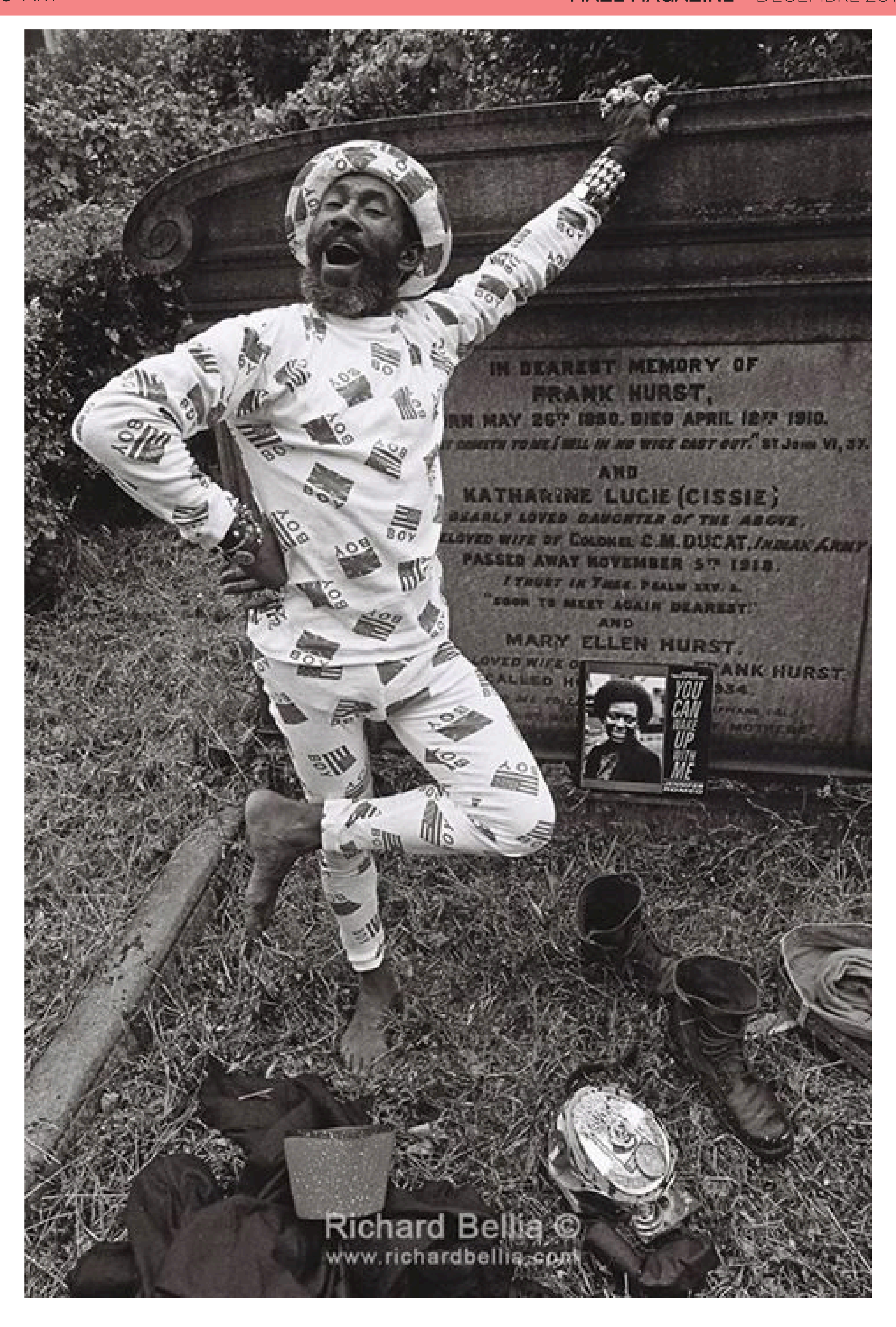
L'appareil photo numérique, c'est un appareil magnifique qui fonctionne comme un scanner à ciel ouvert, qui prend de l'information en face comme ça et qui transforme la lumière en quantité électrique. Et donc qui après va restituer ces quantités de rouge, de vert, de jaune, et ces informations vont servir à l'imprimeur pour imprimer, ou à l'écran pour te restituer l'information. En fait, [..] la photographie numérique, c'est incroyable techniquement.

Mais malgré ces 'avantages', [le numérique] laisse un sacré inconvénient derrière lui, et, c'est ce à quoi, nous les photographes argentiques, on est attaché : la photographie argentique, c'est de la matière – alors que tout ce qui est numérisé, ce n'est plus que des 1 et des 0 les uns à la suite des autres, en pagaille. Tu peux en avoir des gigas, des mégas...mais au final tu n'as que des informations qui sont les unes à côté des autres – d'une infinie précision certes, c'est fou, mais tu n'as pas de matière.

La photo numérique c'est comme […] la vanille de synthèse : tu as l'impression qu'il y a de la vanille alors qu'il n'y en a pas… En argentique, nous avons de l'épaisseur parce que la photographie c'est de la chimie, et que le produit chimique qui est sur la pellicule, ce n'est pas une couche, c'est plusieurs couches. Et si c'est plusieurs couches, c'est pas pour faire le malin, c'est pour avoir des enregistrements différents pour avoir des informations différentes – c'est ce qu'on appelle les hautes et les basses lumières.

Et de la même manière, quand après on fait le tirage, on fait la projection de ces différentes couches en une fois sur du papier, qui lui même a plusieurs couches, et avec le travail de la lumière en tant que matière, on arrive à travailler sur un vrai rendu photo. L'épaisseur – tant sur le papier photo que sur la pellicule - sert en effet à enregistrer différentes gammes de lumière. Et renoncer à cela, c'est le prix à payer pour rentrer dans le merveilleux monde du numérique.
On dit que [les utilisateurs] « immortalisent l'instant »... mais jusqu'à ce qu'ils le perdent, jusqu'à ce qu'ils consultent leurs disques et se rendent compte que leurs sauvegardes ne sont plus compatibles avec un nouveau matériel… Ce qui doit ressortir de ça, c'est que le rendu final est moins bien, et cet argument unique devrait suffire.




IN DEAREST MEMORY OF
FRANK HURST,
AND
KATHARINE LUCIE (CISSIE)
AND
MARY ELLEN HURST.
YOU CAN
UP
WITH
ME
Richard Bellia ©
www.richardbellia.com

Maze : Outre la critique artistique que vous venez de nous argumenter, dans votre choix technique, on relève parfois dans vos propos une remise en cause de cette course à la technologie numérique amorcée. Pourquoi ?

R.B. : Ça coûte horriblement cher, et quand je discute avec mes copains photographes qui font du numérique, c'est assez fréquent dans la conversation qu'il y en ait un qui dise « oui, tiens, faut que je change de zoom », « tiens je vais changer le truc puisque là, il commence à être un peu vieux » etc, etc. Et les gars se font proposer des offres de reprise par la marque. C'est un énormissime commerce pour la quantité de photos qui sort au final, je trouve.

Maze : Si nous quittons le domaine de la technique artistique dont vous êtes maître, comment analyseriez-vous l'évolution du milieu musical, que vous suivez et avec lequel vous travaillez depuis longtemps ? Quelle évolution percevez-vous ?

R.B. : Technique essentiellement. L'évolution est essentiellement technique. Par exemple, la drum'n'bass n'est apparue qu'au moment où est née cette fonction avec laquelle on pouvait depitcher sur les samplers sans changer la tonalité, et obtenir un truc très rapide. C'est un exemple typique d'une musique qu'on ne pouvait pas faire avant puisqu'il n'y avait pas le matériel pour le faire.
Et aussi maintenant, si un musicien joue faux, on peut le remettre droit, sans que cela soit très compliqué, avec une machine qui s'appelle auto tune, par exemple. Et donc, du coup, ça donne une musique sans fausse note dans un disque et du coup un peu plate, alors que si tu écoutes les vieux disques, les gars faisaient des erreurs […], des collages, et tu tombes sur des coups de ciseaux de sauvage. Et ça fait partie de la pièce, de l'oeuvre, enfin de l'enregistrement.

Maze : Vous êtes un spectateur averti de « l'industrie musicale » qui a fortement évolué depuis ces trois dernières décennies. Les médias, qui suivent les changements économico-structurels, nous annoncent souvent « la mort du disque ». Quelle est votre approche de cette industrie particulière ?

R.B. : C'est un business qui a moins d'argent. Combien de groupes vivaient de leur musique en 1980 ? en 1985 ? C'est en 1985 que les lecteurs CD ont vraiment été démocratisés Et ça a duré une quinzaine d'années pendant lesquelles ils revendaient la musique, en la compilant, la recompilant, faisant des 'best of', des 'lives'… Si par exemple tu regardes la discographie de Cure c'est, je crois, dix albums, mais au total, les albums disponibles des Cure, en tout y en a 25.
En fait, ça n'a jamais été vraiment rentable la musique. Mais maintenant on dit « la musique c'est pas rentable puisque les gens écoutent en streaming.
C'est vrai qu'avant, même s'ils gagnaient peu sur des sorties vraiment intéressantes, ils se rattrapaient sur des énormes [succès commerciaux] qu'on entendait toute la journée à la radio... Mais aujourd'hui, même les trucs exclusivement destinés à générer du fric n'en rapportent plus. C'est ça leur problème, même Lady Gaga ne rapporte plus grand chose.

Maze : Nous souhaiterions vous interroger maintenant sur l'évolution, non pas du monde musical que vous suivez, mais sur cette de votre métier de photographe, indépendamment du support technique utilisé. Vous êtes un photographe engagé, indépendant, qui auto-édite ses propres livres, dans sa collection « Un œil sur la musique ». N'avez-vous pas fait là un pari risqué ?

R.B. : Le choix de l'indépendance, c'est à ranger au rayon des bonnes idées, pour une raison simple, c'est que sortir des bouquins sur la musique, c'est un marché de niche.
Les éditeurs, c'est du très gros, et c'est du très lourd : [c'est une gestion très importante, des coûts monstrueux, la recherche de la rentabilité.] L'éditeur doit payer le photographe, mais aussi ses fournisseurs, sa distribution… Et son livre a une durée de vie très courte : il est dans les magasins et très vite on le change... Tout cela est très compliqué à gérer ; notamment avec de gros livres.
Sinon, quand tu décides de vendre des photos de musique... Il y a combien d'argent à prendre à l'année en France à ton avis ? Mets-toi devant un grand kiosque à journaux, et regarde toutes les pages consacrées à la musique. Deux pages [au grand total] dans Télérama, les Inrocks, Rock'n'Folk, et le Nouvel Obs... Ça y est, tu les as tous faits… Calcule le gâteau qu'il y a prendre : il n'y en a pas !
[Si aujourd'hui je peux me présenter comme photographe de métier, c'est que grâce à mes trente ans de carrière, je me suis constitué] un fond d'archive qui est assez important. Donc mon métier peut se séparer en deux : les photographies que je prends maintenant et la gestion de mes archives.

Maze : La chose la plus impressionnante qui ressort quand on regarde vos photographies, c'est cette richesse et cette variété dont vous faites preuve dans vos sujets. Avez-vous la même approche photographique et artistique d'une chanteuse comme Lana Del Rey ou d'un DJ comme



Laurent Garnier ?
R.B. : Oui l'approche est essentielle et varie énormément: le matériel, la lumière, la prise de vue.. Il faut vraiment veiller à son modèle : qu'a-t-il dans les yeux ? Il faut que ton modèle te regarde, qu'il participe, et que ta photographie attrape ce dialogue, cet échange... C'est un dialogue. Le regard amène quelque part, dit quelque chose...
Je vais toujours d'abord chercher quelque chose dans l'oeil de mon modèle. Et après seulement, je cherche un cadrage.

Maze : Vous êtes-vous déjà senti influencé par le travail d'autres photographes ?

R.B. : Non, je ne me sens pas 'influencé'. En revanche, des approches plus techniques de la photographie sont extrêmement intéressantes : je m'y intéresse vivement. Comment tel photographe travaille-t-il son noir ? Son flou ? Ses effets de lumière ? En fait...je ne fais pas très attention au travail des autres... Pour moi être fan de quelqu'un, ça reviendrait à l'avoir découvert, à le suivre, etc.
Puis ils sont presque tous passés au numérique […]... Et ça je n'arrive pas du tout à m'y intéresser !

Maze : Pourriez-vous me dire quels sont les trois lives qui vous ont le plus marqué ?

R.B. : Tu veux que je te fasse regretter des concerts ? Les Smiths c'était vraiment bien, tout comme les Stranglers, vachement bien. Et actuellement, un groupe anglais qui s'appelle Fat White Family, vraiment eux ils sont fortiches.

Un Grand merci à Richard Bellia, pour le temps qu'il m'a consacré, sa relecture et le don des deux photographies qu'il nous a confiées.

- Propos recueillis par Victor Jayet--Besnard

TRENTE ANS D'HISTOIRE AMÉRICAINE
VUE PAR L'ŒIL SENSIBLE ET MÉTICULEUX DE GARRY WINOGRAND



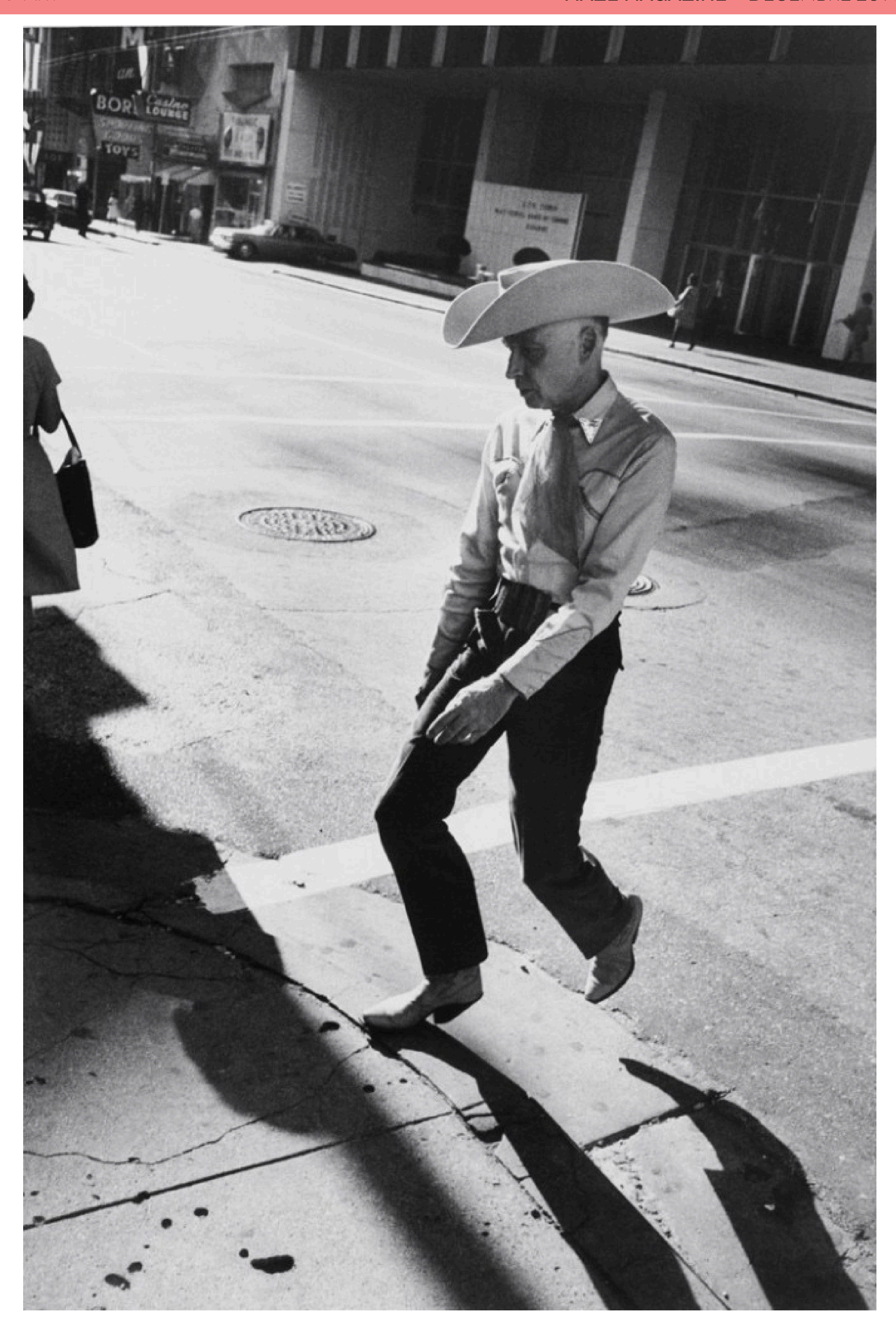
Jusqu'au 8 février, le Jeu de Paume consacre une rétrospective au photographe américain Garry Winogrand. Plus qu'un simple témoignage sur les Etats-Unis dans une période fondamentale de son histoire, le photographe livre des photos à la fois étranges, complexes, teintées successivement d'ironie ou de désespoir sur les transformations de son pays.

La promesse de l'aube

La première section de l'exposition présente les photos prises à New York pendant les années 1950-1970. Alors que la population craint de retomber dans la Grande Dépression, c'est une économie prospère qui s'annonce. Le temps est à l'insouciance, au bonheur simple. Winogrand photographie cet espoir, ce bonheur qui remplit les coupes de champagne. A Manhattan, il immortalise les couples qui flânent et les jupes qui s'envolent. Sans faire de distinction sur le sujet, Winogrand photographie tout : une fête nationale, des boxeurs, les visiteurs du zoo, les couples, des manifestants. En mettant l'accent sur un détail, une bizarrerie, le quotidien se colore d'une étrangeté inexplicable. Avec finesse, ses photos de femmes sont empreintes d'érotisme. Mais un érotisme prude, qui admire à juste distance ces magnifiques et coquettes créatures. New York est pour lui une gigantesque scène, dont il ne fait que retranscrire le spectacle du quotidien.

Le bonheur rattrapé par la menace d'une nouvelle guerre

La deuxième salle présente des clichés de la même période mais pris ailleurs qu'à New York. Dès le milieu des années 50, il commence à voyager dans les Etats-Unis. Alors photographe pour la presse, il décide d'arrêter cette activité professionnelle qui dé-


Casino
LOUNGE
TOYS



tourne la photographie de son but premier, et de ne photographier plus que « pour lui-même ».

Dans les années 1970, le regard de cet observateur se transforme. Il est encore enthousiaste lorsqu'il photographie les cow-boys de Dallas, ces personnages qui cristallisent l'image du rêve américain et de la conquête. Mais le regard s'assombrit bientôt, car la conquête est bel et bien finie, et la guerre du Vietnam réduit les promesses de joie comme peau de chagrin. Très sensible à ces événements historiques (la crise des fusées à Cuba en 1963 provoque chez lui deux semaines de dépression), Garry Winogrand photographie le traumatisme naissant : à la sortie d'un congrès, un vétéran est avachi dans la rue, les gens marchent autour de lui sans lui prêter attention, et l'homme regarde le photographe. C'est tout autant la scène tragique que le regard de cet homme invoquant un peu de pitié que Garry Winogrand nous donne à voir. Ces photos complexes et ambiguës signalent un regard très lucide sur les transformations de la société qui l'entoure.

Le temps de la désillusion

L'arrivée à Los Angeles dans le milieu des années 60 finit d'illustrer la confusion totale dans laquelle se trouvent les Etats-Unis. Dans cette ville du faux, tout est spectacle. Les photographies de cette dernière période s'enfoncent dans une certaine abnégation. Au travers elles, on sent un homme découragé par ce qu'il voit. Malgré les cascades de bijoux des riches Texanes, c'est le vide qui imprègne les êtres. La dernière photo signe la fin du spectacle : on y voit une femme allongée sur le bord de la route, une voiture file à côté d'elle. Mais, comme pour le vétéran, personne ne lui prête la moindre attention.

A la fin de cette traversée des Etats-Unis d'après-guerre, une remarque me vient à l'esprit. Winogrand, observateur de l'Amérique : oui, mais d'une Amérique… blanche. Mis à part un couple noir photographié au zoo, ou un homme assis au bout d'un banc, parlant à une brochette de jeunes bourgeoises visiblement troublées, c'est le quasi néant. Winogrand, qui s'intéressait à la politique couvrit beaucoup de meetings entre 1950 et 1976. Et pourtant, aucune trace de Martin Luther King qui rêve d'une autre Amérique… Et si, en tournant votre regard dans cette direction, Monsieur Winogrand, l'espoir vous était revenu ?

- Laure Chastant

NIKI DE SAINT PHALLE

GRAND PALAIS
GALERIES NATIONALES

17 septembre 2014
2 février 2015

grandpalais.fr





GUGGENHEIM BILBAO

Niki de Saint Phalle taking aim; colored Film-Still of «Daddy», 1972 © 2014 Peter Whitehead   graphisme : vwxyz.org